

EFFLEUREMENTS

Jean-Pierre Onimus

EFFLEUREMENTS

Contes érotiques

Lulu

LA PISSOTIÈRE

C'était une vieille pissotière qui ne laissait pas beaucoup de place à l'intimité. Il n'y avait pas d'urinoir, mais juste un mur devant lequel les hommes s'alignaient. Chacun essayait de faire abstraction du voisin, ouvrait son pantalon et sortait le petit engin. Les jets éclaboussaient le mur et coulaient dans une sorte de canal où circulait de l'eau. Cela sentait fort l'urine et ne donnait pas envie de rester trop longtemps.

Quand le jeune homme arriva, il n'y avait personne, alors il s'installa au milieu du mur et ouvrit son pantalon. Il resta un long moment comme cela, mais rien ne venait. Peut-être était-ce l'odeur forte qui le dérangeait ou l'étrangeté du lieu, mais il n'y arrivait pas. Peut-être n'avait-il finalement pas assez envie. Alors quand l'homme vint se mettre juste à côté de lui, dérangeant son intimité, il comprit qu'il n'y arriverait jamais ! Il n'osa pourtant pas partir immédiatement sans avoir rien fait. C'était ridicule et il n'y avait pas de raison de s'enfuir. D'ailleurs l'homme debout à son côté finissait déjà, il allait se retrouver seul et pourrait enfin faire tranquillement. Mais l'homme ne partait pas, il restait là à côté de lui. Le jeune homme eut soudain l'impression d'être épié, comme si son voisin attendait de le voir pisser sur le mur. Il sentit sans le voir le regard fixé sur son pénis et cette sensation d'être observé sur sa partie la plus intime provoqua chez lui une confusion extrême. Il eut soudain l'impression que c'était son pénis qui attirait cet homme, qu'il voulait le voir grossir, qu'il avait envie de lui. Une curieuse sensation d'être désiré s'empara de lui provoquant un début d'érection, malgré tous ses efforts pour l'en empêcher. Il voulait s'en aller, mais le regard de l'homme l'immobilisait. Il resta là, debout face au mur, dans l'odeur d'urine, les yeux fermés. Son membre, devenu dur comme du bois, pointait vers le mur, mû par une énergie qu'il n'aurait pas soupçonnée. Il n'était plus question de faire pipi.

Par un sursaut de volonté, il voulut partir, quand une main l'attrapa par ce membre qui dardait sur son ventre, bien trop gros désormais pour être remis à l'abri dans son pantalon.

– Tu vas faire pipi mon grand, tu vas voir, je vais t'aider, dit l'homme en se baissant. Cela va gicler sans problème, ne bouge pas, je m'en occupe. Il faut seulement préparer tout cela et ça ira bien. Fais-moi confiance.

Figé, le jeune homme ne dit rien. Il ne regarda pas l'homme, il ne regarda pas la main qui caressait son membre, soupesait la bourse et palpait les testicules. Le regard perdu devant le mur, il s'abandonnait au désir de l'homme.

Il sentit qu'on mettait son gland à nu en tirant le prépuce très fort vers la racine. Il imaginait la splendeur de son membre, couronné par ce gros bonbon rouge. Il bandait comme un fou et les ondes de plaisir, qui remontaient de son sexe vers son cerveau, annihilèrent toute révolte.

D'autres hommes entrèrent dans la pissotière, des hommes forts, solides, violents, sans doute des camionneurs. Sans rien dire, ils s'attroupèrent autour du jeune homme, formant une sorte de rempart de protection. Des mains s'infiltrèrent entre ses jambes et tâtèrent ses fesses qu'il savait bien rondes et fermes. On lui enleva son pantalon pour faciliter la tâche des mains entre ses jambes, il était nu maintenant devant son mur et on s'activait partout sur son corps.

Un doigt s'aventura dans son anus, d'autres s'étaient emparées de ses couilles, on essayait de remodeler ses fesses, une main posée sur son ventre écoutait son corps vibrer comme un violon. Des éclats de plaisir jaillissaient entre ses jambes et l'envahissaient, il ne savait plus ce qu'on lui faisait, il était perdu dans sa jouissance. Son corps ne lui appartenait plus, il était devenu un jouet, les mains étaient partout sur lui, dans lui, au plus profond de son intimité. Il ne tenait plus debout et il se laissa aller dans les bras solides des hommes. Soudain le doigt qui le sondait atteignit un point sensible, tout son corps se tendit vers le dénouement final. Les hommes sentirent le spasme qui le saisissait et ralentirent leurs gestes, réussissant ainsi à le retenir au bord du précipice. Ils voulaient le faire crier qu'il voulait, qu'il ne pouvait plus attendre. Effondré dans les bras des hommes, il gémissait désespéré de ne pas y arriver. Il se mit à

supplier, les yeux perdus dans le mur devant lui : « S'il vous plait, maintenant, maintenant ! » C'était ce que les hommes attendaient.

Il sentit soudain qu'on enserrait la base de son sexe. Un geste brutal comprima les testicules et il crut que son sexe se détachait de son corps. Cela suffit pour provoquer le spasme final et le sperme gicla sur le mur en longs jets mousseux. La jouissance avait été tellement forte qu'il perdit connaissance.

Quand il se réveilla, les hommes avaient disparu. Il se trouvait affalé dans un coin de la pissotière. Son pantalon traînait un peu plus loin dans un tas informe. Il sentait l'urine et le sperme mélangés. C'était la première fois.

LA COULEUVRE

Elle n'avait pas voulu, elle avait dit « non » à sa demande pressante. Pourtant la soirée au bord du lac avait été réussie et elle avait envie de se donner à lui. C'était le moment idéal pour une première fois, il semblait tout gentil et sûrement il ferait bien attention pour la dépuceler comme il faut.

Ils étaient une bande de copains et copines qui s'étaient retrouvés pour bivouaquer dans la montagne. C'était une manière de fêter l'arrivée de l'été autour d'un feu de camp. Les brochettes avaient un peu trop le goût de fumée, mais cela allait bien avec le cadre et puis le vin ne manquait pas. On avait terminé avec la bouteille de génépi qui fit plusieurs fois le tour et on avait même fumé quelques joints pour mieux rêver sous la lune. Alors quand le moment arriva de rejoindre les tentes, il lui proposa de venir coucher dans la sienne, mais elle ne voulut pas. C'était pourtant l'occasion rêvée après une telle soirée, quand le désir s'exacerbe et le sexe devient urgent. Il se figurait que les autres garçons et filles n'avaient pas eu tellement de scrupules pour se répartir dans les différentes tentes, souvent en couples, mais peut-être même à trois ou quatre, alors il trouvait incompréhensible qu'elle refuse de venir coucher avec lui. Il avait passé la nuit à imaginer bêtement ce qui se passait dans chaque tente, alors que lui restait solitaire, lui qui avait bien fait attention d'apporter une tente pour deux personnes ! Et elle, à côté, n'avait pas osé, peut-être parce qu'elle était vierge et qu'elle avait peur. Alors elle dormait seule, toute nue dans son sac de couchage !

La lumière de l'aube commençait seulement à filtrer quand il se leva. Il n'arrivait pas à dormir. Son imagination débridée le rendait fou, il la voyait couchée à côté de lui, contre lui, il n'en finissait pas de caresser son corps, il l'embrassait pendant qu'avec une main il enveloppait un petit sein qu'il sentait durcir, elle gémissait, il faisait descendre une autre main sur le ventre et

plongeait un doigt dans le sexe étroit, il sentait son corps palpiter sous la caresse, il éveillait des sensations qu'il devinait inouïes, il acquérait un pouvoir sur ce corps adorable et cela le rendait fou, elle était à sa merci, il pouvait en faire ce qu'il voulait, il écartait ses jambes et ouvrait son sexe comme un coquillage vivant, il se penchait sur ce sexe pour humer sa fragrance, il tâtait avec la langue et lapait la fente entrouverte comme un chat qui boit, il savourait ce corps qui s'arquait et vibrait comme une corde de violon, elle était prête, plus que prête, pourtant elle esquissait un mouvement de recul quand il se couchait sur elle, oui, il savait qu'elle était vierge, c'était la première fois et elle avait peut-être peur, mais il n'allait pas s'arrêter maintenant, il ne pouvait plus s'arrêter, il présentait son membre dur comme jamais devant la petite fente et l'enfonçait doucement, elle se figeait comme dans l'attente de quelque chose, une barrière cédait finalement provoquant un petit cri effaré, il s'enfonçait jusqu'à la garde, c'était bon, trop bon jusqu'à l'explosion finale.

Il ne pouvait plus rester comme cela à rêver à elle. Il sortit de la tente et se dirigea vers le lac où les grenouilles avaient chanté toute la nuit, berçant son insomnie. Soudain un serpent se dressa devant lui et il reconnut tout de suite une couleuvre à collier. C'était une grande, au moins deux mètres de long, sans doute une femelle. Il s'y connaissait en serpent, c'était même son sujet d'étude à l'université. La couleuvre devait être un peu engourdie par le froid du matin, parce qu'elle tardait à s'enfuir, ce qui facilita la chasse. Dès qu'il l'eut saisi dans ses mains, il la jeta dans un sac qu'il avait toujours avec lui et retourna vers sa tente. C'était un sujet intéressant et il avait l'intention de l'étudier tranquillement, mais la tente voisine de la sienne lui rappela son échec passé. Il eut alors l'idée de se venger, une vengeance sympathique qui allait certainement ameuter tous les autres endormis. Il imaginait déjà l'énorme éclat de rire. Il pourrait toujours récupérer le serpent ensuite.

Il ouvrit doucement la tente de la jeune fille qui disait toujours non. Elle dormait à poings fermés et il en ressentit une jalousie furieuse. Il pourrait être en train de dormir avec elle si elle avait voulu, il imaginait déjà la grasse matinée qu'il n'avait pas eue. Délicatement, il fit glisser la fermeture éclair du sac de couchage et tâta son corps. Elle était nue comme il s'y attendait,

alors il déposa le serpent entre les jambes, la tête devant ce sexe dont il avait tant rêvé la nuit passée. Cela n'eut pas d'effet apparent sur son sommeil, tout était calme comme après une soirée bien fêtée. Il ne restait plus qu'à refermer la tente et attendre le tohu-bohu qui allait sûrement arriver. Il entendait déjà le hurlement d'effroi de la jeune fille, la tente qui bouge dans tous les sens et peut-être même se déchire tant elle essaie désespérément d'ouvrir la porte sans y arriver tellement elle est affolée, les autres se réveillent en entendant les cris, ils se précipitent formant un l'attroupement devant la tente, la jeune fille sort enfin à moitié nue dans sa hâte de se débarrasser du serpent. Quelle délectation ! Quelle vengeance !

Pourtant rien de tout cela n'arriva. Resté à l'affût derrière la tente, il eut beau écouter, aucun remue-ménage ne se produisit. Dans le silence de l'aube, on entendait seulement les grenouilles plongeaient dans le lac, peut-être poursuivies par une couleuvre à collier parente de celle qu'il avait laissé sur le sexe de la jeune fille, juste entre ses jambes. Pourtant des soupirs lui parvenaient par moments et même des gémissements et il commença à imaginer une toute autre histoire que celle qu'il avait prévue.

Le serpent engourdi par le froid se réveillait lentement. Il s'était lové entre les deux cuisses de la jeune fille, tout contre le sexe qui sentait bon, et la chaleur de ce petit coin contribuait à le ranimer. Il commença à bouger la tête, dardant sa langue fourchue dont le toucher si sensible lui sert de sens olfactif comme gustatif. Les deux pointes de la langue effleurèrent la toison et pénétrèrent entre les deux lèvres du sexe odoriférant, cherchant la source de la fragrance. Elle gémit alors dans son sommeil et ses jambes s'écartèrent instinctivement. Le serpent en profita pour glisser sa tête plus avant dans la fente qui s'entrouvrait doucement et il darda sa langue partout où il pouvait. Ces petits attouchements devaient faire de l'effet parce que le gémissement reprit, le petit sexe en forme de coquillage s'ouvrit encore un peu plus et la fragrance s'accrut au point que le serpent s'en trouva complètement enivré. Assoiffé par ce parfum si singulier, il en voulait plus, il voulait la source.

Le petit clitoris commençait à bourgeonner, soulevant son capuchon et la langue du serpent se mit à tourner autour comme si c'était là que se trouvait la source de la fragrance. La sensation

devait être extraordinaire parce que le corps de la jeune fille se cabra, son ventre semblait pris de tressaillements incontrôlés et un gémissement continu sortait de ses lèvres. Le serpent comprit vite que c'était le miel qui coulait dans la fente qui sentait si fort. La source était là, entre les deux lèvres, et le serpent y poussa sa tête, au hasard. C'était tout noir, agréablement chaud et d'un goût exquis. C'était tellement bien que le serpent se mit à gigoter, enroulant son corps autour des cuisses de la jeune fille et enrobant complètement le sexe offert. Le vagin encore vierge aspira la tête du serpent et celui-ci s'y enfonça jusqu'au fond.

La jeune fille était maintenant complètement réveillée, mais le plaisir était devenu tellement fort qu'elle ne pouvait plus réagir. La jouissance approchait et rien au monde ne pouvait l'interrompre. Son corps, tendu comme un arc, attendait l'explosion finale et elle se mordait les lèvres pour ne pas crier. Au moment de l'orgasme, son vagin se contracta rythmiquement, obligeant le serpent à s'enfoncer encore plus, jusqu'à butter sur le fond. Elle poussa un cri désespéré, sentit son corps exploser dans une jouissance inouïe et s'évanouit.

Quand elle se réveilla au bout d'un long moment, son corps semblait brisé, plein de courbatures. Elle se sentait vidée de toute volonté comme si la jouissance avait puisé toutes ses réserves. « Que m'est-il donc arrivé ? Je suis pourtant seule et personne ne m'a visitée. » murmura-t-elle. En glissant sa main sur son ventre maintenant détendu, elle sentit quelque chose lové sur son sexe. Un petit frisson lui fit instinctivement retirer la main et elle ouvrit le sac de couchage. La lumière qui perçait à travers la tente était suffisante pour voir, il lui suffit de lever la tête. Curieusement elle ne cria pas, comme l'avait espéré le jeune homme qui voulait se venger d'elle. Une sorte de gratitude envers le serpent l'emporta sur la peur. Il était encore en elle, au plus profond d'elle et elle le sentait vivre. Des sensations revenaient, comme si son corps en n'avait pas eu assez. Avec le bout de son doigt, elle se mit à caresser le serpent et celui-ci sembla apprécier. Doucement, il se retira et leva la tête comme pour la regarder. La fragrance envahissait toute la tente et le jeune homme à l'affût dehors put même en sentir certaines émanations à travers la tente.

Le serpent s'enroula sur ses cuisses, sa queue qui bougeait sans arrêt vint frotter son anus. Elle gémit de nouveau. Alors elle prit la tête du serpent dans ses mains et vint poser un petit baiser dessus. Il était son amoureux et elle n'en voulait pas d'autre !

Elle fut la dernière à sortir de sa tente, tous les autres étaient déjà debout et l'appelaient en menaçant de faire tomber la tente. Alors elle sortit, toute nue, avec un serpent dans les bras. Elle était magnifique. Son corps reflétait la jouissance qu'elle avait vécue et la faisait belle comme une fleur qui vient de s'ouvrir au soleil, il exprimait une chaleur, une vitalité qui rendait les autres pâles et maigrichons. Elle les regarda les uns après les autres en souriant. On ne la reconnaissait pas, on ne l'avait jamais vue si belle et sûre d'elle-même, comme si elle avait découvert le secret de la vie. Le serpent s'était enroulé autour de son bras, la tête posée sur son sein et semblait vouloir la protéger.

Sans dire un mot, elle se dirigea vers le lac et, sans s'arrêter, s'enfonça dans l'eau, le serpent toujours sur son sein. Quand ils ressortirent de l'eau, le serpent s'était enroulé autour de sa taille et cachait son sexe comme une propriété privée. Elle était tellement fraîche et attirante que ses amis n'en pouvaient plus de la désirer.

Lui aussi n'en pouvait plus. Il était malade de jalousie devant ce serpent qui avait pris si facilement ce qu'il n'avait pas réussi à obtenir. Jamais il n'aurait imaginé cela quand il l'avait déposé dans la tente. Le serpent l'avait dépossédé de son dû et il l'aurait bien écrasé sous son pied.

La jeune fille le regarda avec un air de mépris absolu et s'en retourna à la tente pour se préparer au départ. Quand elle ressortit, le serpent était logé au chaud dans le sac de couchage, seule sa tête dépassait et le garçon eut l'impression qu'il se moquait ouvertement de lui !

LA PHOTO

C'est à cause de la photo. Il ne peut plus effacer cette image de son esprit, elle revient sans cesse devant ses yeux, comme une obsession. Il reprend la photo pour la regarder encore une fois, la nième fois : oui, les deux filles sont toujours là, l'une contre l'autre, au milieu du groupe. Il y a beaucoup de monde sur la photo, mais il ne voit que ces deux filles. La grande tient la petite par les épaules, ses deux mains posées sur la peau nue. Il fait chaud, les robes sont légères et l'attouchement facile. Les mains effleurent la peau brune de la petite comme une caresse, elles suggèrent les plaisirs secrets qu'elles ont su donner, elles expriment une possession. Il en est sûr : la petite fille est sous le charme de la grande. Par des mouvements imperceptibles des doigts, il devine que les mains exigent la soumission, ce joli petit corps leur appartient et la petite fille sait qu'elles pourraient facilement quitter les épaules pour visiter d'autres parties plus intimes.

Il a peur tout d'un coup, les deux filles le regardent, elles semblent se moquer de lui, elles jouent leur jeu, elles font exprès d'attirer son regard et elles rougissent, intimidées et peut-être secrètement excitées que leur secret soit découvert.

La petite se tient bien droite, à l'écoute des mains posées sur ses épaules. Elle a une robe rose, légère qui met en valeur sa peau brune et soyeuse, une robe qui cache l'intimité d'un corps qu'on devine adorable. Les petits seins, à peine naissants, pointent à travers le tissu. Elle ne bouge pas, sage comme une image. Son regard est perdu, droit devant elle, dans un horizon qu'elle ne voit pas. Toute son attention semble concentrée sur le toucher des mains, des ondes germent sur ses épaules et se propagent sur tout son corps, elle les sent descendre sur son ventre et atteindre le cœur de son sexe. Peut-être celui-ci est-il déjà humide. Un nectar coule doucement entre les pétales de la

fleur encore vierge qui fleurit entre ses jambes, un nectar qui commence à diffuser sa fragrance.

Derrière elle, la grande, les jambes un peu écartées, domine. Sa robe fleurie marque sa taille, dévoilant les formes de la belle femme qu'elle est en train de devenir. Elle est sûre du pouvoir de ses mains et n'hésite pas à le montrer. Elle adore cette petite fille, sans doute parce qu'elle est jolie comme une fleur de printemps, c'est sa copine préférée. Sans le savoir, elle est certainement un peu amoureuse, c'est son petit bijou doré, elle n'arrête pas de la câliner comme son animal favori, la petite se laisse faire. Des souvenirs traversent son esprit et lui rappellent comment cette petite est devenue sa chose. Elle revoit ces moments flamboyants quand elle l'a déshabillée la première fois et qu'elle a exploré son corps, quand elle a entendu son premier gémissement, quand elle a enfin osé poser sa main sur le sexe encore imberbe et même glisser un doigt le long de la fente.

Oui, l'homme en est sûr, ces deux filles jouissent doucement de souvenirs que le toucher des mains fait émerger de leur mémoire. Elles ont certainement une quantité d'expériences merveilleuses qu'il est facile d'imaginer. Il se reprend, c'est stupide, son esprit s'égare. Il n'en peut plus de regarder cette photo, il veut la déchirer, mais au lieu de cela il l'installe devant lui sur son bureau, il l'agrandit avec une loupe pour mieux l'absorber, il se perd à l'intérieur, il lit l'histoire dans le geste des mains, il en devine les étapes, il veut en connaître tous les secrets. Oui, la position de ces deux filles trahit une intimité qui l'affole.

C'est une photo de groupe, peut-être à l'occasion d'une fête, on les distingue à peine et c'est sans doute cela qui rend leur geste si attirant, parce qu'il est caché, noyé dans la masse et qu'il faut aller le chercher comme un grain d'or perdu dans un tas de sable. D'ailleurs l'homme en est bien sûr, il est le seul à avoir trouvé ce grain d'or. Lui seul peut raconter l'histoire, lui seul a percé le mystère de ces deux filles. Alors il la raconte une nouvelle fois, juste pour lui :

« C'était un jour de fête et la grande maison était pleine. Il y avait beaucoup d'amis et il fallait loger tout le monde pour la nuit. Afin de ne pas perdre de place, on mit les enfants à deux ou trois dans les grands lits. La petite fille se retrouva ainsi à dormir

à côté d'une grande fille dans un lit normalement fait pour une personne. La chambre était perdue tout en haut de la maison et il fallait monter plusieurs escaliers pour y arriver. C'était une petite chambre et il y avait à peine la place pour le lit.

Heureusement Line, la petite fille, connaissait bien Taine, la grande fille. Elles montèrent ensemble les étages menant à la petite chambre, en riant de se retrouver toutes les deux seules, là haut dans le grenier de la maison. En les voyant disparaître dans les profondeurs de la maison, les copains et copines leur souhaitèrent un bon voyage. Ils étaient bien contents de ne pas avoir été condamnés à un tel isolement, la fête allait pouvoir continuer dans les grandes chambres d'en bas.

Ensemble elles se déshabillèrent et quand Taine enleva sa culotte, la petite put apercevoir le triangle doré du pubis. Elle-même n'avait pas encore de poil et elle était bien intriguée par ce qu'il allait lui arriver plus tard. « Faut-il peigner de temps en temps les poils ? » demanda-t-elle. Taine sourit et releva sa chemise de nuit pour lui montrer sa touffe. « Tu peux y passer les doigts et tu verras toi-même » dit-elle. Line n'hésita pas, c'était la première fois qu'elle voyait un sexe de fille de près. Elle plongea ses doigts dans les boucles blondes qui couvrait le pubis de Taine et elle sentit la fente qui se cachait en dessous. Taine ne disait plus rien et restait immobile. Line en profita pour enfoncer un peu un doigt dans la fente et elle découvrit là une humidité qui la surprit. Elle retira son doigt pour le sentir et cela révéla une senteur bien plus subtile que le pipi. A ce moment, la maîtresse de maison arriva pour leur souhaiter le bonsoir et nos deux filles se couchèrent sagement l'une contre l'autre dans le petit lit.

Quand la lumière fut éteinte, Line posa la main sur un sein de la grande fille. Les siens commençait juste à pointer et elle était curieuse de toucher des vrais seins complètement formés. Taine ne bougeait pas, alors Line s'enhardit et passa sa main sous la chemise de nuit pour mieux savourer cette jeune poitrine. C'était des seins comme cela qu'elle voulait plus tard, des petits seins bien fermes avec des mamelons qu'elle sentait durcir. Sa main se promena d'un sein à l'autre et elle s'amusa à en pincer la pointe entre deux doigts. Taine se mit à gémir doucement et Line crut que cela lui faisait mal, aussi elle retira sa main. Elle mit ses bras

autour du corps de Taine pour mieux la serrer contre elle. « Je t'aime » lui dit-elle dans un soupir innocent de petite fille.

Un grand moment passa sans qu'aucune des filles ne bouge. Line s'était sagement recouchée sur le dos et le sommeil commençait à la gagner quand elle sentit une main qui se glissait entre ses jambes. Un petit frisson la saisit. La main se mit à explorer son petit corps, remontant sur son ventre, tâtant les ébauches de seins qui commençaient tout juste à pousser, redescendant sur le petit derrière et enveloppant les fesses bien rondes. Soudain Line sentit un doigt qui tentait d'écarter les deux lèvres du petit sexe imberbe et instinctivement elle ouvrit ses jambes. Le doigt se promena longuement dans la fente, cherchant des choses inconnues. Des éclairs de plaisir secouèrent la petite fille, elle eut envie d'avoir plus, une envie folle que cela aille plus loin, plus fort. Une main palpait ses petites fesses et elle sentit un doigt pénétrait son anus. Trop de sensations l'assiégeaient et elle ne pouvait plus protester contre ces intrusions.

Finalement Taine se releva, écarta bien grand les jambes de la petite Line et plongea sa tête sur le sexe ouvert. Line sentit une langue qui la lapait, comme s'il y avait de la confiture, là-bas, entre ses jambes. La langue trouva bien vite le petit clitoris et se mit à lui administrer une douce correction qui amena la petite au bord de l'extase. Des spasmes de plaisir agitaient son ventre, elle se mit à crier sans pouvoir se retenir. Seule comptait cette jouissance qui arrivait, une tension insupportable avait envahi tout son corps et l'existence se réduisait à ce plaisir qui semblait atteindre l'infini. Heureusement Taine étouffa le cri d'une main prévoyante. La jouissance, la première que Line ait connue, la laissa pantelante, presque évanouie et elle s'endormit dans la minute qui suit, bercée par Taine qui la caressait doucement. »

Quand l'homme se réveilla après avoir raconté cette histoire, les petites filles étaient sorties de la photo et l'entouraient en riant :

– Quelle histoire ! C'est tellement amusant. Mais nous n'avons jamais couché dans le même lit ! Et puis on ne s'appelle pas Taine, ni Line !

Il ne disait rien, la photo était toujours devant lui, mais elle était vide. Les petites filles l'entouraient et leurs mains se

promenaient sur tout son corps. Une main s'aventura dans son pantalon et en fit en sortir le membre turgescent. D'autres mains voulurent joindre la première et il fallut le déshabiller complètement. Il se retrouva nu, avec des mains qui courraient partout. Il sentit qu'on décalottait son pénis, une langue vint lécher le gros bonbon ainsi découvert. D'autres mains se promenaient entre ses jambes et même écartaient ses fesses, un doigt le pénétra jusqu'au plus profond possible. Tout d'un coup une main se saisit de ses couilles et les serra fortement. Cela suffit pour le faire gicler avec une force extraordinaire.

Il lui faut longtemps pour reprendre ses esprits et quand il rouvre les yeux, les filles sont rentrées dans la photo et le regardent avec un sourire complice.

Dans un éclair de lucidité, il comprend sa folie. Ce n'est que la pauvre photo d'un groupe de gens en fête et tout ce qu'il imagine autour de ces deux filles n'a aucun sens. Oui, c'est le moment de s'en séparer définitivement, il ne veut plus les revoir. Il prend la photo pour la déchirer, mais un doute le retient. Il ne peut pas déchirer ces deux petites filles adorables, elles sont tellement vivantes, tellement jolies. Il les aime trop, Line et Taine, il adore quand elles sortent de la photo pour venir le caresser. Rien que de le dire fait frémir son sexe, son membre se met à grossir, il a encore envie. Non ! il va garder la photo encore une fois.

NYÈGE

Ce jour là, Nyège est habillée avec une petite robe rouge et quand le berger la voit partir, il lui dit en plaisantant : « Fais attention, Petit Chaperon rouge, le loup va t'attraper ! » Il sait bien que Nyège n'a pas un caractère à se laisser impressionner par une histoire de loup et jamais il n'aurait imaginé qu'il pouvait y avoir un quelconque danger à la voir partir toute seule avec son chien. Cela lui rappelle son enfance, quand il courait la montagne pour le plaisir d'escalader des sommets.

C'est ainsi que le Petit Chaperon rouge, suivi fidèlement par Arthur, son chien, disparaît au détour du chemin qui monte vers le col Perdu. Le berger les voit encore deux ou trois fois dans les lacets du chemin, puis il les perd de vue. Il a gardé le troupeau dans l'alpage autour de la cabane et les moutons s'étalent paresseusement d'un vallon à l'autre. Les chiens patous sommeillent dans un coin à l'ombre. Les marmottes, repues après avoir profité des premières heures de la matinée à chercher les meilleures pousses d'herbe, font la sieste au frais au fond de leurs logis. Seuls les petits marmottons, toujours un peu diables, ont entamé une folle partie du jeu de touche à tout, qui, comme chacun sait, constitue le jeu favori des marmottes.

C'est une belle journée d'été, peut-être la plus belle, pense Nyège, tout en grim pant ce chemin qu'elle connaît bien et qui mène au col Perdu. Un vent léger et chaud monte de la vallée et caresse doucement sa peau en se coulant sous la petite robe rouge. Elle marche sans effort, son corps semble s'épanouir, elle éprouve une sensation de bien-être absolu. Elle est à l'âge où se mélangent les traits innocents de la petite fille qu'elle est encore et la grâce de la jeune fille qu'elle devient. Les marmottes se retournent pour la regarder passer. Même Arthur, le jeune chien qui la suit, semble intimidé devant la beauté qui irradie de ce joli petit corps. Il suit la docilement sans même essayer de gambader à droite ou à gauche, comme il aime le faire pour jouer ou

chasser les marmottes. Il aime son odeur et saurait la reconnaître entre toutes, une odeur qui va avec son nom, une odeur de sucré, de miel et de mangue.

Nyège connaît bien le chemin qui monte en zigzaguant dans l'alpage pour atteindre le couloir étroit, plein de caillasse qui débouche au col. Là haut elle sait qu'un chamois viendra la retrouver, Biquet, avec lequel elle entretient une relation particulière. Elle a réussi à établir cette relation au fil des journées passées dans l'alpage. Il lui avait fallu beaucoup de patience. Elle se levait tôt le matin pour le rencontrer sur le bord du lac où il venait boire et petit à petit la confiance s'instaura entre les deux. Bientôt la confiance se transforma en une amitié forte et elle n'aurait pas laissé passer un jour sans rencontrer son chamois. Les retrouvailles sont toujours l'objet d'éclats de joie qui se manifestent sous la forme de gestes, de caresses, d'embrassades. Mais ce que Nyège adore le plus, c'est de s'asseoir à côté de Biquet et de lui raconter des histoires sans fin. Il semble écouter sérieusement et elle sait lire dans ses yeux des émerveillements qui la font frémir. Ce petit chamois est devenu son ami et elle s'inquiète déjà du moment où elle quittera l'alpage. Comment perdre un tel ami, dont les yeux savent exprimer une telle innocence.

En arrivant au col, elle s'installera, comme d'habitude, sur le petit replat herbeux d'où la vue plonge dans la vallée, bien à l'abri du vent. Là, elle préparera son pique nique et le dégustera, les jambes pendant dans le vide, observant la vie dans la vallée. Arthur l'aura abandonnée pour retrouver son collègue qui garde un troupeau de l'autre côté du col. Après le pique nique, ce sera alors le moment qu'elle préfère, quand, toute seule sur son replat, elle se couchera dans l'herbe, au milieu des fleurs, et imaginera une histoire sans début ni fin. Des fourmis viendront peut-être visiter son corps, elles se faufleront entre ses jambes, grimperont sur ses cuisses et, s'infiltrant sous la culotte, viendront pincer la peau délicate de son sexe. Il lui faudra alors vite enlever sa culotte pour découvrir l'origine de la morsure et s'empresse de débarrasser ce petit coin intime des fourmis indiscretes. Mais ces inconvénients ne pourront pas inquiéter son plaisir de savourer cette belle journée, seule au col Perdu, dans l'ambiance grandiose de la montagne. Peut-être verra-t-elle enfin

Biquet, le petit chamois, arriver en gambadant dans les rochers. Ce seront alors des retrouvailles sans fin, Nyège l'embrassera sur la tête juste à l'emplanture des deux petites cornes, comme elle en a l'habitude, et Biquet frémit de plaisir. Ils se diront beaucoup de choses, Nyège sortira de son sac les petites gourmandises dont elle sait que Biquet raffole, elle jouera à les cacher pour qu'il les cherche, comme dans le jeu de touche à tout des marmottes.

Elle imagine tellement bien son petit coin de paradis au col Perdu et la joie de revoir Biquet, le petit chamois, qu'elle accélère le pas. Elle monte vite, poussée par l'enthousiasme de son jeune âge, et avec Arthur, ils arrivent bientôt au couloir rempli de caillasse qui mène au col. Le chemin se perd un peu et il faut le chercher dans le désert de pierre, mais Arthur est passé devant et il suffit de le suivre. En bon chien de berger, il connaît tous détours de l'alpage et sait repérer les chemins.

Le col est maintenant tout près quand le chien s'arrête soudain, tous ses sens en éveil. Nyège hésite un instant, puis continue en dépassant le chien. Elle se met à courir presque, le col est là, bien étroit entre deux falaises. Il faut encore descendre quelques pas de l'autre côté pour arriver au replat qu'elle connaît si bien, mais elle s'arrête soudain devant la vision d'horreur qui s'offre à elle. Un petit cri s'échappe de sa gorge, elle est livide, elle tremble de tous ses membres, elle regarde sans pouvoir dire un mot.

Là, au milieu des fleurs, un homme est en train de dépecer un chamois. Son chamois, Biquet ! Elle reconnaît sa tête à la forme des cornes qu'elle a l'habitude d'embrasser. Le sang coule, il y a du sang partout, l'homme entaille à grands coups de couteau le corps du chamois, les tripes dégorgent, il s'attaque maintenant au cou, sans doute pour récupérer le trophée que représente la tête avec les belles cornes que Nyège admirait tant.

Nyège marche encore un peu vers la scène du désastre, titubant, les yeux aveuglés de larmes et puis tombe sur l'herbe au milieu des coquelicots aussi rouges que le sang qui coule. L'odeur du sang est partout, il l'envahit. Une nausée terrible la saisit et elle vomit, elle vomit deux fois, trois fois, puis s'effondre immobile, à plat ventre, sur l'herbe. De gros sanglots secouent le joli petit corps, elle ne sait plus où elle est, elle

voudrait mourir. Un temps passe, mais elle ne s'en rend pas compte. C'est une caresse qui la ramène à elle, une caresse qui se faufile sous sa robe. Elle sent une main qui découvre le petit derrière, passe entre ses cuisses, enveloppe ses fesses, puis redescend, glisse entre ses jambes pour remonter sur son ventre. Cela prend le temps d'un geste, la main n'a même pas commencé à retirer la culotte, mais l'effet sur son corps est terrible. Dans une convulsion qui la plie en deux, elle jouit, une jouissance folle, la première de sa courte vie, un spasme qui la laisse inconsciente.

Quand elle se réveille beaucoup plus tard, le soleil est déjà bas sur l'horizon. Arthur est assis à côté d'elle et la surveille, l'œil inquiet. On lui a enlevé sa culotte, elle est nue, couchée sur le dos dans l'herbe, les jambes écartées. Les fourmis et les mouches s'en donnent à cœur joie et son petit sexe vibre de leurs attouchements. Il y a du sang, mais elle ne sait pas si c'est le sang du chamois ou le sien. Il faut se lever pour redescendre à la cabane où on doit commencer à s'inquiéter. Elle sent un liquide couler de son sexe, peut-être du sang, mais c'est blanc et quand elle essaye d'en sentir une goutte, elle n'y trouve qu'un goût fade. Sa culotte a disparu. Du chamois, il ne reste que les viscères étalés et des morceaux que le chasseur n'a pu emmener. Même la tête a disparu et elle ne peut pas lui dire un dernier au revoir. Elle ramasse sa robe et son sac à dos, elle tremble un peu, elle suit son chien sur le chemin, dans la caillasse. Le chien marche la queue entre les jambes, il l'aide à descendre dans le brouillard de larmes qui l'aveugle. Elle marche comme une somnambule, vide, perdue, anéantie.

En arrivant dans l'alpage, le chemin longe un petit lac dont l'eau transparente et pure lui suggère un remède pour renaître à la vie. Elle va se baigner. Le bain froid régénèrera son corps et lui redonnera la vitalité qu'elle aime. Une grenouille la regarde poser ses affaires et avancer nue vers le lac, parmi les petites gentianes de montagne dont le bleu infiniment profond et pur suscite un tel contraste avec la sauvagerie qu'elle vient de vivre, qu'elle se met à sangloter. La grenouille s'avance pour accueillir ce corps adorable dans son domaine, elle voit les petits seins déjà formés, elle esquisse un regard indiscret vers le velours qui couvre le sexe, encore barbouillé de sperme et de sang. Alors

elle l'accompagne dans le lac, elle nage avec elle et quand Nyège ressort de l'eau dans une avalanche de gouttelettes aux mille couleurs, elle lui indique où elle doit s'étendre pour sécher au soleil. Et quand elle est enfin couchée au milieu des fleurs, la grenouille se glisse entre ses jambes entrouvertes et saute sur son ventre. Nyège sent une patte froide se glisser dans la fente et cela la fait gémir. Cette grenouille lui veut du bien, elle en est sûre. Peut-être est-elle son ange gardien.

Quand Nyège redescendra à la cabane, tout sera oublié, sauf la mort du chamois. Elle ne racontera pas ce que lui a fait le chasseur, elle gardera cela au fond de sa mémoire, comme une chose qui arrive, mais qu'on ne dit pas. Son sexe est pur, le lac et la grenouille l'ont lavé.

Pourtant Nyège remontera au col Perdu quelques jours après, sans rien avouer au berger qui la laissera aller sans inquiétude. Un besoin la taraude, tout son corps frémit d'impatience quand elle se rappelle la jouissance qui l'avait emportée. Elle revoit l'homme lui passer sa main sur son derrière et effleurer son petit sexe à travers la culotte, elle en rêve la nuit et ne dort plus. Elle n'en peut plus, elle a trop envie, alors elle décide de remonter au col pour au moins revoir la scène.

Ce jour là, en arrivant au col, elle espère qu'il n'y aura personne, elle a peur de le revoir. Pourtant il est là, assis sur le replat au milieu des fleurs. Il n'y a plus rien du pauvre chamois, tout a été nettoyé. L'homme semble l'ignorer, il ne bouge pas, se contentant d'observer. Une peur irraisonnée la saisit de nouveau, ses jambes sont en coton, elle ne peut plus avancer et tombe à plat ventre parmi les coquelicots. C'est comme la dernière fois. Sur le sol, dans l'herbe, elle observe une coccinelle attaquée par une grosse fourmi. C'est un combat à mort, la coccinelle fait ce qu'elle peut pour se libérer, elle essaye d'ouvrir des élytres et de battre désespérément des ailes, mais la fourmi la maintient au sol en gardant ses mandibules cadénassées sur une patte de derrière.

Des chamois accrochés dans les rochers semblent l'observer en ricanant, à côté d'elle une marmotte surgit de son trou et lui fait un clin d'œil complice. Elle attend, elle ferme les yeux, elle sait que l'homme va venir, mais elle ne fait aucun geste pour l'encourager, elle ne le regarde pas. Elle attend, tout est blanc dans son esprit.

L'homme la regarde longuement, posément et ce regard la déshabille. Elle le sent sur son joli visage, puis il glisse sur ses petits seins qui durcissent et voilà qu'il découvre son jardin secret sous la culotte. Elle ne peut retenir un petit gémissement, son corps est pris dans une vibration qu'elle ne contrôle plus, son sexe se mouille, un nectar odoriférant sourd de la fente que l'homme doit sentir. Devant elle, la coccinelle abandonne le combat, elle ne bouge plus, elle se laisse tirer par la fourmi. D'autres fourmis arrivent pour aider la première.

L'homme s'est levé, elle le sent approcher, elle tremble de tout son corps, elle n'en peut plus. Alors quand l'homme glisse sa main sous la robe, caresse son ventre dur, se glisse entre ses jambes, se promène le long de la fente et la soulève pour mieux envelopper ses fesses, la jouissance arrive flamboyante, son corps se raidit dans un spasme immense et la laisse encore une fois inconsciente. Quand elle se réveille plus tard, elle est nue, étendue sur le dos, les jambes écartées. L'homme a disparu, seule une marmotte la regarde étonnée. Un liquide coule de son sexe, un liquide blanc qui la surprend encore une fois. Elle remet sa robe, mais la culotte a disparu. Il faut s'en passer. D'ailleurs cela lui est égal de ne pas avoir de culotte, elle va descendre au petit lac et prendre le bain froid comme la dernière fois, un bain qui la régénérera et lui redonnera le goût de vivre. La grenouille sera là pour l'encourager.

Malgré son dégoût, elle recommencera. Quand l'envie la saisit si fort qu'elle ne peut plus résister, elle prend le chemin du col Perdu. Cela n'étonne pas le berger, il est habitué à ses escapades dans la montagne. Chaque fois elle espère que le col sera désert, mais chaque fois l'homme est toujours là. Il l'attend. L'opération se répète, toujours pareille. Elle s'est couchée dans l'herbe et les fleurs, la stridulation des grillons l'assourdit, elle ferme les yeux, elle entend l'homme approcher, elle tremble d'excitation, il met sa main sur son sexe, glisse un doigt sous la culotte, enveloppe les deux petites fesses. Chaque fois, le spasme la saisit et elle s'évanouit dans une jouissance folle. Elle ne connaît rien de ce qui lui arrive ensuite. Elle ne sent pas quand on la déshabille, quand on lui enlève sa culotte, quand on lui écarte les jambes et lui ouvre son joli sexe encore presque imberbe. Elle ne sent rien de tout cela et de ce que peut bien lui

faire l'homme. C'est seulement pour le spasme qu'elle remonte au col Perdu, l'immense spasme qui la saisit quand l'homme s'approche et pose sa main entre ses jambes. Ce qui se passe ensuite, elle n'en sait rien. Elle se réveille longtemps après le spasme, elle est seule, couchée sur le dos, nue, les jambes écartées, avec seulement le souvenir d'un plaisir intense. Son sexe est meurtri, comme si on l'avait manipulé avec violence, mais elle ne se souvient de rien. L'homme lui fait des choses qu'elle ne sait pas.

Chaque fois la culotte disparaît. Elle a beau chercher autour d'elle, pas de culotte. Bientôt elle n'en a plus à mettre. Elle apprend alors à vivre sans culotte. Parfois un chien vient sentir, là sous sa robe, entre ses jambes, mais elle fait semblant de ne pas y prêter attention. Le berger, son père, ne se doute de rien. Chaque jour il la trouve plus belle, son corps de fille se transforme et embellit, une jeune fille est en train de naître, une jeune fille dont les formes laissent entrevoir une beauté riche et profonde.

Elle oubliera l'homme finalement, cet homme dont elle ne connaît que les mains quand celles-ci remontent le long de ses cuisses et s'empare de son sexe comme s'il était sa propriété. Elle l'oubliera le jour où elle put observer la suite de l'opération que l'homme pratiquait sur elle. Ce jour là, il n'y eut pas d'évanouissement après le spasme de jouissance qui la saisissait habituellement dès qu'il posait sa main entre ses jambes. Elle comprit alors ce que lui faisait l'homme et l'origine du liquide blanc qui coulait de son sexe quand elle se relevait pour aller se baigner dans le lac. Elle connaissait de l'homme juste son regard et sa main qui venait entre ses jambes, sur ses fesses et dans la fente. Maintenant elle découvrait qu'il y avait autre chose, l'homme avait aussi un membre qui la pénétrait. Elle put ainsi observer la jouissance de l'homme qui survint en même temps que la brûlure du liquide blanc qui giclait au fond de son petit trou et l'inondait.

Ce jour là fut le dernier où elle monta au col Perdu. Jamais plus elle ne revit l'homme qui avait assassiné Biquet, son chamois favori. Pourtant, longtemps encore le souvenir du chamois ensanglanté viendra torturer son corps et provoquer des

petits spasmes de jouissance qui la laissaient furieuse contre elle-même.

LA PLAGES

C'est une immense plage de sable qui s'étire le long de l'océan. Plus on avance sur la plage, moins il y a de gens. Au point d'accès, là où se situe le parking pour les voitures, l'affluence est grande, mais il suffit de marcher peu pour trouver le sable vierge. Plus loin encore, on trouve les gens épris de nudisme, les gens qui aiment la sensation délicate que l'on peut ressentir quand on nage tout nu.

C'était là qu'Antiel avait décidé d'emmener Olalie. Il aimait Olalie, elle était ce qu'il avait de mieux au monde. La beauté, qui irradiait autour d'elle, faisait se retourner les hommes aussi bien que les femmes, mais seulement lui connaissait les secrets merveilleux de ce corps. Il en tirait un orgueil démesuré : Olalie lui appartenait et les autres ne pouvaient qu'envier sa chance. Il les méprisait, tous ces gens qui se retournaient pour admirer sa femme, il les méprisait parce qu'ils n'auraient jamais accès ce beau corps. Rien que le souvenir de la volupté qu'il arrivait à éveiller en elle le faisait bander. Il savait la caresser jusqu'à ce qu'elle le supplie d'en finir, elle n'était plus que désir, elle pleurait, elle était à lui. Il l'avait trouvée un jour au bord d'un lac de montagne où elle se baignait nue et il avait su l'approcher et l'apprivoiser. Depuis ils ne se quittaient plus, il la surveillait, il avait peur de la perdre, elle était trop belle, trop sensuelle, sa jalousie n'avait pas de bornes.

C'était pour fêter leur première rencontre, quand ils se baignaient nus dans le lac de montagne, qu'il l'avait emmenée à la plage des nudistes. Il connaissait un peu cette plage et il savait qu'on pouvait trouver des coins tranquilles, entre deux dunes. Il imaginait déjà faire l'amour sur le sable chaud, avec comme seuls témoins quelques mouettes.

Olalie poussa des exclamations de joie quand ils découvrirent ce petit nid. C'était un creux sablonneux, entouré de dunes et bien protégé du vent, le sable était chaud, l'endroit était parfait.

– On a l'impression d'être dans un petit cocon juste pour nous !
On va s'aimer, murmura doucement Olalie.

Tout nus, ils commencèrent par courir jusqu'à la mer pour goûter l'eau. Des grosses vagues roulaient sur la plage, mais cela ne les effraya pas et malgré la fraîcheur de l'eau, ils s'amusèrent à plonger d'une vague à l'autre. Le mouvement de l'eau autour de leurs corps accentuait la sensation de nudité, la mer indiscreète découvrait leur intimité et sa caresse faisait monter en eux des bouffées de volupté.

De retour dans leur petit cocon, ils se pelotonnèrent l'un contre l'autre dans le sable chaud. Le contraste entre la mer sauvage et le confort qu'ils trouvaient là, étendus au soleil, stimulaient leurs corps et les poussaient l'un vers l'autre dans un embrassement qui semblait n'avoir pas de fin. Leurs mains s'égarèrent, leurs corps roulaient l'un sur l'autre, ils avaient trop envie. Olalie avait déjà saisi de la verge tendue de son ami pour la tirer vers elle, quand la sensation d'une présence étrangère qui la fit se retourner.

Un homme était là, debout et complètement nu. Son sexe était gros, il bandait dans le soleil, l'énergie que reflétait son corps faisait penser à une statue grecque.

– Elle est jolie, très jolie, dit-il tranquillement, tu as de la chance. Regarde ces seins adorablement dessinés, ce ventre plat et ferme avec son triangle doré qui marque la naissance des jambes. Oui, c'est une belle femme, tu as de la chance.

Il s'assit à côté d'Olalie avec une aisance qui empêcha Antiel d'esquisser un simple geste de refus. Seule Olalie chercha à protéger son intimité du regard de l'homme en se retournant sur le ventre. Mais c'était une protection illusoire. L'homme lui caressa la croupe, faisant aller sa main d'une fesse à l'autre, remontant sur les épaules, puis dessinant la taille comme un sculpteur qui a besoin de palper avec ses doigts pour comprendre une œuvre. Olalie sentait monter en elle des ondes de plaisir, ses jambes s'écartaient doucement pour ouvrir son sexe déjà mouillé. Elle eut besoin de toute sa volonté pour étouffer le gémissement qui montait dans sa gorge, ne voulant pas se trahir devant cet homme qui osait la caresser en présence de son amant.

– Elle est admirable, répéta-t-il, vraiment admirable. Un don de la nature.

Sa main descendit entre les jambes et se glissa sous le ventre, dans le sable, là où se cachait le sexe. Olalie ne put résister plus longtemps et émit un petit gémissement. L’homme sourit alors, sûr de lui. Quand il pénétra le sexe avec son doigt, Olalie souleva son ventre, comme pour l’accompagner. Le doigt ressortit humide du petit trou et il en profita pour se couvrir de sable avant de rentrer de nouveau. Le frottement du sable sur les parois du vagin devait accentuer la caresse, parce que des petits spasmes commencèrent à agiter le corps de Olalie. Elle se laissait faire, elle ne savait plus à qui appartenait la main.

De son côté, Antiel sortait petit à petit de son engourdissement. Il regardait l’étranger caresser sa femme, pénétrer ces endroits secrets connus de lui seul et réussir à la faire gémir. Une excitation morbide s’empara de lui, son sexe devenait dur au point de lui faire mal. Il avait envie d’elle à travers l’homme. Sa main s’insinua là où l’homme était déjà passé, cherchant ces endroits secrets qui avaient la faculté de la faire jouir.

Quand les mains des deux hommes se rejoignirent sur le sexe de Olalie, un violent spasme la saisit et la fit se retourner sur le dos, les jambes écartées, ouverte. Elle s’offrait ainsi, emportée par une jouissance irrésistible. Les mains la touchaient, se faufilaient partout sur son corps, mais elle ne savait plus de quelle main il s’agissait. L’impression d’être ainsi partagée par les deux hommes l’excitait à un point jamais atteint et annihilait tout jugement.

– Elle est à toi, dit l’étranger en regardant Antiel. A toi de commencer.

Antiel voulut la préparer pour qu’elle puisse le recevoir. Il lui écarta les jambes, ouvrit délicatement la vulve et commença à la masturber. L’étranger regarda un moment, puis prit une poignée de sable et le déversa sur la vulve ouverte. Avec son doigt il fit pénétrer les grains le plus profond possible.

– La caresse du sable vaut toutes les autres, le frottement contre la paroi du vagin va la rendre folle !

Antiel le regardait faire. Qu’un autre puisse faire gémir cette fille qu’il aimait le mettait dans un état second ! Il décida

soudain que ce serait lui qui ferait entrer l'étranger en elle. Il l'aiderait à la prendre et ensuite il accompagnerait la montée de la jouissance jusqu'à l'orgasme final. Il savait la caresser là où il fallait pour la faire jouir. Oui, ce serait la fête pour tous les deux sur le corps d'Olalie !

Alors il se saisit de l'énorme membre de l'homme, le décalotta soigneusement et le couvrit de sable. Il présenta le gros gland ensablé devant le vagin, mit une main sur les fesses de l'homme et poussa d'un coup, le plus fort possible. Olalie poussa un petit cri de refus, elle avait l'impression qu'on la déchirait jusqu'au fond de son ventre. Mais la pénétration provoqua une onde de plaisir extrême qui lui fit oublier toute souffrance, elle sut que la chose allait enfin arriver.

L'homme prenait son temps, il poussait lentement le plus loin possible puis se retirait presque complètement, la faisant crier de désespoir. Elle se mit à pleurer en suppliant l'homme d'en finir, mais celui-ci se contentait de sourire. Antiel prit la tête de sa femme dans ses mains pour l'encourager. « Cela va aller » lui disait-il en l'embrassant, « je vais t'aider ». Il pinça le petit clitoris entre deux doigts et se mit à en râper le bout, profitant du sable déversé sur la vulve par l'étranger. De temps en temps il fallait rattraper la verge quand elle sortait du vagin et ne retrouvait pas sa place. Il la prenait alors à pleines mains, la plongeait dans le sable chaud, puis l'enfonçait de nouveau le plus profond possible. Sa bouche ne restait pas inactive, il suçait un sein puis l'autre, il posait sa tête le ventre affamé pour sentir les éclairs de jouissance s'allumer les uns après les autres dans le corps aimé.

C'était trop pour Olalie, assaillie de toute part. L'orgasme arriva avec une violence folle. Tout son corps se tendit comme un arc, elle poussa son sexe en avant comme pour demander plus, ses bras se nouèrent autour de l'étranger et l'attirèrent, le faisant entrer au plus profond d'elle-même. Elle sentit le sperme l'envahir, elle poussa un grand cri, roula sur elle-même et retomba dans le sable, anéantie.

– Cette fille est excellente, c'est un bon cru, félicitations. Viens maintenant, c'est ton tour, dit l'étranger en saisissant Antiel par son membre turgescent. Tu as un beau sexe, je vais le préparer.

Il commença à bien dégager le gland tout rouge, puis recueillant un peu du sperme qui coulait à profusion du vagin de Olalie, il en badigeonna le membre d'Antiel.

– C'est ta femme qui a tiré ce sperme, il t'appartient ! Avec un mélange de sable, cela va aller vite, tu vas voir.

Il fit glisser sa main le long de la verge bien huilée avec le sperme. Le sable accentuait la sensation, faisant grossir encore le gland. Quand une goutte apparut sur le bout et qu'Antiel poussa un gémissement, l'étranger s'arrêta et positionna Antiel à genoux entre les deux jambes de sa femme. Le prenant par la verge, il l'approcha de la vulve toute ensablée et l'enfonça jusqu'à la garde. Olalie, encore engourdie par l'orgasme, se réveilla soudain. Un spasme violent referma son vagin sur le membre de son amant et l'aspira jusqu'au plus profond d'elle-même. Cela suffit pour le faire éjaculer abondamment.

– Maintenant je vais avoir des faux jumeaux, un de chacun de vous ! s'exclama-t-elle en regardant son sexe tout ensablé et débordant de sperme. Venez, nous allons nous baigner, la mer va nettoyer tout cela.

Ils partirent en courant tous les trois, Olalie donnant une main à chacun. Ils plongèrent dans la première vague qui arrivait.

LE TRAIN

Le train fonçait dans la nuit et le bruit lancinant des roues sur les rails, en se répercutant dans le compartiment, berçait les passagers dans leur sommeil. Dans son rêve, la jeune femme voyait le train traverser des mondes inconnus où des monstres cherchaient à l'arrêter, mais le train fonçait, rien ne pouvait interrompre sa course et Camille se sentait protégée, comme dans un cocon. Une nouvelle vie se créait dans son ventre et concourait à lui donner une impression de bonheur infini. Ce bébé était le fruit de son amour et cela lui rappelait les moments délicieux de sa conception. Sa main s'aventurait instinctivement sur ce ventre qui commençait à être un peu rond et des éclats de plaisir jaillissaient dans son rêve. Il faisait chaud dans le compartiment et elle s'était déshabillée sous le drap, ne gardant que le minimum. Des petits courants d'air rafraîchissaient son corps et contribuaient à rendre son rêve encore plus merveilleux.

Mais peut-être n'était-ce plus sa main qui s'aventurait sur son ventre ? Son esprit naviguait à la confluence entre le rêve et la réalité, là où le jugement moral n'existe pas encore mais seulement le plaisir. La main, peut-être la sienne ou alors une autre, cela ne faisait rien, caressait son ventre déjà un peu rond et des petits frissons de jouissance la faisaient trembler.

Ce furent ces frissons qui la réveillèrent petit à petit ou alors la main elle-même qui cherchait à s'aventurer sur des endroits qui n'étaient pas dans son rêve. En tout cas, elle ouvrit soudain les yeux, mais on avait éteint la veilleuse et le compartiment était trop sombre pour voir quelque chose. Elle sentit la main se poser sur son sexe et elle eut soudain une envie folle d'être pénétrée. Ses jambes s'écartèrent instinctivement, comme pour mieux préparer cette pénétration. Comme avertie de ce besoin naissant, une autre main vint rejoindre la première et, ensemble, elles se mirent à lui retirer sa culotte. Emportée par un besoin de

jouissance qu'elle ne maîtrisait plus, elle se laissa faire sans réagir.

Avec une douceur extrême, les deux mains lui ouvrirent les jambes. Quand le drap qui la recouvrait, fut relevé sur sa poitrine, elle se sentit nue, offerte à ces mains qu'elle ne voyait pas. Un doigt se promena sur sa toison blonde, cherchant l'accès de la fente. D'autres doigts avaient déjà pris possession de ses cuisses et remontaient doucement vers le centre du monde. Elle gémit en se mordant la bouche pour éviter de réveiller les autres dormeurs du compartiment. Elle aurait voulu résister, dire non, mais une envie folle qu'on touche son sexe rendait la chose impossible.

Quand elle sentit qu'on écartait les lèvres de sa vulve, elle sut que cela allait arriver. Tout son corps se tendit comme un arc, son ventre se souleva, cherchant ces mains qui la manipulaient, elle voulait plus, elle voulait tellement qu'elle en pleurait presque. Mais les mains prenaient leur temps, rien ne semblait les presser. On effleurait ses cuisses, on tâtait la toison autour de son sexe, on s'égarait sur son ventre. Une main enveloppa un sein dont la pointe se dressa sous l'effet de la caresse, un doigt vint palper son trésor le plus intime et un spasme la laissa pantelante. Tout son corps criait famine, plusieurs fois elle se retint de crier qu'elle voulait, il fallait que cela arrive, elle voulait un doigt dans son sexe, elle voulait qu'on la touche là où c'est si sensible, elle voulait jouir. Elle sentait son sexe humide, ouvert, chaud, prêt, plus que prêt pour être pénétré. Elle se mit à gémir sans plus s'arrêter, jusqu'à oublier où elle était et qu'il y avait d'autres passagers dans le compartiment.

Dans un dernier effort pour résister, elle voulut repousser les mains, mais juste au même moment deux doigts pincèrent son clitoris turgescent et se mirent à le masturber. Alors elle se laissa faire, perdue dans une folle envie de jouissance. Elle se laissa faire, oubliant le bébé dans son ventre et celui qui le lui avait fait et qu'elle aimait tellement.

D'autres mains se présentèrent, elle n'arrivait plus à compter. D'autres personnes venaient se joindre à la fête de son corps. Tout se faisait à tâtons, dans la nuit. Personne n'avait allumé la lampe du compartiment, comme si l'obscurité était une des conditions de l'accès à son corps.

Dehors le train fonçait dans la nuit. Les vibrations des roues sur le rail, le vent qui sifflait le long des vitres, l'obscurité totale, tout donnait l'impression d'être hors du temps. Le train s'était libéré des contraintes du monde et fonçait vers un inconnu. Camille avait l'impression de se trouver dans une autre vie. Ce qui lui arrivait n'avait rien à voir avec son passé, ni son futur ; le train créait un espace hors norme dont elle n'avait pas la maîtrise.

Sous l'effet des caresses, son corps vibrait comme un violon. Les mains étaient partout, sur ses seins, sur son ventre, sur ses cuisses, autour de son sexe. Chacune apportait une vibration de plaisir et elle sentait son corps se rapprochait sans cesse de quelque chose qui ne venait pas. C'était comme si une sorte d'entente existait entre les mains pour la retenir de s'abîmer dans l'extase. Son clitoris tendu à l'extrême appelait désespérément la caresse. Elle s'ouvrait pour mieux présenter son sexe, mais les mains se retenaient. Cela devait faire partie du jeu, on cherchait à la maintenir au bord du précipice, là où la tension devient insupportable, elle pleurait, se mordait les lèvres, elle voulait tellement, il fallait que ça vienne. Elle suppliait : « Maintenant, oui, oui, s'il vous plait, maintenant, maintenant ». Elle aurait voulu pouvoir aider avec son doigt, mais on l'en empêchait. Il aurait pourtant suffi d'un rien pour y arriver.

Tout d'un coup, tout s'arrêta. Les mains disparurent et on recouvrit son beau corps palpitant de désir. La nuit devint encore plus noire et le train fit entendre un long mugissement avant d'entrer dans un tunnel.

Sur sa couchette, Camille n'en pouvait plus. Les mains avaient réveillé un besoin qu'elle ne pouvait plus calmer. Personne ne la touchait plus, mais des ondes de plaisir venaient encore secouer son corps dans l'attente du spasme final. Alors quand son doigt vint effleurer simplement son clitoris après avoir senti l'humidité qui coulait du vagin, la jouissance arriva avec une force telle qu'elle poussa un cri qu'elle ne put maîtriser. Autour d'elle, dans le noir, elle savait que des oreilles écoutaient et savouraient leur réussite. Les mains avaient su la posséder, elles avaient maîtrisé son corps et lui avaient imprimé leur volonté. Une bouffée de honte monta en elle, la honte d'avoir abandonné son corps au pouvoir de ces mains. Celles-ci

triumphaient maintenant et rêvaient peut-être d'une prochaine étape.

Epuisée, Camille s'endormit dans un sommeil sans rêve. Dans le compartiment, un parfum de femme flottait et les mains eurent beaucoup de mal à retrouver le calme. Pour elles, la nuit fut plus difficile et agitée.

Quand Camille se réveilla, la fenêtre était ouverte et un flot de lumière entraînait dans le compartiment. Pendant une minute, elle se crut au paradis, son corps reposé s'étirait paresseusement, le drap avait glissé et laissait apparaître son sexe qu'un rayon de soleil coquin transformait en or, elle se sentait divinement bien. Puis le souvenir de la nuit passée lui revint comme une giflette et un violent frisson la saisit en même temps qu'elle tirait le drap à elle. Il y avait des hommes et des femmes dans le compartiment, cela faisait beaucoup de mains qui s'affairaient pour descendre les bagages. Le train entraînait en gare et c'était là qu'elle devait descendre, elle aussi. Quelqu'un s'avança pour l'aider avec sa valise, une main en profita pour esquiver une caresse sur son sein et un regard la déshabilla nue sous le drap. Elle chercha le soupçon de moquerie dans ce regard : « Est-ce lui, cet homme qui m'a soumise cette nuit et fait de moi ce qu'il a voulu ? » se demanda-t-elle. Une femme ramassa sa culotte qui était tombée sous la couchette d'en bas et elle rougit quand la femme, qui était très jolie, la prit en quelque sorte dans ses bras pour la lui enfiler. Elle sentit la caresse de la main qui effleura sa fente avant que la culotte ne vienne recouvrir le sexe. Une petite tape sur son derrière lui signifia la fin de l'opération et on lui remit sa robe tout en chuchotant à son oreille : « Voilà petite fille, tu peux aller maintenant, tu es toute fraîche et reposée après cette nuit de rêve ! ».

« Peut-être cette femme, alors ? » murmura Camille. Elle n'eut pas beaucoup de temps pour investiguer davantage, le train arrivait en gare, tout le monde descendit et s'éparpilla pour retrouver chacun sa vie après l'intermède hors du temps du voyage.

LA JEUNE FEMME SANS CULOTTE

Ce soir là, il y avait encore du monde dans le wagon, aussi quand le groupe de jeunes entra bruyamment, la jeune femme ne s'en formalisa pas. Pourtant elle était assise dans un coin un peu isolé. Elle aurait pu se lever pour se rapprocher des autres passagers, mais elle n'allait quand même pas avoir peur d'une bande de gamins, ce serait trop ridicule et elle sentait déjà les rires derrière elle. La peur la surprit cependant quand les jeunes vinrent l'entourer, elle voulut alors se lever, mais c'était trop tard. Ils étaient autour d'elle, assis à côté d'elle, collés contre elle.

C'était l'été et elle était habillée avec une robe légère qui laissait deviner l'harmonie d'un corps savoureux. Elle aimait l'été quand un simple morceau d'étoffe peut exalter une nudité devinée. Elle était belle et elle sentait cette beauté se transfigurait encore plus sous les regards des hommes dans la rue. Chaque regard était comme une caresse qui frôlait sa peau et parfois la faisait frissonner. Elle avait l'impression alors que son corps était pétri, modelé et remodelé pour le rendre encore plus beau. Dans ces moments là, rien ne comptait plus que cette sensation merveilleuse d'être belle.

Il n'y avait pas de regards dans le wagon avant l'intrusion bruyante des jeunes et elle lisait tranquillement dans son coin. Il faisait chaud et ses jambes nues s'étaient instinctivement un peu écartées pour laisser le courant d'air pénétrer au plus profond de son intimité. Elle ne bougea pas quand les jeunes vinrent s'asseoir à côté d'elle. Ils la regardaient, mais leurs regards étaient brûlants, des regards qui la déshabillaient petit à petit jusqu'à ce qu'elle se sente nue, offerte. Ils n'avaient plus qu'à la prendre et elle eut soudain envie de se faire toute petite pour qu'on ne la voie plus. Elle aurait voulu fermer ses jambes toujours entrouvertes, mais elle n'osa pas, laissant tous les regards se concentraient vers ce point de son corps qu'elle

n'offrait jamais aux hommes de la rue. On effleurait ainsi la peau satinée des cuisses, on s'infiltrait sous la robe et on découvrait des choses interdites. Peut-être pouvait-on même sentir l'odeur qui commençait à embaumer de ce sexe humide.

Quand elle décida finalement de se lever pour aller s'asseoir ailleurs, loin de ce groupe trop chahuteur, c'était trop tard. Le simple mouvement de se lever déclencha un processus qu'elle ne put interrompre. Tout le groupe de jeunes se rassembla autour d'elle, l'empêchant de bouger. Pas une parole ne furent échangée, pas un cri. Quelque chose la retenait d'appeler au secours, elle ne voulait pas avoir peur de ces jeunes. Il y avait des filles parmi eux et cela la rassura avec le vague espoir que les filles la protégeraient. Elle avait tort, les filles allaient prendre la direction des opérations. Alors elle ferma les yeux, s'abandonnant ainsi au désir brûlant des regards.

Bientôt des mains commencèrent à se promener sur son corps. On se glissait dans son corsage pour toucher ses seins dont les mamelons durcissaient malgré ses efforts pour rester neutre sous cet assaut. Quand on réussit enfin à les découvrir, après avoir arraché son corsage, une fille du groupe dénuda les siens peut-être pour les comparer ou alors pour lui montrer qu'il n'y avait pas lieu d'être gênée. La fille posa une main sur le sein de la jeune femme et fit la même chose avec une des ses mains. L'échange dura quelques secondes, mais sembla une éternité. Les autres n'attendirent pas si longtemps, des mains s'infiltrèrent sous sa robe, on la pressait de toutes parts, elle ne pouvait plus bouger. C'était trop tard pour protester, pour appeler au secours, alors elle se laissa porter par les mains vers un futur qu'elle devinait sans y croire.

Quand elle sentit sa culotte tirée vers le bas, elle eut encore un mouvement de révolte vite réprimé. Une main s'était déjà glissée dans son entre-jambe et la fouillait avidement. La fille à qui appartenait la main devait être experte en la matière parce que sa main ne tarda à lui extraire un long gémissement. On lui avait écarté les jambes, des mains la soutenaient, les mains des garçons. Elle se rendit alors compte que seules les filles avaient accès à son corps. Leurs mains étaient partout, des doigts posés sur ses seins en pinçaient doucement les mamelons, d'autres s'agglutinaient dans la fente dont elles sculptaient les lèvres, l'un

d'eux s'était même enfoncé au plus profond de son ventre tandis qu'un autre tâtait son anus. Un doigt plus espiègle vint s'emparer du petit clitoris et se mit à le manipuler comme jamais elle n'aurait cru cela possible. Tout son corps vibrerait sous les caresses féminines et sans le soutien des garçons, elle se serait effondrée à terre.

– Merci, maintenant c'est assez, ça suffit, murmura-t-elle une dernière fois, en essayant de repousser la fille qui avait enfoncé ses doigts au plus profond de son ventre. C'était la première des filles qui l'avait touchée, celle qui avait procédé à l'échange des seins par l'intermédiaire des mains.

– Attends, susurra cette dernière, ce n'est pas fini. On en est seulement à la préparation. Maintenant on va t'empaler. Tu vas jouir comme jamais tu n'as joui.

Les filles dirigeaient tout. Elles préparèrent le premier garçon, baissant son froc et découvrant son instrument avant qu'il ait pu dire quoi que ce soit. Les mains des filles étaient habiles parce que le garçon ne tarda pas à devenir dur, énorme. Il n'y avait plus qu'à asseoir la jeune femme dessus. Cette dernière n'avait pas le choix et elle se laissa faire. On glissa la verge tendue entre ses jambes, des doigts ouvrirent sa fente et elle se sentit bientôt envahie jusqu'au plus profond d'elle-même. Les autres mains la tenaient fermement par la taille, sous les bras, et on s'activa à la faire monter et descendre le long de la hampe. Des doigts vinrent pincer son clitoris et se mirent à le faire vibrer. C'était les doigts de la première fille, elle en était sûre. La jouissance monta alors avec une puissance telle qu'elle ne put retenir un petit cri avant de s'effondrer dans les bras qui la soutenaient. Le garçon se retira brusquement, laissant le sperme couler abondamment.

– Ce n'est pas fini, lui susurra toujours la même fille à l'oreille. Il y a d'autres garçons et il ne faut pas faire de jaloux.

– Non, s'il vous plait, c'est assez, je ne peux pas, supplia-t-elle de la même manière.

– Si, si, tu vas encore jouir autant de fois qu'il y a de garçons. Tu vas voir, nous les filles savons très bien faire cela.

L'opération se répéta une dizaine de fois, elle ne sut jamais combien exactement. Les filles la préparaient d'abord, l'amenant au bord de la jouissance, avant de l'empaler sur un nouveau

sexe. Chaque fois l'orgasme arrivait, plus en fort que le précédent.

Puis tout d'un coup, ce fut le vide. Le groupe s'évanouit lors d'un arrêt du train et elle se retrouva seule étendue sur la banquette, la robe relevée et les jambes écartées. On voyait son sexe gluant de sperme et les gens qui passaient pour descendre du train détournèrent les yeux après avoir jeté un coup d'œil dans lequel la lubricité se mélangeait avec une envie jalouse.

Deux femmes charitables voulurent l'aider à se remettre. Elles étaient peut-être gênées de la voir étendue comme cela, ouverte à tout le monde après cet assaut dont elles avaient pu suivre tous les ébats. Elles avaient aussi sans doute un peu honte de n'être pas intervenues pour l'aider à se défendre contre cette folie érotique. Elles l'aidèrent à se relever lentement, réajustèrent son corsage et soulevèrent sa robe pour examiner les dégâts sur son sexe. L'une des femmes prit un mouchoir et entreprit de l'essuyer. Elle insista autour du clitoris qui frémissait toujours, provoquant des petits spasmes qui secouèrent encore ce corps endolori. La femme sourit en lui donnant une petite tape sur le derrière. Quand elle voulut lui remettre sa culotte, elle s'aperçut que celle-ci avait disparue. Cela la fit sourire :

– Voilà ! Tu es propre et pure comme s'il ne t'était rien arrivé. Tu es toute nue sous ta robe, alors tu vas venir avec moi à la maison, je te donnerai une culotte, une jolie culotte. Ce sera moi qui te la mettrai, je suis sûre que ma jolie culotte ira parfaitement sur cet adorable petit sexe que tu as là entre les jambes.

La jeune femme tressaillit au tutoiement. Elle sentit une main qui venait encore effleurer sa fente. On la prit par la main et elle se laissa conduire. Il n'y avait rien d'autre à faire.

IVRESSE DE LA NATURE

Quand on est une fille trop jolie, cela attire la convoitise, c'est sûr, et Camille était belle comme une rose au printemps. Les garçons tournaient autour d'elle comme des papillons autour d'une fleur, bien des filles auraient aimé câliner son jeune corps, mais malheureusement cela ne l'intéressait pas. Elle était toute jeune encore, à l'âge où une jeune fille a envie de connaître les secrets du sexe et de goûter au plaisir fugace d'une caresse quand la main d'un garçon ou celle plus osée d'une fille s'é gare sur sa poitrine ou s'aventure vers cette fleur vivante nichée entre ses deux jambes. A cet âge, la plupart de ses copines connaissaient déjà les plaisirs de l'amour, pourtant Camille ignorait complètement les possibilités que pouvait lui apporter son corps, elle était encore vierge et ses copines se moquaient gentiment d'elle ou peut-être la jalousaient d'avoir réussi à garder sa pureté de petite fille. Elle n'arrivait pas à concevoir qu'un garçon quelconque puisse toucher son intimité, le désir de l'homme la révoltait et elle ne pouvait pas admettre d'être un jour pénétrée au plus profond d'elle-même. Elle l'aurait compris avec le prince charmant qui accompagnait souvent ses rêves, il l'emporterait alors dans un amour merveilleux et le don de son corps en serait la consécration. Elle était sans doute beaucoup trop mystique et elle ne pouvait pas admettre qu'on puisse le faire sans un échange spirituel immensément fort. Pourtant son corps adorablement gracieux dégageait une impression de sensualité qui ne pouvait pas laisser indifférent et on imaginait vite les délices de jouissance dont il était certainement capable pour peu qu'on sache le prendre comme il faut. Les garçons et même les filles tournaient autour d'elle comme des mouches, rêvant d'accéder à ce corps et de le posséder.

Un jour qu'elle se trouvait seule dans une rame de métro, un groupe de garçon l'avait entouré. Elle avait eu un peu peur, mais elle savait que cela n'aurait servi à rien de crier. Les garçons

s'étaient mis alors à la manipuler, des mains s'étaient glissées sous sa chemisette et avaient découvert ses seins, pinçant les bouts si sensibles, d'autres avaient soulevé sa robe pour s'infiltrer dans sa culotte par devant et par derrière. Des doigts s'étaient aventurés sur ses fesses, visité son anus, d'autres commençaient à écarter les lèvres de son sexe. Des éclats de plaisir l'avaient envahie, elle avait eu envie de s'abandonner aux mains, de les laisser faire pour voir jusqu'où cela pouvait aller. Un doigt plus entreprenant avait commencé à la pénétrer, elle l'avait senti entrer dans son petit trou et buter sur l'hymen qui le protégeait encore. Soudain le garçon s'était redressé en disant « Elle est encore vierge, laissons tomber ! » Ils obéirent à l'injonction et l'abandonnèrent sans même remettre de l'ordre dans ses habits. Cela l'avait laissée frustrée et elle se demandait encore aujourd'hui quel mal il y avait à être « encore vierge ».

Une autre expérience l'avait convaincue qu'elle ne donnerait son corps qu'à celui qu'elle aimerait vraiment. C'était sous la tente avec deux copines. Ce jour là, elles avaient dressé leur bivouac dans la forêt après une longue marche et les garçons avaient organisé un superbe feu de camp pour la soirée. L'alcool et peut-être quelques joints avaient circulé autour. Camille s'était laissée aller au jeu et en avait profité avec ses copines. Le résultat ne se fit pas attendre : quand elle se retrouvèrent ensemble sous leur tente, les copines ne purent résister au désir de connaître enfin ce corps si attirant. Bientôt le sac de couchage de Camille fut ouvert et des mains se rencontrèrent sur les petits seins qu'elles convoitaient depuis longtemps. Un petit gémissement les encouragea dans leur entreprise et d'autres mains ne tardèrent pas à descendre sur le ventre, pendant qu'une langue, puis une autre prenait possession de sa bouche. Son corps se mit alors à vibrer au rythme des caresses comme une corde de violon. Envahie par les sensations, Camille s'abandonna complètement aux mains de ses copines. On la mit nue, on se coucha dessus, seins contre seins, des doigts ouvrirent les pétales de son sexe et on tâta avec ivresse l'humidité naissante. D'autres doigts enveloppèrent ses fesses comme des fruits bien mûrs et les écartèrent pour mieux en découvrir la rose, si fraîche, si jeune encore. Finalement chaque copine prit son tour pour lécher le sexe et goûter le miel qui coulait dans la

fente. L'orgasme qui emporta alors Camille fut d'une violence extrême et la laissa presque évanouie. Le réveil du lendemain fut des plus pénibles, ses copines la regardaient avec des sourires moqueurs, elles tentèrent même quelques nouvelles caresses en l'aidant à s'habiller, mais le dégoût que Camille ressentait de cet épisode de la nuit était tel qu'elle ne supportait plus rien. Elle quitta le groupe le jour même, oubliant quelques culottes dans sa précipitation, culottes que les copines s'empressèrent de se partager.

Ces expériences l'avaient poussée à rechercher le maximum de pureté. Souvent elle pensait que le divin était derrière toute chose, qu'il suffisait de savoir regarder ou sentir. Ce fut ainsi qu'elle se passionna pour la montagne. Elle aimait particulièrement partir seule dans une course hors des sentiers battus, où elle savait qu'elle serait seule, seule avec la nature vivante autour d'elle. Ce fut ainsi qu'elle se trouva un jour au bord du lac des Mille Couleurs, un petit lac perdu dans un massif où personne ne venait jamais.

Quand elle arriva à ce lac après une longue marche, elle ne résista pas au désir de se baigner. Il n'y avait personne, le lac était là, juste pour elle, et elle n'eut aucune hésitation à se déshabiller pour plonger dans l'eau claire et froide. Après la fatigue de la montée, le bain régénéra son corps et lui donna une envie de vivre extraordinaire. Elle ressortit dans une myriade de gouttelettes d'eau, comme une cascade de perles qui s'écoulaient sur son corps et dessinait autour d'elle un arc-en-ciel. Elle se coucha nue sur l'herbe, au milieu des coquelicots, les bras en croix, les jambes écartées. Elle se sentait tellement bien après l'effort de la montée, grâce au bain vivifiant, à l'air pur de la montagne et à la solitude qui semblait infinie, que la nature autour d'elle apparaissait comme un miracle qu'on lui offrait. Un désir cosmique emplissait son corps. Elle aurait voulu toucher l'infini, être totale, être l'univers entier. Son corps exprimait un désir sensuel intense, mais ce désir était transcendé par sa conscience et il lui semblait toucher quelque chose d'indicible. Elle était communion parfaite avec la nature et il lui semblait atteindre le mystère de la création ultime. Un moment intense pendant lequel le temps s'arrête. Elle s'assoupit alors,

espérant la visite d'un rêve merveilleux qu'elle pourrait transcrire dans un poème. Elle fut extraordinairement servie.

« Dans son rêve, elle se voyait toute nue, baignée par le soleil. Elle marchait dans la prairie au milieu des marmottes jusqu'à ce que Marmotti, la grosse marmotte, lui fasse signe de se coucher dans l'herbe. Les coquelicots inclinaient leurs têtes rouges comme du sang pour dessiner un lit et elle s'étendait là, au milieu des grillons qui jouaient force violon, enivrée par les senteurs de la prairie. Assise sur une pierre, à côté de la source, une grenouille verte la regardait et lui disait quelque chose de très important, mais elle ne comprenait pas. Dans la beauté sauvage du vallon des Mille Couleurs, elle était comme une fleur offerte. Elle fermait les yeux, un vent léger caressait son corps et les coquelicots s'inclinaient doucement sur ses seins comme pour les caresser et les colorer de sang.

Les marmottes la surveillaient, dressées sur leurs pattes de derrière et immobiles comme des statues. Un oiseau immense faisait des ronds en planant au-dessus d'elle. Ses yeux perçants voyaient tous les détails de ce corps délicieusement harmonieux, ils voyaient un sourire plein de rêves, des seins dont les coquelicots protégeaient l'innocence, un joli sexe doré que la caresse du soleil faisait entrouvrir et qui semblait s'offrir tout simplement à qui le voulait. Une harde de chamois se rapprocha en faisant rouler des pierres, mais cela ne perturba en rien l'attente de l'accomplissement. Même l'hermine, pourtant très sauvage et discrète, s'était embusquée derrière un fourré et l'observait.

C'est alors qu'elle sentit le loup arriver furtivement. Il descendait du col Perdu et il n'hésita pas à se joindre à la cérémonie silencieuse. Bien qu'il soit un ennemi mortel, les marmottes lui firent une petite place dans leurs rangs. La tension, déjà palpable, augmenta subitement, les coquelicots redressèrent leurs têtes rouges comme pour mieux mettre en valeur le beau corps nu. La cérémonie pouvait commencer.

L'aigle abaissa son vol pour de rapprocher d'elle. Il faisait des virages et, à chaque passage au-dessus d'elle, il la caressait avec une aile, puis avec l'autre, en remontant des pieds vers les seins. Elle gémit dans son sommeil et ses jambes s'écartèrent un peu plus. Le loup se rapprocha silencieusement. Les marmottes ne

bougèrent pas mais l'aigle, un peu jaloux, accentua ses caresses. Il faisait des virages très précis et les longues rémiges de ses ailes touchaient ses jambes, frôlaient ses cuisses entrouvertes et remontaient le long de son ventre jusqu'à ses seins. A côté de la source, la grenouille se mit à chanter. Une voix très pure, accompagnée par le concert de violons joués par les grillons. Elle gémissait et son ventre se soulevait à chaque passage de l'aigle. Le plaisir qui montait dans son corps lui fit écarter les jambes, son sexe ouvert criait sa faim et son corps s'arquait pour demander plus de caresses. Le loup en profita pour se glisser entre ses cuisses. Il s'accroupit et se mit à la renifler et à la lécher. Sa langue râpeuse, qui remontait le long de son sexe, la rendit folle, elle crut qu'elle allait mourir, elle se mit à crier sans pouvoir se retenir. Autour d'elle, la tension devint intense. L'hermine, qui n'en pouvait plus, sortit de sa cachette et vint lui mordiller une oreille. C'était trop pour elle, trop de caresses, trop d'attentions. Elle jouit par saccades, longuement.

Il y eut alors comme une sorte d'immense soupir de soulagement. Le lac des Mille Couleurs l'avait sacrée reine. La grenouille poussa un dernier croassement et plongea dans le lac, en faisant un saut particulièrement gracieux. Les marmottes retombèrent sur leurs pattes et s'en furent reprendre leurs occupations favorites, c'est-à-dire manger et faire la sieste au soleil. L'aigle reprit de l'altitude et s'en alla chasser de l'autre côté de la montagne. Le loup poussa un petit gémissement, il aurait voulu rester à côté d'elle mais il savait qu'il fallait partir. Il se leva doucement et fila comme une ombre vers la forêt. L'hermine, encore toute surprise de se retrouver à côté de ce corps palpitant, elle qui préservait jalousement son indépendance et qui détestait que les gens mettent leur nez dans les affaires des autres, s'empressa de regagner son logis sous un rocher. »

La jouissance brutale, folle, que le rêve avait provoqué, la réveilla brusquement. Elle se retrouva étendue au bord du lac, au milieu des coquelicots. Des marmottes jouaient dans l'herbe autour d'elle et des chamois cherchaient les bonnes pousses tendres qu'ils aiment. Tout était calme et paisible dans l'alpage, même les clochettes des moutons ne tintaient plus, sans doute cachées derrière la colline voisine. Pourtant le rêve était encore là, il avait laissé des traces sur son corps, elle était tout en sueur

et elle se sentait mouillée entre les jambes. Jamais elle n'avait eu un tel rêve et elle se demandait ce qu'il avait bien pu lui arriver.

Seul un bain dans le petit lac des Mille Couleurs pouvait effacer les traces de son rêve. Elle se leva, étira son beau corps nu au soleil et entra doucement dans l'eau fraîche. Sur la mousse, une petite grenouille verte la surveillait.

Un bruit fit la fit se retourner et elle vit un homme, sans doute un berger, qui la regardait, caché derrière un rocher. Elle était toute nue et l'homme la regardait comme s'il voulait la manger. Elle poussa un petit cri et voulut courir pour attraper ses vêtements, posés à côté de la source, mais l'homme n'eut qu'un bond à faire pour la retenir.

Les marmottes avaient toutes disparu, effrayées par cet étranger. Le ciel était vide, l'aigle avait sans doute trouvé une occasion pour chasser dans une autre vallée. Les chamois s'étaient réfugiés dans la falaise inaccessible. Le vallon était désert, il n'y avait aucun signe d'une présence quelconque. Alors elle comprit qu'elle était seule, seule face à une violence qu'elle ne comprenait pas.

L'homme était descendu du col Perdu, après avoir observé aux jumelles le bain de la jeune fille. Il avait pu apprécier sa nudité, ses formes extraordinairement harmonieuses, ses seins qu'il rêvait de saisir dans sa main, son sexe doré dans lequel il imaginait déjà glisser un doigt. Il l'avait vu sortir du bain dans une avalanche de gouttelettes d'eau et il avait senti le désir l'envahir comme une folie.

En arrivant au lac, il la trouva en train de se baigner. Il se rapprocha doucement et se cacha derrière un rocher. Elle était à lui, il le savait. Quand elle sortit de l'eau, il crut voir la naïade du lac. Les formes de son corps jouaient avec le soleil, l'eau fraîche avait durci ses petits seins qui pointaient en avant, elle était infiniment belle. Il se dressa, les yeux écarquillés, derrière son rocher. Il voulait la prendre, mais il lisait dans ses yeux une innocence qui le désarçonna. Elle semblait si heureuse au sortir de son bain, au milieu de ses marmottes, qu'il n'osait pas bouger. Il avança finalement pour se faire reconnaître et la saluer timidement, mais quand elle l'aperçut, elle eut un cri de frayeur et voulut s'enfuir. Alors d'un bond il la saisit pour l'immobiliser.

Elle se débattait comme un beau diable. Elle ne criait pas, tout se faisait dans un grand silence. Il lui semblait ridicule de se mettre à crier, d'autant que cela ne servirait à rien, personne ne pouvait l'aider, le vallon était désert. Elle se battait seule, elle se battait contre une chose mauvaise pour défendre sa pureté et son innocence.

La lutte rendait l'homme fou. Son désir devenait immense et il ne contrôlait plus rien. Il réussit finalement à la plaquer sur le sol, sur le lit de mousse. Elle essaya de s'échapper en se contorsionnant, mais il la rattrapa. Peut-être que si elle était restée immobile, sans se débattre furieusement, cela ne se serait pas passé. Peut-être qu'il aurait pris conscience de ce qu'il faisait et qu'il aurait reconnu la belle fleur sauvage qu'il aimait finalement à sa façon. Mais elle se battait furieusement et cela le rendait fou. Il voulait maîtriser ce corps de femme, le posséder complètement. Plus la lutte continuait, plus il voulait le soumettre, l'écraser sous lui.

Elle faiblissait petit à petit, la lutte était trop inégale. Il réussit à la fixer au sol en maintenant ses deux bras en croix. Elle eut envie d'abandonner, submergée par cette force animale d'une sauvagerie extrême. L'homme en profita et lui écarta les jambes. Elle sentit qu'il la pénétrait et elle se mit à pleurer. Elle ne bougeait plus et le laisser faire, comme il voulait. Elle se sentit envahie, salie, souillée et à la fin, une jouissance violente la fit s'évanouir.

Quand Camille revint à elle, elle était seule, étendue sur le lit de mousse. Elle ne pouvait pas bouger, elle avait mal partout dans son corps. Une immense lassitude la submergeait et elle attendait que la mort l'emporte. Mais des sensations lui revinrent petit à petit. Elle sentit quelque chose couler entre ses jambes et elle se rappela d'un coup toute la scène. Alors un désespoir infini l'envahit. Elle aurait voulu ne pas se réveiller, elle ne pouvait pas imaginer un futur. Simplement bouger restait au-dessus de ses forces. Elle s'enfonça dans un rêve plein de désespoir.

Camille garda longtemps en elle ce traumatisme qu'elle avait subi au lac des Mille Couleurs et surtout la jouissance qui s'était emparé de son corps. La scène du viol la réveillait chaque nuit, comme un cauchemar, et souvent cela la faisait jouir. C'était un plaisir subi, qu'elle n'avait pas voulu, mais que son corps

voulait. Elle ne pensait plus qu'à l'homme, elle sentait ses mains sur son corps et le doigt qui se glissait dans son sexe. Elle oubliait la lutte féroce qu'elle avait menée pour le repousser et ne se remémorait que l'instant de la pénétration, quand elle avait écarté les jambes et l'avait laissé faire. Elle voyait dans cet instant terrible toute l'ambiguïté insupportable de la nature humaine, d'un côté cette sauvagerie animale qui pousse à jouir bestialement et de l'autre la conscience d'être avec cette recherche éperdue de transcendance.

Ce conflit la minait et elle tomba malade, une maladie pleine de langueur, que les médecins comprenaient mal, ne connaissant bien sûr pas ce qui s'était passé au lac des Mille Couleurs. Les aventures qu'elle put avoir avec d'autres hommes ne menèrent à rien. Le moindre contact causait chez elle une répulsion qui éloignait l'homme définitivement. Avec les femmes, c'était plus subtil, mais là aussi aucune ne réussit à percer cette armure qui semblait protéger son beau corps.

Ce fut au bord du lac des Mille Couleurs, où elle était retournée pour revoir cette scène qui l'obsédait, qu'elle retrouva l'équilibre fragile qui constitue le propre de l'homme. Elle n'avait pas peur de se retrouver seule une nouvelle fois, elle n'avait pas peur de revoir l'homme. Elle savait que si celui-ci venait, elle se donnerait à lui comme la première fois quand elle avait ouvert les jambes. C'était inscrit dans son corps et elle ne pouvait pas l'empêcher. Peut-être était-elle d'ailleurs venue dans le secret espoir qu'il viendrait, la déshabillerait une nouvelle fois, caresserait son corps, la ferait crier d'envie et finalement la pénétrerait. Alors elle jouirait avec une violence qui la laisserait évanouie.

Elle s'installa dans la cabane du berger, elle voulait séjourner quelque temps. Elle ne voulait pas se l'avouer, mais elle attendait l'homme comme si seulement lui pouvait la guérir de son obsession.

Mais il ne vint pas et elle resta seule à se baigner dans le lac. Son corps n'était que désir, ses seins durs appelaient la caresse et son sexe humide s'ouvrait au moindre souffle d'air. Pourtant elle résista à l'envie effroyablement forte d'y mettre le doigt. Cela l'aurait soulagée, mais ce n'était pas pour cela qu'elle était

montée au lac des Mille Couleurs. Elle voulait autre chose, sans savoir quoi.

Chaque jour, elle montait dans l'alpage. Elle avait trouvé un petit coin bien ensoleillé où elle s'installait avec un livre. Mais elle ne lisait pas vraiment, trop de choses traversaient son l'esprit, des esquisses de poèmes surgissaient de nul part, elle prenait des notes, elle imaginait un roman.

Et puis un jour, il vint. Il revint même tous les jours à la même heure. Elle l'attendait, assise dans l'herbe, comme une fleur dans la prairie, la plus belle des fleurs. Elle ne pouvait plus s'en passer, c'était une drogue et il fallait que chaque jour cela se reproduise. Toute la journée, toute la nuit, elle attendait qu'on vienne lui procurer sa jouissance. Elle avait envie, terriblement envie, tout son corps vibrait en anticipation de ce qu'elle allait subir sans qu'elle puisse se maîtriser. Son sexe devenait humide, instinctivement elle passait son doigt dans la fente pour tâter et sentir la fragrance qui s'en dégager. Quand l'heure approchait, elle se déshabillait pour être prête. Nue, étendue dans l'herbe au milieu des fleurs, les jambes écartées, elle fermait les yeux. Des papillons venaient se poser sur son sexe, attirés par le nectar qui coulait dans la fente. Les marmottes l'observaient, curieuses, mais ne tardaient pas à se réfugier dans leurs trous quand l'homme arrivait.

Cela se passait toujours de la même façon. Elle entendait des pas légers, élastiques qui venaient se poser juste entre ses jambes. Elle gardait les yeux fermés, pourtant elle sentait le regard de l'homme la pénétrer comme s'il était déjà au fond de son sexe et un spasme la secouait. Elle savait qu'il se délectait en silence de la contempler étendue devant lui, nue, offerte. Mais elle gardait les yeux fermés ou alors perdus dans les nuages qui voguaient dans le ciel. Cela faisait partie du rituel. Jamais elle ne l'avait vu nu, même ce membre, qui s'enfonçait en elle et lui procurait cette jouissance indicible, lui restait inconnu. Aucune parole n'était échangée, elle ne connaissait de l'homme que sa main quand celle-ci se posait sur son sexe doré. Une autre main remontait sur son ventre et venait caresser ses seins dont la pointe durcie la faisait souffrir tout en lui procurant des éclairs de plaisir quand il en pinçait les bouts.

C'était toujours pareil, il explorait son beau corps jusque dans les endroits les plus intimes, elle gémissait sans arrêt. Un doigt prenait possession de son sexe et la rendait folle, des ondes de plaisir la parcouraient, elle avait follement envie que cela vienne, mais l'homme se débrouillait toujours pour que cela dure longtemps, trop longtemps. Elle était à sa merci, elle lui abandonnait son corps pour qu'il la fasse jouir, mais cela ne venait pas. Elle secouait la tête dans tous les sens, se tordait dans l'herbe, pleurait de rage, tendue à l'extrême vers cette jouissance finale qu'elle attendait désespérément. Et puis soudain les mains la quittaient : elle savait alors que le moment tant attendu était arrivé. Elle relevait alors les genoux et les écartait le plus possible, ouvrant ainsi son sexe à l'homme. La pénétration était toujours violente et le long spasme qui s'emparait immédiatement d'elle la laissait évanouie. Aucune parole n'avait été échangée mais le silence était plein de cris et de larmes. Quand elle se réveillait, elle était seule, étendue au soleil. Le sperme coulait entre ses jambes et attirait déjà les mouches. Des marmottes la regardaient avec curiosité.

Souvent elle se relevait et se dirigeait lentement vers le lac, laissant ses vêtements éparpillés derrière elle. Le vallon autour d'elle la regardait passer toute nue, les marmottes se dressaient sur son passage pour mieux l'observer, le soleil caressait son jeune corps, amoureux de sa beauté, des abeilles se posaient sur son sexe, attirées par les gouttes de sperme qui en suintait. Quand elle arrivait au bord du lac, une grenouille se poussait un peu pour la laisser plonger dans l'eau fraîche et claire. Le bain lui rendait son innocence perdue.

Elle s'étendait nue sur le lit de mousse. Le soleil la réchauffait et faisait naître en elle une force inconnue. Une sorte d'ivresse l'envahissait, elle se levait, étirait son corps, ses mains cherchaient à le sculpter, elle caressait ses seins, tâtait son ventre, effleurait son sexe. Elle prenait alors conscience de sa beauté, elle était belle, terriblement belle, et le plaisir qu'elle en ressentait lui faisait faire quelques pas de danse dans la prairie. C'était seulement quand elle cherchait ses vêtements pour se rhabiller qu'elle se souvenait. Ils étaient éparpillés dans l'herbe, là-haut dans l'alpage, peut-être tachés du sperme de l'homme.

La nuit, elle ne dormait pas. Elle se tournait et retournait dans son lit, elle se mettait nue, elle se touchait partout où l'homme l'avait caressée la dernière fois, elle imaginait qu'il était là, dans le lit, à côté d'elle, qu'il la serrait dans ses bras et la faisait encore jouir.

Une nuit de pleine lune, alors que l'air était particulièrement chaud, le chant des grenouilles assourdissant, le vallon comme pris de folie, Camille ne résista pas à l'envie se mêler à la fête. Nue, il fallait qu'elle sorte nue pour que la lumière laiteuse de la lune baigne son corps jusqu'aux endroits les plus intimes. Ainsi offerte aux dieux de la nuit, elle se mit à danser sur la mousse, là où elle avait connu l'homme la première fois. C'était une danse toute en gestes, d'une extrême sauvagerie. Elle mimait le viol qu'elle avait subi à cet endroit et ses mouvements appelaient la lune comme témoin. Sa peau blanche lançait des reflets bleutés, le chant des grenouilles l'accompagnait, la tête levée vers le ciel elle se mirait dans la lune comme dans un miroir. On entendit alors le hurlement du loup dans la nuit et un grand silence s'établit. La lune se cacha derrière un nuage, les grenouilles mirent une sourdine à leur chant et Camille se coucha sur la mousse, perdue au milieu des étoiles. Elle n'était que désir, mais c'était maintenant un désir d'absolu. Sa conscience dilatée touchait quelque chose d'indicible.

Cette nuit là, l'homme vint. Il la prit par la main et l'emmena avec lui.

COULICOU LI

Chaque fois que la petite fille s'accroupissait pour faire pipi, CouliCouli venait s'installer devant elle. C'était un petit chien tout blanc qui avait des yeux rieurs. On avait toujours envie de le caresser et de l'embrasser tellement il était mignon. La petite fille s'appelait Anda, comme abréviation d'Angélique, et elle avait nommé son chien CouliCouli, sans doute à cause de cette habitude qu'il avait prise d'aller la lécher entre les jambes chaque fois elle faisait pipi dehors, dans le jardin. Il devait la surveiller parce qu'il était toujours là dès qu'elle se dirigeait vers le fourré où elle savait qu'elle pouvait se cacher. Plutôt que de simplement baisser sa culotte, elle avait pris l'habitude de l'enlever complètement pour éviter de la mouiller. Elle s'accroupissait alors, les jambes bien écartées, et rien n'empêchait CouliCouli de venir mettre son museau sur le petit coin intime qui se cachait entre ses cuisses. Elle savait que cela sentait bon parce que CouliCouli passait un bon moment à respirer l'odeur du petit sexe ouvert. Son souffle chaud provoquait des petits picotements qui la faisait rire. Alors elle fermait les yeux comme pour se dire qu'elle n'y était pour rien. Elle ne bougeait pas, des petits tressaillements la parcouraient, et quand le chien se mettait enfin à la lécher, elle poussait un soupir de satisfaction. CouliCouli passait sa langue râpeuse entre les grandes lèvres, ouvrant encore plus le sexe et la promenait tout le long de la fente. Chaque fois, le pipi arrivait tout de suite et le petit chien léchait tout ce qui coulait. « C'est du pipi de petite fille, pensait Anda, ce doit être bon » Elle avait déjà vu faire la même chose par la chatte avec ses chatons, sans doute pour qu'ils ne fassent pas pipi n'importe où. Et la chatte semblait apprécier le goût un peu sucré du pipi des chatons.

Il y avait dans le jardin un petit carré formé par des buissons et dont l'intérieur semblait complètement inaccessible. Seuls les enfants connaissaient un petit passage pour y pénétrer. Il fallait

ramper entre deux buissons et, après avoir frôlé quelques toiles d'araignées et prit des branchages dans les cheveux, on débouchait au centre du carré. Il y avait là un espace herbeux où on pouvait se tenir à l'abri de tout regard extérieur. C'était le coin favori des enfants pour faire des expérimentations interdites. Un de leur jeu favori, c'était de faire faire pipi à la petite Anda. On lui enlevait sa petite culotte et on appelait CouliCouli qui n'était jamais très loin. Le petit chien se précipitait dès qu'il voyait sa petite maîtresse accroupie. Cela faisait rire les enfants aux anges. Des copines, un peu plus grandes, enviaient Anda. Elles auraient bien voulu que CouliCouli fasse pareil avec elles, mais jusqu'à aujourd'hui, il n'avait rien voulu savoir. Il réservait cela à sa maîtresse et c'était tout.

Un jour les enfants décidèrent de voir l'opération de plus près. La position accroupie convenait mal pour une bonne observation du phénomène et il fallait imaginer une autre façon de faire. Les enfants, c'était des filles et des garçons un peu plus âgés qu'Anda. D'ailleurs ils acceptaient Anda dans leurs jeux uniquement à cause du chien, sinon ils l'auraient rejetée parce qu'elle était trop petite et innocente. La plus grande fille, Line, qui avait peut-être douze ans et qui dirigeait les opérations, fit allonger Anda sur le carré d'herbe. Anda s'exécuta sans rien dire, enchantée de participer à un nouveau jeu. Line lui releva alors sa petite jupe et commença à lui retirer sa culotte. Anda voulut réagir, mais les regards des autres lui fit comprendre qu'il valait mieux se laisser faire. Son petit sexe encore imberbe s'offrit, tout nu, à la caresse du soleil et cela la fit frissonner. Line avait son idée sur ce qu'il fallait faire pour pouvoir bien observer l'action du chien. Elle plia les jambes d'Anda et les écarta doucement, laissant le petit sexe s'entrouvrir et dévoiler des secrets inconnus. Elle fit glisser un doigt dans la fente, écartant encore un peu plus les deux lèvres. Les enfants, immobiles, la regardaient faire en silence.

Après avoir ainsi bien ouvert le sexe d'Anda, Line appela CouliCouli.

– CouliCouli, il y a du travail pour toi. Anda a envie de faire pipi. Viens vite, là entre ses jambes.

– Mais non, je n’ai pas envie, protesta Anda. En plus je ne peux pas faire, couchée comme cela. Il faut que je m’accroupisse.

– Mais si, mais si ! CouliCouli va y arriver. Comme cela on va voir comment il s’y prend, rétorqua Line. Tiens-toi bien tranquille et ça ira bien.

Comme d’habitude, le petit chien commença par sentir longuement le sexe ouvert. Son souffle chatouillait Anda entre les jambes et cela lui procura une excitation qu’elle ne connaissait pas. Elle était couchée dans l’herbe, son sexe était offert au soleil, le doigt de Line l’avait ouvert en se glissant dans la fente, tous les enfants étaient penchés sur d’elle pour mieux voir et le petit chien respirait son odeur, tout cela qui contribuait à lui faire sentir les choses différemment.

Mais le chien ne se contenta pas de renifler. Il sortit une grande langue et se mit à lécher. Il faisait entrer cette langue dans les moindres replis du sexe ouvert et des petits tremblements commencèrent à secouer Anda. Heureusement pour Anda, la caresse du chien était toujours associée au pipi, alors celui-ci finit par arriver. Un petit flot que l’on vit couler entre les deux lèvres de la petite vulve et que le chien s’empressa d’avalier. Les enfants rassemblés autour poussèrent un grand soupir, comme enchantés d’être parvenus à ce résultat.

– Tu vois que tu y es arrivée, s’exclama Line. CouliCouli peut traire ton pipi dans n’importe quelle position !

Tout le monde éclata de rire et Anda se crut obligé de faire pareil. Pourtant l’expérience l’avait un peu perturbée. Couchée, les jambes écartées, elle avait ressenti des sensations inconnues qui l’avaient presque empêché de faire pipi. Dans son innocence, elle pensa que cette position n’était vraiment pas favorable et elle voulut se relever. Line la laissa faire. L’expérience avec Anda avait été concluante et cela lui avait donné une nouvelle idée.

– Maintenant on va essayer avec moi. Anda tu feras venir CouliCouli entre mes jambes et on verra si cela se passe comme avec toi.

L’excitation des enfants monta brusquement d’un cran. On entra dans l’inconnu. C’était autre chose que les petits jeux du docteur, à l’occasion desquels des attouchements sur les parties intimes du corps pouvaient se produire. On s’amusait à tirer le

prépuce des garçons pour faire apparaître le gland, on ouvrait la vulve des filles pour découvrir des secrets cachés. Des sensations mystérieuses s'emparaient alors de l'enfant ainsi manipulé et lui donnaient un goût étrange d'inachevé.

Tout le monde se mit en rond autour de Line qui s'était étendue dans l'herbe et Anda appela son petit chien pour qu'il se tienne prêt. Line était une jolie fille presque adolescente. Elle venait d'avoir son premier saignement entre les jambes, son corps changeait et des sensations nouvelles l'envahissaient. Elle sentait qu'elle devenait différente des autres, elle s'intéressait moins aux jeux futiles qui pourtant la passionnaient, il n'y avait pas si longtemps. Encore dans le cocon de l'enfance, elle se préparait à éclore pour entrer, toute pure, dans le monde sauvage du désir des hommes.

On la regarda remonter sa robe bien haut sur son ventre et enlever sa culotte. On connaissait déjà bien son sexe couvert d'un délicieux duvet de poils blonds, mais les petites filles le redécouvraient chaque fois avec un pincement de jalousie et les petits garçons le regardaient avec une curiosité jamais étanchée. Line remonta ses genoux et les écarta le plus qu'elle pouvait. Entre les deux lèvres de son sexe entrouvert, le soleil dardait un rayon indiscret et permettait aux enfants d'apercevoir des replis secrets. Elle était prête maintenant pour l'opération. Malgré quelques doutes sur les possibilités du chien, elle était plus que jamais décidée à tenter l'expérience.

– Vas-y, Anda, appelle ton petit chien et dis-lui de venir me faire faire pipi comme pour toi.

Anda prit CouliCouli dans ses bras et le posa juste entre les jambes de Line. Celui-ci se détourna après avoir rapidement reniflé.

– Ah ! Il ne connaît pas ton odeur, s'exclama Anda, il va falloir lui apprendre !

Elle rattrapa son chien et lui remit le museau devant la vulve de Line, mais celui-ci ne voulait toujours pas s'en occuper. Alors elle enleva sa culotte, se coucha à côté de Line et écarta les cuisses comme on le lui avait fait la première fois. Le chien vint tout de suite renifler l'odeur qu'il aimait, en remuant la queue de plaisir. Anda le reprit et le posa devant Line en disant « CouliCouli, prends celui-ci, maintenant, il est aussi bon que le

mien ! » Le chien hésita encore un peu, mais il finit par se mettre à lécher entre les deux lèvres ouvertes. Sa langue râpeuse insistait sur les contours, elle remontait du plus bas possible, s'enfonçait un peu dans le trou que Line connaissait à cet endroit puis enveloppait un petit bourgeon qu'elle décalottait de son capuchon protecteur, le faisant durcir comme pour le préparer à éclore. Des petits gémissements sortaient de la gorge de Line, son ventre palpitait, pris dans des soubresauts qu'elle ne contrôlait pas. Jamais elle n'avait connu un tel plaisir, son clitoris gonflé semblait prêt à exploser, la jouissance devenait intense, tendant son corps comme un arc. Tout d'un coup, cela arriva. Elle jouit avec une force qui affola ses petits camarades qui surveillaient le processus. Ils voulurent retirer le chien, mais celui-ci se cramponna. Il venait de découvrir un miel qui perlait du sexe de Line et qui avait un goût miraculeux. C'était autre chose que le pipi d'Anda et il ne voulait pas en perdre une goutte !

Enfin Line se recroquevilla sur elle-même, poussant ainsi le chien de côté. C'était fini. Son beau corps était moulu, brisé par la jouissance, et elle ne rêvait que de s'étirer au soleil. Les autres enfants la regardaient avec inquiétude, ne comprenant pas ce qu'il était arrivé, mais Line les rassura avec un gentil sourire. Ils lui semblaient maintenant tellement jeunes et innocents, ils ne connaissaient pas ce plaisir inouï qu'elle venait de vivre. Elle s'assit et embrassa le petit chien qui attendait à côté d'elle en lui murmurant dans l'oreille : « Merci CouliCouli ».

LA FIANCÉE DU BÉGO

Il existe dans la montagne des endroits mystérieux où les contreforts des sommets prennent des formes fantastiques selon l'éclairage du soleil ou même de la lune quand celle-ci est pleine. Ainsi, à certaines heures de la journée ou de la nuit, on peut voir des figures humaines apparaître, des figures qui peuvent exprimer une infinie bienveillance, mais parfois aussi une force maléfique qui fait frémir. Cet endroit là est par exemple un vallon austère, un désert de pierres avec un peu d'herbe et quelques fleurs. Parfois une petite gentiane au bleu profond apporte une touche de pureté dans l'univers minéral du vallon et quelques marmottes, qui jouent au soleil, rappellent que la vie existe. Le vallon devient alors humain et l'envie peut vous prendre de vous asseoir pour rêver. Mais quand le nuage noir de l'orage vient couvrir le sommet qui surplombe ce petit coin de paradis en faisant craquer des éclairs, quand vous entendez le grondement du tonnerre dont l'écho sur les parois verticales n'en finit pas de rouler autour du vallon, alors la peur vous saisit au ventre et votre imagination s'égare. A la lumière des éclairs, vous croyez voir les dieux tutélaires se dessiner dans les parois rocheuses et vous comprenez par leurs expressions menaçantes qu'ils vous demandent un sacrifice. C'est en satisfaisant ces dieux que vous obtiendrait leur protection face aux puissances du mal, c'est en offrant le sacrifice demandé que vous serez guidé dans la vie.

Le contrat

Des amis l'avaient prévenue de faire attention, de ne pas s'engager bêtement, mais Olalie n'avait pas vraiment eu le choix. En plus l'Organisation lui avait proposé des conditions financières intéressantes et c'était un argument fort. Alors elle avait accepté le marché, sans d'ailleurs bien comprendre de quoi il s'agissait exactement. L'Organisation lui avait simplement

précisé que par son engagement, elle était fiancée avec une montagne, le mont Bégo. Elle ne savait même pas de quelle montagne il s'agissait, mais cela ne lui déplaisait pas d'être fiancée avec une montagne. A ses copains et copines, elle racontait qu'elle était fiancée avec un homme du nom de Bégo, cela les impressionnait et du coup on la laissait tranquille. On l'avait aussi prévenue qu'elle devrait participer à des cérémonies sur la montagne sans bien expliciter en quoi consistait cette participation. Elle en avait retenu qu'il y aurait des balades en montagne et cela lui plaisait beaucoup. La dernière condition était assez drastique : elle devait rester vierge quoi qu'il arrive, sinon la montagne se vengerait, on la conduirait au sommet et l'orage la foudroierait. Elle avait promis.

Olalie était une toute jeune fille, délicieusement jolie. Elle était pleine d'enthousiasme et rien ne lui faisait peur. Elle savait qu'elle avait été choisie par l'Organisation à cause de sa beauté. Celle-ci irradiait de tout son corps, pourtant Olalie n'y faisait pas trop attention. C'était quand les gens se retournaient dans la rue qu'elle comprenait que son corps avait un pouvoir d'attraction merveilleux. D'ailleurs ce fut à cause de ce pouvoir que l'Organisation s'intéressa à elle. Un jour qu'elle revenait à pied de l'université, une voiture s'arrêta à son niveau et l'embarqua sans qu'elle puisse rien faire. Un coton fut appliqué sur son visage et elle s'endormit. Quand elle se réveilla, elle était allongée toute nue sur un lit, entourée par un groupe d'hommes et de femmes. Elle essaya de bouger, mais on l'avait liée au lit. Ses bras étaient attachés derrière sa tête ce qui avait pour effet de mettre sa poitrine en valeur, ses petits seins gonflés par la tension se montraient en toute impudeur d'une façon extraordinairement charmante. Mais ce n'était pas la position de ses bras et l'offre impudique de ses seins qui la fit protester avec véhémence, c'était l'écartement de ses jambes qui ouvrait son sexe et montrait son intimité aux personnes autour d'elle. Mais protester ne servait à rien, quelqu'un s'était déjà installé entre ses jambes et lui tâta la vulve. Elle sentit des doigts se glisser entre les deux lèvres et essayer de la pénétrer. Le doigt buta alors sur l'hymen qui protégeait encore l'entrée du vagin étroit, provoquant un mouvement de retrait.

– C’est bon, elle est vierge, dit la femme qui la manipulait. Elle est vraiment adorable, c’est la meilleure candidate que nous avons évaluée jusqu’à aujourd’hui. Elle est à croquer, son sexe est le plus joli que j’ai jamais vu !

– Fais la gémir, Clara, fais la gémir qu’on évalue sa sensibilité, demanda l’homme qui semblait diriger les opérations.

Clara prolongea alors son investigation. Olalie sentit deux doigts pincer son clitoris pendant qu’un autre doigt s’empressait d’en faire vibrer le bout. Des mains s’aventurèrent sur son ventre, sur ses seins, comme pour sculpter son corps. Des ondes de plaisir la traversèrent et elle ne put s’empêcher de gémir.

– Bravo ! Elle est parfaite, reprit celui qui semblait être le grand-prêtre de l’Organisation. Tu peux l’embrasser.

Clara se pencha sur elle et l’embrassa sur la bouche. C’était la première fois et Olalie apprit ce jour là le plaisir du baiser quand deux langues se rencontrent.

Ce fut suite à cette inspection de son corps que l’Organisation lui proposa le marché. Il devait rester secret et les menaces en cas de non-respect laissaient entendre des souffrances autres que le petit plaisir qu’on venait de lui faire connaître. Elle n’avait finalement pas beaucoup d’autre choix que d’accepter le marché. On lui signifia clairement qu’un refus aurait également des conséquences très désagréables pour son joli corps. C’est ainsi qu’Olalie se retrouva enrôlée dans l’Organisation, sous le titre de « fiancée du mont Bégo ».

Au début, cela ne changea rien à sa vie de tous les jours et elle put continuer ses études à l’université. Seulement elle dut déménager pour habiter chez Clara, dans une magnifique maison qui servait de lieu de réunion pour l’Organisation. Tous les soirs, on la déshabillait pour la baigner. On la lavait soigneusement en insistant sur l’endroit si sensible, entre ses jambes. Souvent la main restait plus longtemps que nécessaire et l’exploration approfondie de son petit sexe lui arrachait un gémissement. Ensuite on la couchait toute nue sur un grand lit et une séance extraordinaire commençait. Des hommes et des femmes s’assemblaient autour d’elle et chacun mettait une main sur elle. Elle sentait ces mains se promenaient sur son corps et se rencontraient aux endroits les plus sensibles. On embrassait ses seins, on ouvrait son sexe, des doigts saisissaient son clitoris le

faisant durcir. Son corps se mettait à vibrer sous les caresses, elle avait envie que quelque chose arrive, mais elle ne savait pas quoi. Jamais encore elle ne s'était masturbée, elle ne connaissait pas la jouissance ultime et c'était justement cette innocence que l'Organisation appréciait singulièrement en elle. Le jeu consistait à préserver cette innocence tout en entretenant en elle une excitation sexuelle permanente. On l'amenait ainsi jusqu'au bord de l'orgasme, sans le provoquer réellement. Elle finissait par se mettre à pleurer de désespoir et c'était le signal : la séance était terminée et on la laissait sur sa faim avec une petite tape sur le derrière comme félicitations pour son comportement. Elle pouvait alors dormir, non sans qu'on ait pris la précaution de lui attacher les mains pour éviter qu'elle ne se touche. Elle n'avait pas droit au plaisir solitaire, son sexe ne lui appartenait plus.

Petit à petit, ces séances devinrent une drogue dont elle ne pouvait plus se passer. Elle en rêvait la nuit et la journée se traînait en longueur. Elle n'arrivait plus à se concentrer sur son travail, elle comptait les heures qui passaient et la rapprochaient du moment où les mains de l'Organisation s'empareraient d'elle. Cette tension permanente eut un effet sur son corps : son sexe se transforma en une jolie fleur rouge et gonflée, ses petits seins s'affermirent et les mamelons, toujours en érection, devinrent si sensibles qu'elle ne put plus supporter un soutien gorge. Tout son corps rayonnait de désir et cela la rendait encore plus belle, follement belle, une beauté terriblement érotique. Quand elle entra dans la salle de cours à l'université, tout le monde se retournait et certains perdaient le sommeil en rêvant aux seins nus qu'on devinait à travers son corsage.

Tout cela était voulu par l'Organisation. Chaque semaine, elle était présentée au Comité Directeur, on la mettait nue et chacun venait la palper pour sentir l'état de la préparation. On évaluait le temps qu'il fallait pour l'amener au bord de l'orgasme, et ce temps servait de mesure pour estimer son niveau d'excitation érotique. Toute révolte de sa part était punie par une séance de fouet. On la renversait sur un coussin et le fouet frappait son joli derrière, cherchant à s'infiltrer entre les jambes pour atteindre les lèvres gonflées de son sexe. Le fouet remplaçait alors les caresses et l'amenait vite au bord du spasme final. Il fallait tout le doigté du bourreau pour l'empêcher de se satisfaire.

Elle n'en pouvait plus, vraiment plus. Tout son corps n'était plus que désir et les cours à l'université la survolaient sans qu'elle s'en aperçoive. Elle n'était plus qu'un objet aux mains de l'Organisation. Souvent elle suppliait pour qu'on arrête le supplice, mais elle n'avait alors droit qu'à une séance de fouet qui la rendait encore plus dépendante.

Les fiançailles

Finalement un consensus fut trouvé pour la déclarer prête, plus que prête. La cérémonie de fiançailles avec la montagne pouvait avoir lieu.

Cette cérémonie se réalisa par une belle journée de printemps. On l'habilla simplement avec une grande robe blanche qui descendait jusqu'à ses pieds comme une chasuble. Des mains vinrent s'assurer qu'elle était nue sous la robe, lui extrayant un petit gémissement qui fit sourire. L'Organisation avait affrété un autobus pour emmener tous les participants jusqu'au pied de la montagne, mais il fallut ensuite grimper sur des chemins difficiles pour atteindre un joli vallon au pied du Bégo. Pour la marche, on consentit à lui mettre des souliers qu'on lui enleva aussitôt arrivé. Elle devait se présenter à la montagne pure comme neige, simplement vêtue de la robe blanche. Pieds nus, on la fit monter sur un rocher où des signes sacrés étaient gravés et on lui dit de regarder là-haut, vers le sommet du Bégo, son fiancé. Couronné par un nuage noir, celui-ci apparaissait sombre et sauvage, créant un contraste saisissant avec le joli vallon ensoleillé où se trouvait le rocher des signes. Il exprimait une puissance diabolique et Olalie eut peur soudain.

L'assemblée se rassembla autour d'elle en un cercle parfait et se mit à chanter. Soudain un éclair jaillit du nuage noir et un grondement sourd roula dans le vallon. C'était le signe, Clara s'avança vers Olalie et lui ôta sa robe. Tous les membres de l'assemblée s'agenouillèrent, laissant Olalie debout, nue, face à la montagne qui frémissait et lançait des éclairs comme un feu d'artifice. Clara fit alors coucher Olalie sur le rocher, au milieu des signes gravés. Elle lui écarta les jambes, ouvrit son sexe et l'offrit à la montagne. Elle pénétra le vagin avec un doigt, puis essaya avec deux sans y réussir, montrant ainsi la virginité de la jeune fiancée. L'assemblée se releva alors et chacun tendit une

main vers Olalie, dans un cercle parfait. Le chant reprit, un chant profond, terriblement sensuel qui montait par vagues successives. Des marmottes, curieuses par nature, s'étaient rapprochées et, dressées sur leurs pattes de derrière, regardaient le spectacle. Sur le rocher, nue, ouverte, exposée à tous, Olalie se sentit perdue. Un pouvoir qu'elle ne maîtrisait pas avait pris possession de son corps et le faisait vibrer en harmonie avec le chant. Son sexe ouvert palpitait, son ventre se tendait vers la montagne, emporté par une envie sexuelle dévorante. Le nectar commença à couler de son sexe, dégageant une fragrance qui embauma l'air jusqu'aux marmottes qui se rapprochèrent. Une abeille, attirée par l'odeur puissante, vint de poser juste sur le sexe, entre les deux lèvres rouges et gonflées et se mit à téter. Olalie se mit à pleurer. Impuissante à trouver l'orgasme qui l'aurait satisfaite, elle tordait son corps sur les signes sacrés gravés sur le rocher et il fallut la tenir par les bras et les jambes pour l'empêcher de rouler et aussi pour l'empêcher de se toucher. Elle criait son désespoir, crucifiée face à la montagne.

La-haut, le mont Bégo se dévoilait dans toute sa majesté. Le nuage noir s'était dissous et l'austérité sombre qui avait accueilli l'assemblée faisait place à une féerie de couleurs. Un arc-en-ciel se créa sur le sommet et descendit vers le vallon et la pierre aux signes. Le Bégo manifestait ainsi son plaisir et son amour. La fiancée proposée était acceptée.

De cet épisode, Olalie ne garda qu'un sentiment de révolte. On s'était servi de son corps, on l'avait manipulé et on avait réussi à l'exciter jusqu'à la faire pleurer d'envie sans qu'elle ose protester. Pourtant elle savait qu'il n'était pas possible de quitter l'Organisation. Les menaces étaient réelles et on lui fit de nouveau comprendre qu'elle devait aller jusqu'au bout, sans qu'elle sache vraiment en quoi cela allait consister.

En attendant le mariage, l'Organisation obligea Olalie à rester dans la maison de Clara. Elle ne devait en sortir sous aucun prétexte.

La période qui suivit cette première cérémonie fut très dure. On la garda pratiquement prisonnière dans la maison de Clara et même la nuit une femme, généralement Clara, dormait avec elle dans le même lit. Elle reçut plusieurs fois le fouet pour avoir voulu se toucher entre les jambes, l'accès à son sexe était

complètement interdit et elle ne pouvait même pas le regarder. On l'accompagnait aux toilettes, surveillant l'écoulement du pipi, parfois même l'aidant en passant le doigt dans la fente. Son sexe ne lui appartenait plus, il était la propriété du Bégo et toute l'Organisation se mobilisait pour éviter qu'elle ne se le réapproprie. On continuait à la maintenir dans un état de tension sexuelle insupportable. La nuit, comme le jour, des caresses venaient lui rappeler ce besoin lancinant de jouissance jamais atteinte.

Ce furent les séances d'essayage de la robe de mariée qui furent les plus éprouvantes. On la mettait nue et les mains insatiables en profitaient pour explorer son corps. Des doigts s'infiltraient dans les coins les plus secrets. Elle gémissait sans cesse, suppliant qu'on en finisse, qu'on la termine, qu'on la fasse jouir enfin, mais on répondait par des sourires. La robe blanche, en satin léger, était magnifique. Elle était merveilleusement taillée pour mettre en valeur la finesse de son corps et faire ressortir les seins dont les mamelons perçaient à travers l'étoffe légère. La transparence du satin permettait d'imaginer tous les détails de son corps nu et on ne pouvait pas s'empêcher de regarder vers le triangle sombre du sexe et la fente entre les jambes.

Le mariage

Le mariage suivit de quelques semaines la cérémonie des fiançailles dans la montagne. Il fallait une nuit de pleine lune, chaude, sans nuages et l'Organisation saisit la première occasion. Comme la première fois, on prépara Olalie, mais cette fois-ci on l'habilla avec sa merveilleuse robe de mariée, puis tous les membres de la communauté se transportèrent vers le départ du chemin qui montait dans la montagne. La mariée ne devait pas mettre un pied par terre, afin de rester pure et vierge. On la mit sur une sorte de palanquin porté par quatre hommes qui se relayèrent jusqu'au rocher des signes, au pied du mont Bégo. La montée se fit dans le silence de la nuit, éclairée seulement par la lune. Des chauves-souris volaient dans le noir et on les voyait traverser la lune comme des zébrures.

En arrivant dans le vallon des signes, Olalie eut un frisson de peur. La lumière laiteuse de la lune semblait couler sur les

pierres, faisant naître des formes étranges. Là-haut le Bégo disparaissait dans la nuit, laissant apparaître une immense figure humaine dessinée par la lune sur les contreforts de la montagne. Cette figure exprimait une force sauvage qui semblait sortir des entrailles de la terre. L'endroit était sinistre, inhumain, il semblait habité par des dieux terrifiants. On fit descendre Olalie du palanquin et on l'installa debout sur la pierre aux signes. Tous les participants à la cérémonie étaient habillés en noir et se confondaient dans la nuit. Seule Olalie, dans sa belle robe blanche de mariée, affirmait sa présence debout sur la pierre. Son corps éclairait le vallon comme une source de lumière blanche, elle attirait tous les regards, elle était si belle que certains se signèrent en silence, peut-être pris d'un doute sur l'opportunité du sacrifice. « Tu es une princesse de la nuit » lui chuchota Clara avant de la laisser seule sur la pierre. Une chauve-souris, sans doute éblouie par la beauté de la jeune fille, se posa sur son épaule en poussant un cri aigu. Olalie eut un geste instinctif d'horreur et s'évanouit sur la pierre aux signes.

Quand elle revint à elle, elle était couchée sur la pierre encore chaude du soleil qui l'avait frappée toute la journée. Les membres de l'Organisation étaient rassemblés autour d'elle, à genoux. En se tenant par la main, ils formaient cercle et chantaient une mélodie lente dont le rythme eut la propriété curieuse de pénétrer Olalie, contractant son ventre et humidifiant son sexe. Emportée par le désir, elle gémit, accompagnant ainsi le chant qui se renforça.

Là-haut, sur la montagne, la figure du Bégo changeait de forme avec l'orientation des rayons lunaires. Quand la lune se rapprocha du sommet, Olalie crut le voir sourire. C'était le moment tant attendu par l'Organisation. On lui enleva sa belle robe, la laissant nue, couchée sur les signes, les jambes écartées. Quelqu'un, peut-être Clara, brandit un énorme membre d'homme en ivoire. Eclairé par la lune, le membre se mit à tourner autour d'Olalie dans une danse rythmée par le chant de la communauté. Une personne tout en noir, sans doute un grand prêtre, s'agenouilla entre les jambes de la jeune fille. Celle-ci sentit qu'on écartait les lèvres de son sexe et qu'on étendait une pommade sur toute la longueur de la fente. Ce fut alors comme si on avait transformé son sexe en une boule de feu, la jouissance

qui l'envahit était telle que son corps se tendit comme un arc, elle s'ouvrit, poussant son sexe vers le haut, vers le membre en ivoire, espérant ainsi trouver l'orgasme qu'elle attendait depuis si longtemps. Le rythme de la mélopée chantée par les membres de l'organisation s'accéléra, accompagnant ses mouvements et la rendant folle de désir. Le grand prêtre se dressa et, brandissant le membre en ivoire, le présenta au Bégo. Le sourire dessiné par la lune sur la montagne sembla acquiescer, la consommation du mariage pouvait avoir lieu. Alors le grand prêtre se pencha sur le ventre de la jeune fille et commença à introduire le membre dans le sexe ouvert. La mélopée accéléra encore, Olalie eut un geste de refus, elle avait mal, elle avait peur. La pression sur son sexe s'accrut et le membre finit par percer l'hymen. Olalie poussa un cri de douleur, l'énorme membre la pénétrait, l'envahissait et elle le sentit buter sur le fond de son sexe distendu. La sensation était tellement forte que l'orgasme se développa flamboyant malgré la douleur ou provoqué par elle. Olalie roula du rocher, emportée par une jouissance folle et s'évanouit.

Quand l'aube se leva, le vallon était désert. Seul un loup arriva sans bruit et vint flairer les traces de sang restées sur les signes sacrés. Plus loin, des marmottes sortaient de leurs trous pour profiter de la rosée matinale. Le Bégo avait repris son air sombre, un aigle royal tournait autour, surveillant le loup. Les traces de sang lui faisaient sans doute espérer une carcasse à laquelle il pourrait avoir une part.

Olalie mit longtemps à se remettre du mariage avec le mont Bégo. L'Organisation la ramena chez elle, lui donna l'argent promis, tout en la menaçant des pires représailles si elle osait parler des événements de la nuit du mariage. Elle reprit lentement sa vie d'étudiante. On lui demandait des nouvelles de son fiancé, Bégo, et cela provoquait chaque fois une contraction au fond de son sexe. Elle mouillait sa culotte et la fragrance dégagée attirait ses amis comme des mouches. La nuit était peuplée de cauchemars, souvent elle voyait le Bégo se pencher sur elle, ouvrir son sexe et la pénétrer. Une envie folle de jouir l'envahissait alors et elle essayait de conclure son rêve en glissant sa main dans la fente, mais quelque chose étrange l'en empêchait. Jamais elle ne réussit à se masturber et satisfaire ainsi cette envie qui la dévorait.

Torturée par ses cauchemars, elle décida un jour de revenir sur les lieux où avait été célébré ce mariage. Elle monta seule dans la montagne, c'était obligé puisqu'il lui était interdit de parler de l'Organisation et de toute façon personne ne pouvait comprendre une telle histoire. Elle trouva facilement le vallon ensoleillé et le rocher aux signes. Sa robe de mariée se trouvait à côté, bien pliée et rangée sous une pierre. Personne ne semblait avoir osé la toucher. Des marmottes l'accueillirent en sifflant une alarme factice, un chamois négligent fit rouler des pierres sur les pentes du Bégo en voulant l'observer. Sur le rocher, les traces de sang avaient disparues, lavées par la pluie. Là-haut, il lui sembla que le Bégo la regardait avec un air narquois. Elle lui avait donné sa virginité et soudain le souvenir de cette nuit lui brûla le sexe. Un spasme violent la saisit et elle s'effondra sur la pierre. A ce moment, le soleil dessina une figure sur les pentes du Bégo, une figure qui souriait. Elle comprit ce jour là que son sexe ne lui appartenait vraiment plus.

Quand Olalie redescendit, elle emporta la robe de mariée. Ses cauchemars disparurent et les nuits retrouvèrent le calme qu'elle aimait. Elle laissa son sexe vivre au gré des rencontres et des aventures, sans jamais essayer d'y mettre le doigt. Son bonheur rayonnait autour d'elle, elle devint chaque jour plus ouverte et plus chaleureuse. La vie venait à elle dans une cascade de joies et on enviait cette bonne fortune qui lui faisait réussir tout ce qu'elle entreprenait. Seule, elle savait d'où lui venait cette bonne fortune.

LE SCULPTEUR

C'était leur première sortie. Son amoureux l'avait invitée pour un pique nique au bord d'un petit lac de montagne. Il fallait marcher longtemps, suivre un chemin difficile le long d'une gorge étroite pour enfin découvrir le lac perdu au milieu des mélèzes. Mélea avait eu un peu peur à la fois du chemin vertigineux et de ce que son ami allait lui faire, mais elle l'aurait suivi partout : elle l'aimait, elle voulait qu'il l'embrasse, elle désirait ses mains sur son corps, elle avait envie de le sentir contre lui. Pourtant elle était encore toute innocente, elle ne l'avait jamais fait, elle ne voulait pas le faire, elle ne savait pas de quoi il s'agissait, son corps était encore plein de mystères.

Son amoureux, lui, savait. Il connaissait le pouvoir de ses mains quand elles sont bien utilisées, des mains qui allaient sculpter ce beau corps, le modeler à son plaisir, le faire gémir jusqu'à finalement le supplier de conclure. Alors quand Mélea sera au bord de l'orgasme, entièrement tendue vers la jouissance finale, il connaîtra ce plaisir étrange de la sentir totalement asservie à son joug. Il pourra en faire ce qu'il veut, la faire crier de désespoir, la faire pleurer de ne pas y arriver. A ce moment, quand elle n'en pourra plus d'attendre, il posera entre les deux lèvres de son sexe le baiser final qui la fera jouir. L'orgasme ainsi provoqué aura une violence dont il ressentira les échos au plus profond de lui-même.

Il se morigéna. Il anticipait la scène et se voyait déjà en action sur ce corps qu'il désirait tant. Cela le rendait fébrile, mais il ne pouvait pas s'empêcher d'imaginer ses mains découvrant des secrets merveilleux. Son membre durcissait malgré la marche dans la forêt. Il aimait Mélea pour sa peau douce comme du lait, pour ses seins qui semblaient vivre sous ses doigts, pour sa bouche sensuelle, tellement bonne à embrasser. Aujourd'hui il voulait connaître plus de ce corps qui le faisait rêver la nuit et le laissait épuisé le matin. Il voulait le voir enfin nu, complètement

nu. Il voulait caresser ce sexe dont il devinait qu'il était juste comme il fallait, une jolie fente un peu enfouie sous un duvet blond et enfin le petit trou gentiment dissimulé entre les deux lèvres virginales.

Mélea applaudit en arrivant au lac. « Comme il a bien choisi ! C'est délicieux, ce petit lac dans un endroit sauvage, entouré de quelques mélèzes et d'alpages. » Sans hésiter, il l'entraîna dans un petit coin bien abrité des regards et la fit asseoir dans l'herbe, au milieu des coquelicots. Il installa une couverture sur laquelle il comptait étendre le corps nu de son amie. Il commença par l'embrasser à la folie jusqu'à ce qu'il la sente trembler sous le désir qui montait. Elle voulait quelque chose, mais elle ne savait pas quoi. Alors il la coucha sur la couverture et commença à lui enlever sa chemisette. Avec le soutien gorge, il dut batailler un peu, mais elle vint vite à son secours. Elle avait envie que ses seins soient nus pour les lui offrir. La caresse de l'air chaud contribua à faire dresser les deux petites pointes et quand son ami commença à poser doucement ses mains pour les envelopper, en les faisant tourner alternativement, elle gémit. Il eut alors un petit sourire, elle était à lui, elle était en son pouvoir.

Il posa une main sur la jambe et commença à remonter lentement sur la peau nue. Quand il atteignit la cuisse, sous la jupe légère, il sentit la jeune fille frémir. Les deux jambes s'entrouvrirent un peu, comme pour lui laisser le champ libre. L'idée de toucher enfin ce sexe qu'il convoitait le rendait fébrile, il n'y avait plus que cela qui comptait, tout son esprit était concentré sur les réactions de ce corps adorable qu'il aimait et qu'il voulait sculpter à sa façon. Bientôt il aura atteint la culotte et il passera deux doigts dessous pour tâter la fente. Celle-ci sera comme il l'avait imaginée, une jolie fente étroite dans laquelle il glissera un doigt. Il sentira des petites contractions la parcourir, elle gémit doucement.

Alors il se mit en devoir de dégrafer la jupe. La jeune fille se laissa faire sans rien dire. C'était la première fois qu'on lui enlevait comme cela sa jupe. Des mains étrangères osaient pénétrer son intimité, aller là où elle n'aurait jamais imaginé qu'une main pourrait aller un jour. Quand ce fut au tour de la culotte, elle eut un mouvement de retrait, vite réprimé. Des ondes de plaisir faisait vibrer son corps et empêchaient toute

révolte. Elle aimait ces mains qui la caressaient, elle voulait les sentir partout sur son corps, sur ses seins, sur son ventre, sur ses cuisses, et même entre ses cuisses, là où se trouve son jardin secret. Elle lui faisait confiance, elle lui donnait son corps pour qu'il le fasse chanter.

Il s'installa devant elle, à genoux entre ses deux jambes, après les avoir écartées le plus possible. Ses mains remontèrent sur son ventre ferme, jusqu'aux seins, puis redescendirent lentement vers la source de la vie, en enserrant cette taille qu'il voulait parfaite. Elle gémit plus fort, c'était bon, elle fermait les yeux pour mieux sentir son corps participer à cette fête. La main effleura de la toison blonde, au bas du ventre, et elle poussa un petit cri. L'attente devenait insupportable, elle eut envie de pleurer, elle voulait plus, beaucoup plus, sans savoir quoi. Alors quand il écarta les deux lèvres si délicates de la fente pour bien l'ouvrir à son regard, elle poussa un soupir comme si le moment final arrivait enfin. Il lui semblait qu'il aurait suffi d'un rien pour atteindre cette explosion qu'elle désirait tellement, mais il fit bien attention de ne pas la provoquer. Ce n'était pas encore fini, il voulait la garder complètement asservie à ses mains, le plus longtemps possible.

Elle avait un sexe adorable. Dans le triangle à peine dessiné par les poils blonds, la fente s'ouvrait entre deux lèvres un peu dodues comme celles d'une petite fille. On pouvait apercevoir le clitoris qui pointait en avant comme un petit pois et plus bas les deux petites lèvres virginales qui protégeaient l'accès au centre du monde. L'homme n'en finissait pas de contempler ce sexe si joli, il glissa son doigt autour du clitoris le faisant ainsi grossir encore un peu. Elle gémit en se cambrant, poussant son ventre en avant pour mieux rencontrer cette main qui apportait le plaisir. Il sourit, elle était à sa merci. Il l'aimait. Il savait qu'il ne la prendrait pas, pas cette fois-ci, pas tout de suite. Elle était à lui, ouverte, disponible, mais son joli corps n'était pas prêt. Il voulait terminer de le sculpter, il avait décidé qu'il faudrait plusieurs séances avant que ce corps ne soit prêt pour l'acte final.

Maintenant tout se passait dans le sexe de la jeune fille, qu'il maintenait ouvert. Un doigt affolait le clitoris, un autre explorait longuement les parois de la fente, glissant doucement sur le nectar qui sourdait du petit trou. Continuant à descendre le long

de la fente, un doigt vint même visiter l'anus qui réagit à la caresse par des contractions spasmodiques. La jeune fille n'en pouvait plus, emportée dans un torrent de jouissance, elle pleurait d'envie. Son corps arqué poussait son sexe en avant pour le frotter contre ces doigts qui la rendait folle. Elle criait en tournant la tête à droite et à gauche dans des réflexes incontrôlés.

Enfin elle le supplia de faire quelque chose. Elle avait tellement envie, mais elle ne savait pas de quoi. Il sourit encore une fois, le but était atteint. Il était enfin complètement maître de ce corps qu'il aimait, son pouvoir était absolu et lui seul pouvait lui donner ce plaisir qu'elle attendait en pleurant.

Il s'accroupit sur ce sexe dont l'odeur le rendait fou et, relevant les jambes de la jeune fille sur ses épaules, il posa dessus sa bouche. Avec sa langue, il sentit le clitoris vibrer. Il l'enveloppa, le suça entre ses lèvres, il fit aller et venir sa langue tout le long de la fente, essayant même de pénétrer le petit trou encore interdit. Sa main caressait le ventre secoué de spasmes, une autre main avait saisi un sein et en pinçait le téton tout rouge.

Elle arrivait au sommet, encore quelques pas et elle toucherait le ciel. Cela commença par un mouvement de fond qu'il sentit monter comme quelque chose d'irréversible. Le corps martyrisé de la jeune fille se contracta violemment, elle poussa un grand cri et l'orgasme l'emporta dans une tempête des sens. Il fallut attendre le reflux pour que les deux jambes relâchent leur pression et qu'il puisse dégager sa tête.

Il se redressa alors et contempla son œuvre. Mélea restait étendue, presque évanouie. Elle avait joui avec une force qui le confondait et c'était son œuvre. Cela lui suffisait, il n'avait même plus envie de la pénétrer, de lui faire l'amour en vrai. Sa jouissance à lui restait purement spirituelle, engendrée par le pouvoir étrange de ses mains. Ces mains qui avaient su sculpter ce corps qu'il aimait et l'amener à l'explosion finale. Il les contemplait maintenant, doigt après doigt, avec toujours le même étonnement : ces mains tellement utiles dans la vie, mais qui savaient aussi éveiller un corps féminin, le faire plier sous le plaisir, le faire vibrer comme un violon, l'asservir finalement à sa volonté. Il comprenait le sculpteur qui a besoin de ses mains

pour reconnaître la beauté et la sensualité d'une forme taillée dans le marbre.

Visiblement la jouissance avait été immense, cela devait être la première fois, elle était tellement innocente et jeune. Un nouveau frisson de jouissance le parcourut en pensant que c'était ses mains à lui qui venaient d'initier cette jeune fille et de lui faire découvrir les secrets du plaisir que pouvait receler son corps.

Il se coucha à côté d'elle et la caressa doucement. Elle était nue et belle, le contraste avec son corps à lui encore habillé était saisissant. Un joli sourire se dessina alors sur les lèvres de Mélea et il put lire dans ses yeux une gratitude infinie. Elle l'aimait et le remerciait d'avoir su éveiller son jeune corps encore vierge. Ce regard plein d'amour le fit trembler de nouveau et il eut soudain une envie folle de la pénétrer, de plonger enfin son membre dur dans ce sexe qu'il connaissait maintenant intimement, mais il savait que ce n'était pas le moment. Elle n'était pas prête, pas du tout. On ne peut pas tout faire en même temps. L'amour est comme un verre de cristal, il ne se manipule pas facilement et le moindre faux pas peut le casser en mille morceaux. C'est un art dans lequel chaque geste, chaque parole, chaque caresse doit s'inscrire dans une harmonie globale.

Quand il se releva, il ne vit pas le regard possesseur de Mélea, un regard qui trahissait l'assurance de l'avoir enfin pris dans ses filets. Ce n'était pas conscient et on le lui aurait dit, elle serait devenue rouge de confusion. Pourtant, en étirant son beau corps nu qui venait de découvrir la jouissance, elle sentait un bien-être, un confort, une tranquillité qui la faisait presque ronronner de plaisir. Elle n'était plus seule, cet homme lui appartenait et elle savait maintenant comment s'y prendre pour le manipuler comme elle voulait. Il était devenu son prisonnier et elle ne le laisserait pas se libérer facilement.

Timidement elle posa une main sur la boursouflure du short qu'il portait. Surpris, il ne réagit pas. La boursouflure augmenta simplement de volume. Elle avait offert son intimité et il l'avait fait jouir, maintenant c'était son tour de découvrir comment il était fait. Doucement elle fit glisser une main sous le short et son doigt effleura la verge dure, disponible. Elle toucha les testicules

et les fit rouler entre ses doigts. Elle avait envie de voir, il ne disait rien, simplement à l'écoute du plaisir qu'elle lui procurait.

Alors elle le dénuda complètement en faisant descendre le short à ses pieds. Le membre se tendit en avant, libre enfin et fier de se présenter. Cette vue acheva de l'exciter, elle se sentit attirée irrésistiblement vers ce sexe d'homme qu'elle découvrait pour la première fois. Il voulut se lever, mais elle le poussa pour qu'il reste couché. Elle ne voyait plus que cette verge dressée vers le ciel, qui semblait appeler quelque chose. Il ne disait rien, il attendait, concentré sur la sensation étrange de se sentir nu, offert. Il eut soudain envie d'être mangé, sucé.

Elle prit alors la verge dans ses mains et la caressa doucement. Elle la sentait trembler sous ses doigts. Son geste finit par décalotter le gland et, à son grand étonnement, elle vit apparaître le gros bonbon tout rouge. Son excitation n'avait plus de borne, ce sexe lui appartenait, elle en ferait ce qu'elle voudrait, elle aurait voulu l'enfoncer en elle, mais elle avait aussi envie de le sentir dans ses mains, de le caresser, de l'embrasser. Finalement elle posa ses lèvres sur le gros bonbon et cela fit gémir celui qui n'était pas encore son amant. Alors elle enveloppa ce bonbon avec sa langue et se mit à le sucer. Elle sentit tout le corps de son ami se tendre, s'arquer sous la caresse et cela se répercuta chez elle, tellement fort qu'elle crut qu'elle allait jouir encore une fois. Instinctivement elle saisit dans ses doigts les deux boules à la racine de la verge et serra fort. L'effet fut immédiat, la semence gicla dans sa bouche. Elle déglutit le bonbon, mais celui-ci continua à gicler sa semence et elle en reçut sur tout le visage. Il y en avait plein partout.

La chose s'était faite, ils étaient à égalité et cela les fit rire. Ils rapprochèrent leurs visages sans faire attention à la semence qui coulait de ses lèvres et ils s'embrassèrent comme jamais ils ne l'avaient fait. La semence se mélangea sur leurs deux visages et ils la partagèrent comme si c'était un baume divin qui assurait leur amour.

RENCONTRE VIRTUELLE

Les auteurs pouvaient bien habiter chacun à un bout du monde, cela n'avait pas importance, seul comptait la vision que leurs avatars avaient l'un de l'autre, les caresses mutuelles qu'ils se procuraient, les paroles qu'ils échangeaient sous la forme de messages écrits. Pour mieux entrer dans le jeu, les deux auteurs avaient inventé un logiciel d'animation qui permettait à leurs deux avatars tous les attouchements possibles. Cela autorisait les gestes les plus osés, mais dans un monde virtuel, la morale n'est pas la même que dans le monde réel et l'imagination peut se permettre certaines divagations.

Vous l'avez compris, la scène se passe dans un monde virtuel autorisé par les techniques modernes de communication électronique. Chaque joueur s'incarne sous la forme d'un avatar, créé par lui-même au gré de ses phantasmes. Le contact physique devient ainsi un contact virtuel par écrans interposés, peut-être à des milliers de kilomètres de distance. Cela crée une sorte d'impunité morale : le timide insistera sur l'audace et l'assurance de son avatar, le rêveur pourra laisser libre cours à tous ses fantasmes, alors qu'au contraire, celui qui a tendance à tout diriger voudra prendre une posture plus passive pour mieux sentir les choses de la vie.

Antiel avait créé son avatar sous la forme d'un homme mûr, dont le vêtement ajusté laissait entrevoir une belle musculature. Son visage un peu barbu lui donnait un aspect sauvage, non déplaisant. On sentait chez cet homme une personnalité à laquelle il était difficile de résister. Bien sûr cette incarnation de lui-même reflétait simplement des phantasmes et n'avait rien à voir avec son physique réel, ni encore plus avec sa personnalité propre. Il avait appelé son avatar Antiel Junior. Après avoir dessiné Antiel Junior à l'aide de différents outils informatiques, il l'avait fait entrer dans un des mondes virtuels disponibles sur le réseau, par curiosité, sans avoir la moindre idée de ce qu'il

allait y trouver. Ce fut par hasard qu'Antiel Junior rencontra cette fille, un autre avatar qui disait s'appeler Louella. La scène se produisit dans la rue, juste devant lui : elle avait probablement buté un caillou et laissé tomber un sac plein de livres. Assise par terre, elle essayait de rassembler ses livres, des larmes coulaient de ses beaux yeux. Antiel Junior n'avait pas hésité à venir l'aider, bien que l'incident, imaginé par l'auteur de Louella, semblait vraiment avoir été fait exprès pour l'attirer. Antiel, installé derrière son écran, laissa Antiel Junior s'attendrir devant les larmes de Louella. Le geste de l'avatar lui avait vite fait comprendre que Louella incarnait une sensibilité féminine. Il imagina derrière l'écran, à l'autre bout du monde, une adorable jeune fille, à l'image de son avatar. Il faut dire que le dessin de cet avatar était particulièrement réussi : c'était une jolie fille pleine de douceur, son visage innocent laissait soupçonner une virginité encore inviolée et ses yeux reflétaient une timidité désarmante. Pourtant les caresses qu'Antiel Junior n'allait pas tarder à pratiquer sur ce joli corps allaient réveiller des sensations et des mots qui trahiraient une capacité de jouissance étonnante.

Après un début d'échange un peu protocolaire, Antiel décida de brusquer un peu les choses. Les messages devinrent alors très chauds. Les deux animateurs laissèrent parler leurs instincts les plus torrides, sans contraintes, en toute liberté, chacun imaginant l'autre comme le héros de son rêve le plus fou.

– Louella, je connais ce livre que tu as fait tomber, c'est un livre terriblement érotique. Je suis sûr que tu aimes être caressée ?

– Mais personne ne m'a encore caressée ! Je ne connais rien aux gestes de l'amour. Avec ce livre, je veux justement apprendre comment ça marche.

– Veux-tu venir avec moi gentille Louella, je vais t'enseigner plein de choses, tu connaîtras tout sur le sexe. Viens avec moi, je vais entrouvrir tes jambes et mettre ma main sur ton jardin secret, là où c'est tout chaud et humide, là où tu caches ton joyau le plus merveilleux. Je vais enfoncer mon doigt et faire couler le nectar qui viendra avec ta jouissance.

Louella devint tout rouge et Antiel imagina la jeune fille derrière son écran toute confuse. On ne lui avait jamais parlé comme cela. D'ailleurs Louella esquissa une retraite furtive,

mais Antiel Junior la rattrapa et la saisit par le bras. Ces avatars étaient très sophistiqués, parce qu'Antiel Junior réussit même à glisser une main sous la robe de Louella. Celle-ci esquissa un geste de refus signifiant son étonnement devant d'un tel geste, mais sans doute saisie par une onde de plaisir, elle se laissa faire et la main d'Antiel Junior put visiter sans limitation ce jardin secret caché par la robe.

Antiel Junior l'emmena alors dans un coin désert et la fit coucher sur l'herbe au milieu de coquelicots. Mais le geste ne suffisait pas pour exprimer le besoin érotique et la jouissance perçue par les deux avatars, il fallait reprendre la conversation. C'est dans les mots que nos deux auteurs voulaient alimenter leur rêverie.

– J'écarte tes jambes jolie Louella, je veux voir ta culotte rose. Maintenant je pose la main là, sur ton jardin secret. Tu soupîres, c'est un encouragement et je vais doucement faire glisser ta culotte sur ton petit derrière rond qui se dévoile sous ma main. J'en profite pour visiter la fleur qui s'épanouit entre tes cuisses. Oui ! elle est adorable, une jolie petite fente légèrement recouverte par un duvet blond. Il suffit d'écarter un peu les lèvres de la fente et je sens l'humidité naissante, le nectar a commencé à couler, d'ailleurs tu gémiss, tu demandes plus. Un clitoris impertinent sort de son capuchon et pointe, avide de sensations. Je vais le faire vibrer sous mon doigt et ta respiration va s'accélérer. Tu gémiss plus fort, tu ne sais plus où tu es et ce qu'on te fait. Tu veux jouir plus, ce n'est pas assez, tu voudrais que j'enfonçe le doigt dans le trou qui attend, impatient qu'on le pénètre. A toi maintenant jolie Louella !

– Je n'en peux plus, montre-moi ton engin, c'est cela qu'il me faut. Je t'aide à enlever ton pantalon, tu n'as même pas de slip !. Enfin voilà l'engin et je le prends dans la main. Il palpète entre mes doigts comme un petit animal, il me fait jouir rien que de le regarder. Vois comme il est beau, bien charnu, gonflé de sperme. Maintenant je vais l'ouvrir comme un gant. C'est cela que j'adore : l'ouvrir comme un gland, le caresser pour qu'il devienne encore plus gros, comme prêt à éclater, jusqu'à ce qu'il ressemble à un bonbon tout rouge. Maintenant je le suce, je passe ma langue tout autour, il grossit encore, cela a un goût de fruit mûr. Il est en mon pouvoir, je le sculpte comme je veux, je

le fais vibrer d'envie, c'est moi qui dirige tout et cela me fait jouir. Je sens l'humidité du plaisir entre mes jambes. Maintenant je prends tes couilles dans mes mains et je serre fort. Tu es prêt à jouir, je sens le sperme qui monte, ça va gicler dans ma bouche et j'avalerais tout. J'en ai besoin, c'est bon pour la santé. Voilà, on y arrive : tu as giclé très fort, tu avais envie. Du bon sperme chaud avec un goût d'amande. C'était délicieux. A toi maintenant mon Antiel chéri.

– Merci jolie Louella, tu as été parfaite sur cette séquence, mais tu ne sais pas encore ce que je vais te faire découvrir. Tu crois que tu as sucé tout mon sperme, mais tu n'as obtenu que le hors d'œuvre. Le plat central reste à déguster ! Maintenant je te déshabille complètement, rien ne doit être caché, je veux te voir nue. Dans ce coin du parc, il n'y a personne, nous sommes tranquilles, ne t'inquiète pas. Les voyeurs viendront plus tard, mais à ce moment là nous serons libérés de toute pudeur. Maintenant je passe ma main entre tes deux cuisses, une autre main enveloppe ton sein, tu gémiss doucement. Je veux que tu me supplies, que tu pleures d'envie, que tu n'en puisses plus d'attendre, que le besoin d'y arriver devienne tellement fort que plus rien ne compte, même le regard des badauds attroupés autour de toi ! Délicatement j'ouvre ton sexe, c'est là que je veux aller, mais il faut prendre son temps. J'ai un vibromasseur dans ma poche, je vais le mettre en route. Tu vas hurler de plaisir, tu n'en pourras plus. Je le pose juste sous le clitoris, c'est le meilleur endroit, il vibre doucement. Pendant ce temps, j'enfonce un doigt dans ton vagin, à la recherche du point sensible. Tu cries, tu voudrais que ça vienne, mais j'arrête tout, juste avant l'explosion finale. Tu pleures, tu tends les bras pour m'attirer, tu voudrais tellement être enfin pénétrée, être envahie. Tu saisis à pleines mains mon membre pour te le mettre, tu sens que la semence est prête à jaillir, tu imagines l'explosion finale dans ton ventre et la sensation du liquide brûlant qui t'inonde...

– A moi d'écrire, ô mon maître, je n'en peux plus ! Il faut que je parle, ça va exploser, je mouille tellement que mon con est comme une fleur qui déborde de nectar. Mon ventre est tendu à l'extrême, mes petits seins sont durcis et le moindre attouchement me fait hurler de plaisir. A l'entrée de mon sexe, le clitoris, désespéré, réclame la caresse finale. J'ai faim,

terriblement faim d'amour et je n'en peux plus d'attendre. Oui, tu es mon maître et tu me tiens asservie ! C'est toi qui décide, je ne suis plus qu'une loque affamée. Je n'ai qu'une envie, c'est de me le mettre et obtenir enfin l'explosion finale. Oui, je veux ton membre au fond de mon ventre, je veux le sentir butter contre mon utérus, je veux le sentir exploser en moi. Je pleure, je hurle, je ferme les yeux, je tords mon corps à droite, à gauche, j'ai trop envie et tu me fais attendre, méchant Antiel, je n'en peux plus. Tu t'amuses avec mon corps, tu sais le faire vibrer comme jamais il n'a vibré, tu connais le moindre recoin sensible, tu n'oublies rien. Ta main se promène partout, ton doigt visite mon anus, un autre se glisse dans mon con, tes lèvres têtent mon sein, ton ventre caresse mon ventre, je n'en puis plus, il faut conclure ! A toi mon Antiel, pénètre-moi, je suis prête !

– Par où vais-je te prendre ? Par quel trou, dans quelle position ? Je ne sais pas encore. Tu es couchée sur le dos, j'écarte bien tes jambes, je relève tes genoux. Ton sexe est grand ouvert, je le vois palpiter en anticipation de ce que je vais lui faire. Je pose un doigt entre les deux lèvres qui le protègent et les écarte doucement. Une petite secousse de plaisir fait vibrer ton corps, tu as cru que je pénétrais, mais non, ce n'est pas encore fini ! J'attrape mon tube de crème, celle qui active les sensations en pénétrant la peau. Je vais barbouiller ce petit clitoris qui pointe son nez de dessous son capuchon et qui semble vouloir la lune. La jouissance est terrible, tu n'arrêtes pas de gémir, tu voudrais que cela vienne... Oh ! mais il va falloir encore attendre : les voyeurs sont là !

Chacun devant son écran à l'autre bout du monde, Louella et Antiel voient les voyeurs se rapprocher et former petit à petit un cercle étroit autour des deux avatars. Certains voyeurs se penchent pour mieux observer des détails et font des commentaires sur les deux amoureux en pleins ébats. On regarde entre les jambes de Louella et des messages s'affichent sur les écrans, comme celui-ci : « Oui, la fleur est grande ouverte, les pétales sont rouges de sang, comme gonflés de désir et le nectar qui en coule dégage une senteur sublime, oui les abeilles peuvent venir pour le recueillir, le miel produit sera incomparable, oui, il y un pistil qui pointe en avant et qui réclame de l'aide pour se fertiliser. »

Antiel semble devenu muet, peut-être impressionné par ces voyeurs, alors c'est Louella qui reprend la parole :

– Ces voyeurs m'excitent terriblement. N'attendons pas mon Antiel, viens à moi, prends-moi, je suis plus que prête !

– Oui, intervient un voyeur, nous allons t'aider à la pénétrer. Nous la ferons jouir à deux pendant que tu seras au plus profond d'elle. Tu vois, je prends ton membre dans ma main. Tu es dur comme du bois, c'est un beau membre. Je le ferais bien à ta place, mais elle n'est pas pour moi. C'est là que je vais le faire entrer, dans cette fente qui attend désespérément. Voilà, je le fais entrer jusqu'à la racine dans ta femme et elle pousse un grand soupir de soulagement. Elle est envahie jusqu'à la gorge, tu n'as plus qu'à gicler. Ne bouge pas, je m'en occupe. Je lui caresse son adorable clitoris. Je le fais vibrer avec le bout de mon doigt, juste un effleurement. Elle gémit, elle n'en peut plus, son ventre se crispe violemment. Tu sens son vagin se contracter sur ton membre et le masser sur toute sa longueur, tu as envie, tu ne peux plus te retenir : oui ! tu vas exploser en elle. Voilà, le moment béni est arrivé : tu pousses pour entrer encore plus en elle, tu éjacules, tu l'inondes de ton sperme brûlant. Elle crie et tout d'un coup sa jouissance arrive aussi. Son corps se tend comme un arc, elle te serre dans ses bras, elle sent le sperme chaud gicler sur sa matrice, au plus profond de son ventre. Elle n'a jamais aussi bien joui.

Il se fait un long silence pendant lequel les corps se détachent lentement. Les voyeurs disparaissent et nos deux avatars restent seuls, cachés dans les broussailles.

– As-tu vraiment joui Louella, là-bas devant ton écran ? demande Antiel par l'intermédiaire d'Antiel Junior.

– J'ai joui comme jamais je n'aurais cru que c'était possible, répond Louella sur son écran. C'était merveilleux, sûrement mieux que si nous l'avions fait en vrai !

Ils se quittèrent en se promettant de se revoir, chacun à l'autre bout du monde.

MASSAGES

On leur avait conseillé ce salon de massage. On leur avait dit qu'ils seraient bien reçus, que l'ambiance était agréable, que les masseuses étaient jolies et expertes. Oui, on en était sûr : ils trouveraient là le remède à leur problème, ils apprendraient les gestes de l'amour, ils connaîtraient la jouissance dont ils rêvaient sans jamais y arriver. Ils se débarrasseraient enfin de cette frustration qui les envahit chaque fois qu'ils essayent de le faire et leur couple acquerrait cet équilibre qui leur manque et qui représente l'expression ultime de l'amour.

- L'accueil

Ils hésitèrent longtemps, il y avait dans cette démarche trop de choses qu'ils ne maîtrisaient pas et cela leur faisait peur. Et puis si cela ne marchait pas, combien ridicules ils seraient alors. Ils en frémissaient rien que d'y penser. Enfin ils se décidèrent un jour et, après avoir tourné plusieurs fois autour de l'immeuble où se trouvait le salon de massage, ils appuyèrent ensemble sur la sonnette, la main dans la main. Une jolie soubrette, tout sourire, ouvrit la porte et les fit entrer. Elle ne leur posa aucune question, elle devait savoir ce qu'il fallait faire pour ces deux-là. On était certainement venu préparer l'arrivée du couple afin que tout soit prévu et qu'il n'y ait aucune question qui puisse les déranger et les dissuader de continuer. La soubrette commença par emmener la jeune femme qui s'appelait Louella. Elle lui passa un bras autour de la taille, faisant descendre sa main sur les fesses dont elle put apprécier la forme à travers la légère robe. Louella n'osa pas réagir et se laissa conduire docilement dans une pièce où se trouvait la table d'opération, c'est-à-dire un lit à hauteur d'homme. Après avoir fermé la porte, la jolie soubrette entreprit de la déshabiller. Intimidée et rouge de confusion, Louella se laissa faire. Elle gémit quand la main de la soubrette risqua une caresse sur ses petits seins, puis descendit sur son ventre et

s'insinua dans la fente étroite de son sexe. La soubrette lui donna alors une petite tape sur ses fesses et l'invita à se coucher sur le lit en lui disant qu'elle était jolie comme un rayon de soleil.

La soubrette alla ensuite s'occuper d'Antiel qui attendait, un peu inquiet de ce qu'on pouvait bien faire à sa gentille femme. Elle l'emmena dans une autre pièce identique et entreprit de le déshabiller, comme elle l'avait fait pour Louella. Elle fit cela avec une adresse consommée, ses mains furetaient partout sur ce jeune corps dont la fraîcheur l'attirait. Alors quand ses mains, remontant entre ses fesses, enveloppèrent les testicules en les serrant à la base, le résultat ne tarda pas à se faire visible. Elle saisit le jeune homme par son membre devenu turgescent, le tira à elle et l'embrassa légèrement sur la bouche. Le membre tremblait dans sa main, elle tenait l'homme à sa merci et il lui fut difficile de résister à prolonger la caresse. « Tu bandes bien, chuchota-t-elle, c'est un bel outil et j'aimerais me le mettre. Peut-être plus tard... » Elle le fit coucher sur la table de massage tout en continuant à tenir le membre dans sa main. Un petit baiser sur le gland tout rouge, dont le prépuce laissait voir une partie, marqua la fin de la phase d'introduction.

La séance de massage pouvait commencer. Antiel eut droit à un homme habillé tout en blanc comme pour un exercice de gymnastique et Louella à une jeune femme délicieusement jolie, également habillée tout en blanc, et dont les mains fines et souples semblaient faites pour toucher la peau et la manipuler.

– Du côté d'Antiel

Le masseur commença par les pieds, sans paraître manifester le moindre intérêt au sexe encore turgescent. D'ailleurs celui-ci perdait rapidement sa splendeur, ce qui allait bien avec l'obligation de se mettre sur le ventre. Couché ainsi, Antiel ne voyait plus rien et son attention se concentra sur le toucher du masseur. Après avoir longuement manipulé les pieds, les mains remontaient le long des jambes en longs mouvements, comme pour mieux suivre la ligne des muscles. Antiel eut soudain l'impression d'avoir des jambes en coton, des jambes qui prenaient leur vie propre et semblaient se détacher de lui. Cela changea quand deux doigts effleurèrent la bourse à l'intérieur de ses cuisses. La caresse, tout en douceur, s'enfonça sous le ventre

pour saisir la verge et la décalotter, puis elle revint sur la bourse en frôlant les poils sur les deux testicules. L'effet fut immédiat et Antiel sentit son membre durcir contre son ventre. Il fut obligé de soulever son corps pour lui laisser un peu d'espace. Mais le masseur ne s'attarda pas autour du sexe et s'occupa du dos en soignant particulièrement la colonne vertébrale et le cou. Ce ne fut que quand il sentit Antiel enfin complètement détendu, ses muscles décontractés, son esprit libéré de tout blocage psychologique et son sexe affamé de caresses, qu'il lui demanda de se retourner sur le dos.

Etendu sur le dos, Antiel s'aperçut que la position découvrait toute son intimité : déjà nu, il se sentit encore plus nu, son jeune corps était offert comme pour un sacrifice. Il profita de la position pour détailler le physique de ce masseur auquel il offrait son corps, un physique tout en muscle et dont le torse, serré dans un maillot de coton blanc, laissait apparaître la puissance. Il regarda son visage en esquissant un petit sourire, mais le masseur concentra son regard sur un point de son corps et lorsqu'il se rendit compte que ce point était précisément son sexe, il ne put retenir un petit gémissement. Le masseur regardait son sexe avec une expression qui donnait l'impression qu'il voulait le manger. Sous la caresse de ce regard, Antiel sentit sa verge grandir pour devenir le centre toutes ses sensations. Il aurait bien voulu la retenir, mais elle semblait prendre du plaisir à se montrer dans toute sa splendeur au regard du masseur. Il n'avait jamais bandé aussi fort, il sentait le gland distendre la peau du prépuce et sortir petit à petit de son fourreau. Instinctivement il banda son corps et poussa son sexe vers le haut comme pour chercher la caresse que son membre réclamait. Le masseur sourit, sûr de lui. Il commença les préparatifs pour l'éjaculation finale de son client qu'il savait proche. Il déposa sur son ventre le linge qui devait recevoir le sperme, prépara le lait hydratant qui allait lui permettre de masser ce gros gland, quand un cri traversa la cloison, un cri de femme, un cri de jouissance.

Antiel reconnut immédiatement la voix de sa femme et cela eut un effet dévastateur sur lui. Son membre augmenta encore de volume et sur l'extrémité du gland tout rouge, une goutte de sperme apparut. Il était prêt, plus que prêt et il suffit d'un simple

geste du masseur qui serra violemment ses testicules entre ses doigts pour provoquer l'éjaculation. Le sperme gicla bien au-delà du linge préparé sur son ventre et l'aspergea jusque sur le visage.

– Du côté de Louella

Toute nue sous le regard de la jeune masseuse, Louella se sentit soudain immensément vulnérable, comme une petite fille encore innocente. Elle obéit avec joie à l'injonction de se mettre sur le ventre, ainsi son sexe était caché et elle ne voyait plus la masseuse. Celle-ci commença par les pieds et remonta le long des jambes. La sensation qui montait des pieds était tellement bonne que Louella oublia tout pour mieux se concentrer sur le plaisir naissant. Mais ce fut quand les mains entrouvrirent ses cuisses pour se saisir de la face intérieure que le plaisir fusa comme un feu d'artifice. Elle sentit des doigts effleurer le bord de son sexe et remonter sur son ventre, puis revenir en longeant la fente. Ils s'arrêtèrent là, dans la fente, peut-être pour tâter l'humidité naissante. Elle gémit doucement et la jolie masseuse sourit, ravie du pouvoir de ses mains. Louella lui plaisait, son joli corps chantait sous ses mains et elle savait qu'elle l'amènerait au bout du voyage.

La suite du massage étendit la sensation de plaisir à tout le corps de Louella. Les mains se trouvaient partout, sur la taille, sur le dos, le cou et même dans les cheveux, elles transformaient son corps en un violon dont toutes les cordes vibraient ensemble. Alors quand la jeune masseuse la fit se retourner sur le dos, elle était prête, plus que prête.

Le temps sembla suspendu un moment, la jeune masseuse se contentait de la regardait et Louella avait l'impression que ce regard la brûlait. Un gémissement rauque s'échappa de sa gorge, cela ne pouvait pas être fini ! Alors quand elle sentit une main envelopper son sein et une autre descendre sur son ventre, elle poussa un grand soupir et arquua violemment son corps, poussant son sexe en avant comme pour mieux rencontrer ces mains.

La jeune masseuse hésita sur la suite à donner à l'opération. Elle aurait pu terminer simplement avec un vibreur, elle savait que c'était une solution sûre qui amènerait la jeune femme au plaisir sans problème. Mais Louella était trop jolie et la

masseuse devait être un peu amoureuse ce corps qui répondait si bien à ses mains. Alors elle ouvrit le bas du lit. Ce dernier était ainsi fait qu'on pouvait l'écartier en deux morceaux à partir de la taille du corps étendu. Cela permettait de s'installer entre les jambes, juste face au sexe ouvert. Elle l'ouvrit donc le plus possible, écartelant ainsi la jolie Louella et faisant apparaître l'intimité de son sexe. C'était un adorable sexe, bien dodu comme celui une petite fille, avec des petites lèvres à peine dessinées qui cachaient l'ouverture où se trouvait le centre du monde et d'où perlaient quelques gouttes de cyprine. La masseuse s'assit juste devant ce sexe et le contempla longtemps. Il palpait doucement, le petit bouton sortait de son capuchon et semblait réclamer, par moment tout le corps de Louella se cambrait et le sexe s'ouvrait encore plus. Intoxiquée par l'odeur de la cyprine, la jeune masseuse ne résista pas plus longtemps, elle voulait goûter ce sexe, le boire jusqu'à plus soif, le pousser à bout et le faire exploser.

La jouissance arriva avec une violence qui surprit la jeune masseuse, pourtant habituée. Le corps de Louella se tendit comme un arc, ses yeux se perdirent dans un amoncellement d'étoiles et le cri qu'elle ne put retenir trahit un plaisir qu'elle n'imaginait pas possible.

– Les deux ensemble

Il fallut beaucoup de temps pour que le couple se remit de ses émotions. Louella resta un long moment évanouie et ce fut Antiel qui la réveilla en la caressant doucement. Elle lui sourit alors, un joli sourire plein d'étoiles. Mais le traitement prévu n'était pas terminé. Ils durent revenir une nouvelle fois tous les deux ensemble. Cette fois-ci, ce fut la petite soubrette qui s'occupa d'eux. Les couples, c'était sa spécialité.

Elle commença par demander au jeune homme de se déshabiller, pendant qu'elle-même s'occupait de Louella. Cette dernière était trop adorable et elle semblait tellement effarouchée qu'il fallait qu'elle s'en occupe personnellement. Elle effeuilla ainsi la jeune femme, s'arrêtant sur chaque nouvelle surface dénudée pour faire une caresse insistante. Antiel put voir les petits seins de sa femme se dévoiler, tout frais et déjà dressés sous l'effet de la main indiscrète, puis la main continua son

voyage, elle s'inséra entre les deux fesses délicieusement arrondies, remonta doucement entre les jambes pour effleurer le sexe et se glissa entre les deux lèvres dodues. Ce voyage qu'il fit en accompagnant de son regard les mains de la petite soubrette le mit dans un état d'excitation extraordinaire, un état qui se reflétait dans la grosseur douloureuse de son membre.

La soubrette fut ravie du résultat de ce petit préliminaire, tout se passait selon ses prévisions. Elle fit coucher Louella sur le lit et invita Antiel à s'installer à côté. Elle guida la main de Louella pour attraper le membre encore turgescent et lui apprit à tirer la peau vers le bas pour faire apparaître tout le gland, ce qui eut pour effet de le faire grossir comme une tomate bien mûre. Sentir ainsi le pouvoir que sa main pouvait avoir sur son amant eut le don d'exciter prodigieusement Louella. Il ne fut pas difficile ensuite de faire découvrir à Antiel les secrets de la jolie vulve de son amie. Il put sentir l'humidité déjà bien présente autour des petites lèvres et dans le trou.

Alors la soubrette attrapa le membre et le tira pour l'amener en face de la vulve odoriférante. Elle fit passer les deux jambes de Louella sur les épaules du jeune homme, ouvrit le sexe avec ses doigts et pressa le gros gland sur l'orifice de la vie. Une petite tape sur le derrière d'Antiel suffit pour assurer facilement la pénétration, la jeune fille était prête, plus que prête. Un grand soupir signala la satisfaction que tout soit enfin en place pour l'étape ultime. Antiel, concentré sur les sensations que son membre connaissait au fond du vagin de Louella, se mit à bouger doucement en faisant bien attention de ne pas en sortir. C'était maintenant à la soubrette d'intervenir pour tout finisse bien. Ses mains s'emparèrent du corps de la jeune fille, malmené par les mouvements désordonnés de son ami. Elles se glissèrent partout, sur les seins, les fesses qu'elle écarta pour glisser un doigt dans l'anus. La jeune fille poussa un petit cri et se mit à vibrer à l'unisson de l'homme qui la couvrait. La soubrette sourit, sûre du résultat. Elle réussit à glisser une main entre les deux corps et glisser un doigt dans la fente. Le clitoris était là, dur et prêt pour la caresse. Avec l'autre main, elle attrapa la bourse de l'homme et la serra très fort à la base. L'effet fut immédiat : les deux se mirent à jouir avec une force qu'ils ne connaissaient pas.

Longtemps ils restèrent ainsi l'un dans l'autre et ce fut finalement la soubrette qui dut les séparer en se saisissant du membre encore dur pour le faire sortir du sexe de la jeune femme. « C'est mon tour, maintenant ! » déclara-t-elle en poussant l'homme repus sur le côté. Il lui suffit d'enlever sa blouse pour se retrouver nue et elle vint s'étendre sur Louella et lui susurrant : « Je vais te terminer ma petite innocente, tu es trop jolie et je ne peux pas résister, j'ai trop envie de te goûter ! » Elle se coucha sur elle, seins contre seins et l'embrassa longuement sur la bouche. Cela réveilla la jeune fille qui passa ses bras autour de la soubrette et lui rendit son baiser avec une ardeur qui trahissait des sentiments qu'elle ne pouvait pas comprendre. Sans le savoir, elle aimait cette soubrette qui savait si bien s'occuper d'elle et qui avait un corps si féminin. Cela encouragea la soubrette dont la main descendit sur le ventre pour entrer dans le sexe humide. Avec deux doigts elle le pénétra et le fouilla jusqu'au plus profond. Louella poussa un long gémissement, cette fille la rendait folle, elle aimait le toucher de sa peau brune contre son corps blanc, elle aimait ses seins contre les siens, elle aimait ses jambes qui s'enroulaient autour des siennes, elle aimait ses doigts qui l'envahissaient et la faisaient jouir.

« Maintenant je vais goûter ce sperme que tu as reçu de ton homme. » déclara la soubrette. Elle s'installa entre les jambes écartées de Louella et appuya le bout de sa langue sur le clitoris qui pointait en avant. Un grand frisson saisit Louella, son corps se tendit et elle poussa instinctivement son sexe en avant. La langue qui venait titiller son bouton d'amour s'installa complètement dans sa fente et elle la sentit explorer toute l'intimité de son sexe, pénétrant même dans le vagin comme pour essayer de le laver du sperme reçu. A chaque lapement de la langue au fond de son sexe, la tension de son corps augmentait, l'envie de l'orgasme tordait son corps, elle n'en pouvait plus. Alors quand celui-ci arriva, il fut d'une violence extrême. Il lui fallut longtemps pour retrouver ses esprits, détendre son corps et libérer la tête prisonnière entre ses cuisses.

Quand Louella rouvrit les yeux, elle vit Antiel, debout à côté d'elle, qui la regardait avec des yeux fous. Il bandait comme jamais il n'avait bandé et Louella ne put résister à l'envie de se

saisir de ce membre qu'elle n'avait jamais vu si gros. Elle le prit dans sa main et l'attira à elle. Tiré par son membre, Antiel fut obligé de suivre le mouvement et il se retrouva couché sur le dos. Sans le lâcher, Louella s'installa à genoux au-dessus de ce corps qu'elle voulait. La position maintenait son sexe ouvert, d'où tombaient encore quelques gouttes de sperme. Elle fit aller et venir le gland le long de sa fente, puis l'amena juste devant l'orifice du vagin. Il ne lui restait plus qu'à s'asseoir pour le faire pénétrer. Le sperme qui restait facilita l'opération et l'introduction du gros membre lui donna l'impression d'être envahie jusqu'au plus profond d'elle-même. Il ne lui fallut que quelques mouvements pour atteindre l'orgasme, chaque mouvement faisant presque sortir le membre pour le faire rentrer jusqu'à sa racine. Les contractions du vagin furent alors si fortes que l'homme fut également entraîné dans la jouissance et le cri qu'ils poussèrent tous les deux en même temps témoigna de leur accord dans cette expression de leur amour.

La soubrette avait observé toute l'opération, prête à intervenir en cas de problème et le cri final la fit sourire. Elle avait bien fait son travail.

LE ROCHER DU SACRIFICE

L'homme le surveillait depuis un bout de temps. C'était un jeune garçon, tout juste adolescent. Il s'était installé sur un rocher qui dominait la mer de quelques mètres, un peu à l'écart de la zone où se tenaient les nudistes. Ceux-ci ne l'avaient jamais vu auparavant et c'était sans doute la première fois qu'il venait à cet endroit où on pouvait se baigner nu. Le jeune garçon réalisait ainsi une envie qui devait le tarauder depuis longtemps : s'exposer nu au soleil, plonger nu dans l'eau.

L'homme devina tout de suite que le garçon était vierge. Son membre semblait en érection permanente, sans doute sous l'effet du soleil qui caressait son corps nu, mais aussi parce que son sexe était gonflé de sperme. Il rêvait de jouissance et d'éjaculation, sans savoir ce que cela voulait dire. Il était bien trop timide pour se mêler aux nudistes qui prenaient le soleil, couchés sur la plage, alors il avait trouvé cette terrasse isolée dans la falaise, un peu au-dessus de la mer. Dans sa nudité, il avait l'impression qu'il offrait son corps à la mer, au ciel, au soleil. Cela était un peu comme une libération, à la fois de son corps et de son âme. En se baignant nu, sans aucun artifice, il lui semblait toucher l'essence même de la nature. Le plaisir sensuel ressentit exacerbait ses sens au point que son sexe, terriblement gonflé, le faisait souffrir.

Le garçon s'était redressé et regardait la mer. Fiévreux, tremblant, il rêvait à des choses absolues qui ne pouvaient pas exister. Debout sur sa plate-forme, il se tourna vers les hommes de la plage pour leur montrer combien son sexe était dur, pointé en avant comme un appel. Ces hommes le regardaient et il ressentait ces regards comme une caresse, il offrait son corps pour qu'ils en fassent ce qu'ils voulaient.

Quand il vit un des hommes se lever et se diriger vers lui, il renonça à descendre se baigner, il se recoucha sur le rocher et attendit. Pour voir. Il n'avait aucune idée de ce que pourrait bien

lui dire ou lui faire cet homme nu qui s'approchait de lui, mais il n'avait pas peur. L'envie sexuelle qui le tourmentait était trop forte, son sexe, dressé vers le soleil, n'en pouvait plus d'appeler quelque chose qu'il ne connaissait pas.

Quand l'homme arriva, le garçon s'était allongé sur le rocher. Son membre jaillissait de la touffe noire du pubis et pointait vers le ciel. Le simple regard de l'homme le fit grossir encore plus et le gland tout rouge pointa son nez hors du fourreau de protection. L'homme sourit. Ce garçon, dont le sexe vibrait de vie et semblait si fier de se présenter tendu vers le ciel, était à lui. Il se sentit emporté par une excitation folle, ce garçon était certainement vierge et il allait lui faire dégorger son trop plein de sperme, il allait le dépuceler. Il le regarda longuement et le garçon se mit à trembler. Sa peau était lisse et belle, son ventre plat était durci par le désir, tout en lui voulait que quelque chose arrive.

Il s'assit à côté de lui et commença à passer doucement ses mains sur son ventre et ses cuisses. Le garçon frémit, mais ne dit rien.

– Tu bandes bien, dit l'homme, tu as envie, n'est-ce pas ? Je vais te faire gicler, tu vas voir, ce sera tellement bon.

Ce fut les seules paroles de l'homme. Il se saisit du sexe du garçon et l'enserra dans sa main. Il le sentait palpiter comme un oiseau encore tout jeune qui apprend à voler. Il le décalotta violemment et le garçon esquissa un geste de refus. Son gland était bien trop gros et cela lui faisait mal, il n'avait pas l'habitude, c'était la première fois. Mais il ne dit rien et s'abandonna aux mains de l'homme, il le laissait faire ce qu'il voulait.

Alors l'homme cracha dans sa main et commença à la faire aller et venir doucement le long du membre. Cela dura très longtemps, le gland du jeune garçon se gonflait de désir et les petits soubresauts de son corps faisaient espérer une fin prochaine qui tardait pourtant à venir. L'homme commençait à se demander s'il allait y arriver, quand il sentit le garçon se contracter. Son ventre fut saisi de spasmes, des étoiles jaillissaient dans ses yeux, une folie l'emportait, c'était trop fort, il n'en pouvait plus. Alors l'homme fit descendre encore une fois le prépuce le plus bas possible, découvrant ainsi le gland tout

rouge et il serra très fort le sac des testicules avec son autre main. Une goutte perlait déjà sur le bout du gland quand le sperme gicla en longs jets crémeux avec une force qui surprit l'homme. Il en reçut même quelques gouttes sur le visage. L'abondance du sperme émis fit comprendre à l'homme que c'était bien la première fois.

Le garçon, stupéfait, regardait ce liquide chaud, blanc comme du lait, qui se répandait sur son ventre. Il venait de connaître sa première éjaculation. Son sexe, libéré du trop plein de sperme, retrouva son calme et le garçon, encore tout étourdi de ce qui venait de lui arriver, s'aperçut que l'homme s'était mis à genoux entre ses jambes, devant son sexe, et le regardait. Il avait saisi sa propre verge dans sa main et il pratiquait la même opération sur lui-même que ce qu'il venait de lui faire.

L'homme n'avait pas fini. Le sentiment de violer ce jeune garçon, encore innocent, mais qui demandait, qui cherchait désespérément le plaisir, l'avait mis dans un état insupportable. Il aurait voulu plus, mais n'osait pas. Alors devant ce jeune corps barbouillé de sperme, il se masturbait. Il ne cherchait pas simplement une jouissance rapide, il voulait posséder un peu plus le garçon en mêlant son sperme avec le sien. Il voulait gicler sur ce sexe qu'il venait d'initier et que son regard faisait se dresser de nouveau. Il arriva vite à ses fins et son jet se mélangea avec le sperme déjà répandu. Alors il se pencha sur le jeune corps et badigeonna le liquide crémeux sur ventre, sur la verge qui frémit au contact, sur la bourse et jusque entre les fesses où il enfonça son doigt. Par ce geste étrange, il eut l'impression de le posséder complètement.

Alors il se leva pour regagner la plage. Il ne fallait pas rester à côté du garçon. Quelqu'un pouvait arriver et ce jeune corps immature, couvert de sperme, l'accusait. Avant de partir, il prit la serviette de bain du garçon et lui essuya le ventre. Faire disparaître les traces, comme cela ni vu, ni connu.

Resté seul, le garçon, encore tout étourdi de ce qu'il venait de lui arriver, descendit lentement du rocher pour se baigner. Cela lui fit du bien et il reprit ses esprits. En remontant sur la plateforme, il s'essuya avec la serviette pleine de sperme. Au soleil, son sexe commença à s'étirer et lui rappela cette jouissance extrême que l'homme venait de lui faire découvrir. Il bandait de

nouveau, son sexe se dressait vers le soleil. Il avait déjà envie de recommencer. Il était temps de partir.

LES PREMIÈRES DÉCOUVERTES D'OLALIE

Une petite fille, c'est très compliqué, surtout quand elle se trouve à l'aube de la puberté et des premiers saignements. Tout son corps se transforme, les seins bourgeonnent, une toison pousse sur le bas-ventre et commence à cacher un sexe qui s'éveille comme un bourgeon de fleur prêt à éclater. Sur ce corps en train d'éclorre, un œil averti sait repérer les caractères qui feront la beauté de la jeune fille, depuis la grâce du visage, le galbe des seins, l'élégance du corps et même la pureté du sexe.

Olalie avait tous ces caractères, bien qu'elle ne s'en rende pas encore compte. On devinait facilement la jeune fille merveilleuse qui se préparait dans ce joli corps. Elle était à cet âge délicat où le jardin secret entre ses jambes faisait jaillir les premières ondes de plaisir. On lui avait bien parlé des saignements qu'elle allait avoir de temps en temps, mais cela était relativement abstrait, tout restait à découvrir dans l'intimité de son adorable petit sexe. Olalie était intelligente, elle avait bien compris que personne ne lui apprendrait les secrets de son corps. Seul le hasard, à l'occasion des aventures que propose la vie, pouvait lui faire découvrir ces mystères étranges qui la faisaient rêver la nuit.

La balançoire

C'était une belle balançoire, une balançoire assez haute pour permettre de grandes amplitudes. Olalie allait toujours au maximum, là où on se retrouve si haut qu'on a l'impression qu'on va tomber, alors qu'en fait, on repart dans un autre va-et-vient.

Ce jour là, Olalie portait une petite robe rouge et elle était jolie comme un cœur. On lui avait dit qu'elle était comme le petit chaperon rouge qui partait seule dans le parc et qu'il fallait

faire bien attention au grand méchant loup. Mais le parc ne lui faisait pas peur, elle n'allait pas loin, juste au terrain de jeu, là où il y avait la belle balançoire.

Il n'y avait personne sur le terrain de jeu et Olalie s'empara vite de la balançoire. Elle fut bientôt dans les grandes amplitudes. La balançoire l'emmenait si haut qu'elle pouvait voir loin dans le parc, puis elle redescendait de plus en plus vite pour enfin remonter de l'autre côté. C'était un jeu tellement excitant qu'elle en oubliait sa petite robe qui se soulevait à chaque passage découvrant la culotte, une mignonne culotte blanche avec des fleurs bleues. Elle sentait l'air qui fouettait ses jambes et se glissait entre ses cuisses, essayant de pénétrer son intimité. Elle avait l'impression que chaque mouvement de la balançoire la dénudait un peu plus.

C'est alors qu'elle aperçut l'homme qui la regardait. Il devait certainement voir entre ses jambes quand sa robe se soulevait chaque fois que la balançoire descendait vers lui, pourtant elle continua son jeu. Le regard de l'homme agissait comme une caresse qu'elle ressentait sur tout son corps. Cette caresse conjuguée avec la vitesse de la balançoire, lui procurait un plaisir inconnu. Le jeu aurait pu s'arrêter là et tout serait rentré dans l'ordre avec l'arrêt de la balançoire. L'homme serait alors parti et la petite fille se serait intéressée à d'autres activités. Mais, à cause peut-être du regard de l'homme qui lui faisait un peu perdre la tête ou alors simplement aveuglée par la robe qui lui recouvrait la tête, elle tomba soudainement de la balançoire au moment où celle-ci passait au ras du sol.

Elle roula dans l'herbe et le choc la laissa toute étourdie. Quand elle reprit peu à peu conscience, son visage était toujours enfoui dans sa robe et elle ne voyait rien. Parce qu'elle avait peur d'avoir mal, elle attendit longtemps sans bouger. Elle hésitait à se mettre à pleurer quand elle sentit une main qui la palpait. Sans doute la main essayait de voir s'il y avait quelque chose de cassé dans son petit corps. Olalie ne bougea pas. Elle sentit la main effleurer ses cuisses et cela lui donna envie de les ouvrir un peu plus. Un grand silence s'établit quand la main arriva à sa culotte et entreprit de la lui enlever. Bientôt son petit sexe lisse se trouva à l'air, tout nu. Elle eut un geste pour se lever, mais elle n'osa pas. Un long moment passa, puis elle sentit

un doigt entrouvrir la fente et explorer le petit trou qu'elle savait être là.

Elle restait immobile, la tête toujours recouverte par la robe. Des sensations inconnues traversaient son corps comme des éclairs et la curiosité de savoir ce qu'il pourrait lui arriver, l'empêchait d'appeler.

Elle sentit alors l'homme lui écarter doucement les jambes en remontant les genoux. Son sexe encore imberbe s'ouvrit dans la brise du matin et lui donna l'impression d'être offerte, toute nue à une volonté qu'elle ne comprenait pas. Une main remontait le long de sa cuisse, une autre caressait son ventre, elle était envahie de sensations, elle gémit. Ce fut quand que le doigt pénétra dans la fente et trouva le petit bouton si sensible qu'elle connut son premier spasme de jouissance. De la salive fut appliquée et un doigt se mit à caresser doucement ce point qu'elle ne connaissait pas. Son corps se mit à vibrer sous la caresse, pendant qu'une autre main palpait ses fesses et remontait le long de son corps. Tout d'un coup un autre doigt la pénétra et se mit à tourner à l'intérieur, comme s'il cherchait quelque chose. La tension devenait intense et la petite fille voguait d'une sensation à une autre. Son ventre commença à se contracter dans des spasmes successifs et finalement son corps se tendit comme un arc dans une explosion de jouissance. Elle était partie dans les étoiles.

Quand Olalie rouvrit les yeux et qu'elle se débarrassa de la robe qui l'aveuglait, il n'y avait plus personne à côté d'elle. L'homme avait disparu et elle était seule. La balançoire abandonnée oscillait doucement au-dessus d'elle. Alors elle se releva en titubant et prit le chemin de la maison pour raconter qu'elle était tombée de la balançoire. La petite culotte resta sur place, comme une tache blanche dans l'herbe. Jamais Olalie ne parla de l'homme et de ce qu'il lui avait fait.

Le chemin de l'école

Olalie connut une autre fois le spasme qui fait partir dans les étoiles. Cela arriva un jour sur le petit chemin qu'elle prenait pour aller à l'école. C'était un raccourci qui permettait de rejoindre le village. Et chaque fois, les garnements l'attendaient dans un petit lacet, toujours le même, comme une habitude qui

s'était établie et qu'il ne fallait pas changer. Ils étaient peut-être quatre ou cinq garçons et filles. Des grands déjà, dans la dernière classe de l'école.

Ils se cachaient dans le lacet du chemin, derrière un fourré, mais Olalie savait qu'ils l'attendaient. Dès qu'elle arrivait au virage, c'était l'assaut. Ils sortaient de leur cachette et se précipitaient sur elle. Ils la saisissaient en mettant leurs mains partout sur son corps. Des mains descendaient sous son pull et caressaient ses petits seins à peine naissants. D'autres mains passaient sous sa robe et remontaient vers son sexe. Leur jeu favori était de baisser sa culotte. Une fois celle-ci descendue à ses pieds, elle sentait des doigts qui entraient dans sa fente et d'autres, qui écartaient ses fesses. Des petits frissons de plaisir la parcouraient alors et cela la laissait pantelante.

Souvent ils se débrouillaient pour lui prendre sa culotte et elle était obligée de repartir toute nue sous sa robe. Le groupe gardait la culotte en otage et Olalie savait qu'il lui faudrait passer par le même endroit en remontant pour la récupérer. Le groupe l'attendrait et, après l'avoir encore bien caressée, remettrait la culotte en place. Elle n'avait pas le droit de toucher elle-même cette culotte, sinon ils la punissaient avec une fessée sur son petit derrière.

A l'école, c'était un peu gênant de ne pas avoir de culotte. Quand elle jouait dans la cour avec ses amies, on pouvait parfois apercevoir son petit sexe simplement revêtu d'un duvet blond. Il était tellement mignon que les enfants riaient alors et se moquaient d'elle. Quand elle s'accroupissait pour jouer aux billes, elle sentait le courant d'air caresser sa fente ouverte et cela lui donnait l'impression d'être exposée à toutes les agressions. Dans un sens elle aimait bien la sensation, mais cela lui faisait peur.

Un soir, alors que le groupe l'attendait avec la culotte comme d'habitude, une des filles, qui était un peu délurée, décida d'aller un peu plus loin dans les attouchements. Elle fit coucher Olalie dans un coin abrité par un fourré et lui releva sa robe. Olalie ferma les yeux sans oser faire quoi que ce soit. La fille caressa doucement le petit ventre et descendit sur les cuisses pour les écarter. Olalie voulut résister, mais les garçons vinrent aider la fille à tenir les deux jambes écartées. Le petit sexe s'entrouvrit,

palpitant. La fille fit glisser un doigt le long des grandes lèvres et l'enfonça dans le trou, comme pour le sonder. Olalie eut un mouvement de recul, mais elle laissa faire. Des sensations étranges l'enveloppaient et elle ne bougea pas quand elle vit la fille enfoncer la tête entre ses jambes. Elle sentit une langue qui commençait à la laper, comme un chat lape du lait. Cela fit naître une onde de plaisir qui la fit gémir. Les garçons s'étaient rapprochés pour participer et ils se mirent à la caresser un peu partout. Elle sentit une main qui écartait ses fesses et un doigt qui sondait son anus. Des ondes de plaisir couraient sur son corps et son ventre commença à se crispier dans des spasmes successifs. Elle se mit à crier tellement la jouissance était forte et, dans une contraction finale, elle partit dans les étoiles.

Quand Olalie se réveilla, ils avaient tous disparu. Heureusement ils avaient laissé la culotte et elle put rentrer à la maison sans être obligée de se cacher. Elle savait que ce qui venait de lui arriver n'était qu'un commencement et que le chemin de l'école allait lui apprendre encore beaucoup de choses. L'homme de la balançoire l'avait déjà fait partir dans les étoiles, cette fois c'était la fille du chemin et encore une fois elle avait connu les étoiles. Elle commençait à entrevoir les mystères extraordinaires que pouvait receler son corps. Là, entre ses jambes, il y avait une fleur extraordinaire : il suffisait de savoir la respirer et la caresser comme il faut pour la voir s'ouvrir, alors la fleur faisait jaillir des ondes de plaisir qui envahissaient tout son corps. Pour Olalie, cette fleur représentait le centre de la vie et tout ce qu'on pouvait lui raconter à l'école ne signifiait pas grand chose à côté. Pourtant Olalie dominait à l'école, tout lui réussissait, ses parents, les professeurs s'extasiaient devant sa vivacité d'esprit et ses copines la jalouaient.

La pie coquine

La troisième fois que la fleur entre ses jambes s'ouvrit et la fit partir dans les étoiles, ce fut chez des amis à la campagne. Il y avait un garçon avec qui Olalie aimait bien jouer. Ils étaient toujours ensemble, occupés à différents jeux, comme savent inventer les enfants.

Un jour Olalie trouva une plume d'oiseau, une grande plume de couleur noire avec des reflets lumineux. Une si belle plume

ne pouvait provenir que d'un oiseau très fier de son habillement. Olalie détermina qu'il devait s'agir d'une pie. Les pies sont bavardes et très prétentieuses. Celle qui avait perdu cette plume devait être très vexée, sa queue déshabillée lui donnant un look de pie mal tenue.

Avec cette belle plume, Olalie alla trouver son copain Antiel. Celui-ci aimait bien quand Olalie venait le rejoindre, elle arrivait toujours avec quelque chose ou une idée pour faire un nouveau jeu. C'était une fille curieuse de tout et en plus très jolie dans sa petite robe rouge, Antiel faisait tout ce qu'elle voulait. Ensemble, ils coururent s'installer dans un coin tranquille, à l'abri des regards. Ils voulaient admirer la plume sans être dérangés par d'autres enfants ou pire encore par une grande personne.

Ce fut Olalie qui eut l'idée d'utiliser la plume comme instrument de caresse. Couchée sur un tapis de feuilles, elle imagina qu'une pie venait l'effleurer en vol. Elle sentait le souffle de l'aile soulever sa petite robe. A chaque virage la pie se rapprochait un peu plus et les grandes rémiges de l'aile remontaient le long de ses jambes comme si elles voulaient pénétrer son intimité. Des sensations étranges surgissaient dans son corps, des plaisirs inconnus la faisaient frissonner.

Elle demanda à Antiel de prendre la plume et de faire comme la pie. Les yeux bien fermés pour s'abstraire du monde extérieur, elle se représenta la pie qui ajustait son vol et qui descendait sur elle. Le garçon commença par passer la plume sur son visage et elle crut sentir la pie qui l'embrassait en la caressant avec son aile. Antiel aimait bien ce visage, un joli visage encadré de boucles noires, avec des yeux d'un bleu profond dans lesquels il avait parfois peur de se perdre. Après avoir effleuré le visage, Antiel descendit aux pieds. Il commença par les jambes nues puis il fit remonter la plume à l'intérieur des cuisses. Olalie voyait la pie qui cherchait à soulever sa robe. Elle avait envie de quelque chose, mais ne savait pas quoi, elle attendait fiévreusement. Antiel osa passer la plume sous la robe. Olalie ne disait rien, alors, enhardi, il souleva la robe et fit remonter la plume jusqu'à la petite culotte. Olalie émit un léger gémissement qui laissait entendre un plaisir naissant.

La plume montrait une propension à rester sur la culotte, comme si elle avait envie de découvrir ce que le tissu pouvait cacher. Un doigt d'Antiel tenta une incursion dans l'inconnu et la plume profita de l'ouverture pour aller encore plus profond sous le tissu. A la fin Olalie n'y tint plus et elle enleva elle-même sa culotte, découvrant un charmant petit sexe couvert d'une fine toison toute neuve. La pie s'y précipita en faisant tourner sa plume le long du sexe sans essayer de le pénétrer, comme si c'était quelque chose qu'elle n'osait pas encore violer. Parfois la plume essayait quand même de s'infiltrer dans la fente et, à chaque fois, un petit cri s'échappait des lèvres de Olalie. Ces ondes de plaisir étaient la source d'une envie de plus en plus forte et à la fin Olalie ne put s'empêcher d'écartier ses cuisses le plus possible, laissant le petit sexe s'ouvrir à l'air. La pie en profita aussitôt pour s'introduire dedans, faisant glisser la plume entre les deux lèvres. Olalie sentit quelque chose qui tâtait le trou qu'elle savait être là, instinctivement elle tendit son ventre en avant pour aider la chose à pénétrer. Mais la plume préféra se concentrer sur un petit bouton juste au-dessus, qu'elle se mit à faire vibrer avec des petites caresses insidieuses comme un baiser qui ne finit pas. La tension devenait insupportable et Olalie gémissait sans arrêt. Ce fut la pie qui réussit, avec l'aide du doigt de Antiel, à dénouer ce qui semblait être une impasse en emportant la petite fille dans les étoiles. Un grand soupir vint achever l'aventure et Olalie ouvrit les yeux pour voir son copain Antiel, à genoux entre ses jambes, la plume à la main, qui la regardait avec inquiétude. Elle lui fit un si gentil sourire qu'il lâcha la plume pour embrasser ce visage qu'il adorait. C'était la première fois que cela arrivait, depuis qu'il la connaissait.

Mais le jeu n'était pas fini. Olalie avait connu le plaisir causé par la plume sur son sexe, maintenant elle voulait savoir ce qu'il en était avec le garçon. Celui-ci s'était relevé et elle en profita pour lui descendre son short avant qu'il n'ait pu rien dire. Elle attrapa la petite verge entre deux doigts et se mit à la caresser avec la plume. L'effet ne tarda pas à se faire sentir et le petit membre se mit à grossir. Cela étonna beaucoup Olalie, qui n'avait jamais vu un tel phénomène.

Le garçon restait silencieux, sans doute concentré sur ce plaisir naissant. Alors Olalie devint plus audacieuse, elle voulut

libérer ce gland qui commençait à apparaître au bout de la verge. Pour ce faire, elle tira le prépuce vers le bas en l'enserrant dans sa main. L'effet fut immédiat : la verge grossit encore plus et le gland se découvrit complètement. Dans sa main qui entourait la peau délicate, Olalie sentait les pulsations d'un désir qui rejoignait le sien. La puissance de ce désir la submergea et un long frisson la parcourut. Pourtant elle voulait aller plus loin et elle reprit la plume. La pie se mit alors à caresser le gland que Olalie tenait bien découvert dans sa main. En tirant le prépuce vers le bas, elle sentit la verge devenir dure comme du bois et le gland prit une couleur rouge, comme une pomme bien mûre. Une petite goutte apparut sur le bout. Le garçon poussa un soupir, on ne lui avait jamais fait cela.

Un appel mit fin au jeu et nos deux amis rejoignirent la maison en courant. Ils étaient tout rouges, mais la course expliquait tout. La petite culotte avait été oubliée, elle resta sur place, une tache blanche au milieu des fleurs.

OLALIE ET L'ABEILLE INDISCRÈTE

Olalie finissait de faire pipi, accroupie sur l'herbe odorante, quand elle sentit quelque chose se promenait sur sa peau. En relevant sa jupe et en regardant entre ses jambes, elle aperçut l'abeille qui semblait trouver à son goût le petit sexe encore imberbe. Cette abeille l'avait sans doute confondue avec une belle fleur ouverte et avait trouvé à son goût le nectar qui s'en dégageait. La petite fille aurait bien aimé lui faire comprendre son erreur, mais l'abeille insistait et elle n'osait pas bouger. Des petits frissons la parcouraient tandis que l'abeille se promenait sur les pétales de sa fente que sa position accroupie maintenait grande ouverte. L'abeille découvrait certainement des choses qu'on ne voit pas dans une fleur normale, elle se permit même de grignoter avec ses mandibules le petit clitoris, ce qui eut pour effet de le faire sortir de dessous son capuchon. Le nectar qui avait attiré l'abeille entre les jambes de la petite fille prit alors une fragrance qui la rendit folle. Elle se mit à lécher partout où elle pouvait, se rapprochant dangereusement du petit trou dont l'orifice se découvrait entre les deux lèvres virginales entrouvertes.

Olalie ne bougeait plus, attentive aux sensations provoquées par l'abeille. Elle avait presque oublié le danger que celle-ci pouvait représenter et elle la laissait explorer comme bon lui semblait son petit trésor intime. A son grand étonnement, des ondes de plaisir montaient de cet endroit si mystérieux que l'abeille semblait trouver tellement à son goût. Était-ce une onde plus forte que les autres qui la fit se contracter ou alors était-ce simplement la position accroupie qui provoqua une crampe, en tout cas l'abeille tout d'un coup prit peur et instinctivement planta son dard dans la chair tendre du petit sexe.

La douleur réveilla la petite fille. Instinctivement elle se mit debout et souleva sa robe pour en chercher l'origine. Le geste eut pour effet d'enserrer l'abeille entre les deux lèvres du sexe et

celle-ci, affolée, s'empressa de réitérer sa piqûre. Folle de douleur, Olalie réussit quand même à ouvrir son sexe avec ses doigts, dénicher l'abeille et la faire partir avec son dard que la peau fragile n'avait pas réussi à arracher. Elle remonta alors sa culotte et s'enfuit en pleurant vers la maison. Quelque chose la brûlait entre ses jambes, comme si un monstre s'y était accroché et ne la lâchait plus.

Il fallut qu'on lui mette beaucoup d'onguent pour arriver à la soulager un peu. Avec ses jambes écartées, son sexe à l'air, elle resta longtemps à attendre que la douleur diminue. L'abeille avait réussi à piquer au moins trois fois et cela commença à enfler prodigieusement. Sa copine, qui avait suivi toute l'opération avec intérêt, n'en revenait pas de voir le joli sexe, qu'elle aimait caresser à l'occasion des jeux intimes que les deux petites filles avaient parfois, prendre de telles proportions. Petit à petit, à force de sédatifs et autres encouragements, Olalie commença à oublier sa misère. Cela n'enflait plus et il restait seulement une démangeaison qui lui donnait envie de se gratter juste là, entre les deux lèvres gonflées de son sexe.

Ce fut le lendemain, à l'heure de partir à l'école, que cela n'alla plus. Il était impossible de mettre une culotte, le frottement du coton sur la piqûre était insupportable. On voulut lui mettre un pantalon, mais c'était encore pire, d'autant que le pantalon ne convenait pas avec la chaleur du jour. Finalement elle accepta la robe avec une culotte, mais s'empressa d'enlever cette dernière à peine sortie de la maison. Le courant d'air qui passait entre ses jambes rafraîchissait la zone de la piqûre et lui faisait du bien. De temps en temps la démangeaison devenait trop forte et elle portait sa main sous la robe pour caresser l'endroit de la piqûre, entre les deux lèvres de son sexe. Elle frottait un peu avec son doigt, le faisant aller et venir le long de la fente et cela lui rappelait les sensations que l'abeille lui avait fait connaître.

A l'école, on finit par s'apercevoir de son manège et un groupe de garçons et de filles réussirent à l'entraîner dans un coin. Là ils lui relevèrent sa petite robe et mirent leurs doigts partout entre ses jambes. Elle sentait un doigt se faufiler sur la piqûre à l'intérieur de la fente, un autre découvrir son clitoris qui battait la chamade, un autre explorer l'orifice du petit trou

qu'elle savait exister un peu plus bas, un autre aller pénétrer son anus à la recherche de chaleur. Les sensations, qu'avait éveillées une première fois l'abeille en tétant le nectar, revenaient et lui faisaient tourner la tête. Elle s'abandonnait complètement aux mains et il fallut la soutenir pour l'empêcher de tomber. Un petit gémissement continu sortait de sa gorge. Heureusement l'intervention du surveillant, qui vint voir la cause de l'attroupement, la libéra des mains qui la manipulaient. Le surveillant ne s'aperçut de rien ou du moins ne voulut pas savoir. Simplement il l'envoya à l'infirmerie quand elle lui dit qu'elle avait mal au ventre.

Elle commença par répéter l'infirmière qu'elle avait mal au ventre. Celle-ci la fit étendre sur un lit et releva la petite robe pour tâter ce ventre, ce faisant elle dégagea le plus joli sexe qu'elle ait jamais vu. Les lèvres encore imberbes et gonflées par la piquûre donnaient au sexe une dimension disproportionnée, on ne voyait plus que lui entre les jambes de la petite fille. Il fallut qu'Olalie raconte son aventure avec l'abeille pour que l'infirmière se rassure sur la dimension de ce sexe féminin.

– Mais tu ne peux pas rester nue comme cela sous ta robe. Tout le monde va se moquer de toi. Je vais te poser un pansement et de donner une culotte, ainsi on ne pourra plus voir ta jolie intimité et cela calmera les démangeaisons.

Elle fit comme elle disait. Elle demanda à Olalie de lever les genoux et d'écartier les cuisses. Après bien ouvert la fente avec son doigt, elle l'enduisit doucement de crème. Olalie sentit le doigt qui glissait le long des deux lèvres, montait vers le bouton si sensible, redescendait pour sonder le petit trou, puis revenait décapuchonner le petit clitoris. Alors les sensations revinrent que l'abeille lui avait fait connaître avant de la piquer. Le petit gémissement qu'elle poussa fit sourire l'infirmière.

– Tout cela fonctionne encore très bien, l'abeille n'a rien abîmé, dit-elle en poussant une petite caresse sur le clitoris qui bourgeonnait sous son capuchon. Maintenant je vais te mettre le pansement. Tu ne peux pas te balader dans l'école avec un petit derrière tout nu !

De nouveau, elle fit comme elle disait. Cela faisait comme une couche de bébé et Olalie sourit, amusée.

– Quand tu auras envie de faire pipi, il faudra enlever le pansement, précisa l’infirmière. Il faut faire attention, l’urine pourrait irriter la piqûre de l’abeille. Maintenant tu peux aller, conclut-elle, en lui donnant une petite tape sur le derrière.

Le lendemain, il n’y avait pas école et Olalie en profita pour retourner là où l’abeille l’avait visitée. Peut-être était-elle encore dans les parages. Sans vouloir se l’avouer, elle espérait que l’abeille se débrouillerait pour venir la caresser encore une fois. Elle avait faim de cette caresse qui faisait bourgeonner le bouton que l’infirmière venait de lui faire découvrir, juste là, en haut de sa fente. Elle sentait bien ce bouton avec son doigt, mais une certaine retenue de jeune fille encore trop innocente l’empêchait de faire marcher le mécanisme elle-même.

Comme la dernière fois, elle s’accroupit pour faire pipi. C’était facile, elle n’avait pas mis de culotte, comme la veille pour l’école, malgré les recommandations de l’infirmière. Pendant un long moment, il ne se passa rien. Seules des mouches venaient visiter ce petit endroit secret, attirées par les sécrétions qui s’échappaient entre les deux lèvres ouvertes et encore un peu enflées. En tétant la peau fragile, elles provoquaient des petits picotements qui incitaient Olalie à garder la position, dans l’attente de quelque chose qui pourrait survenir.

Finalement ce fut le chat qui arriva par derrière et se faufila entre les deux jambes d’Olalie en ronronnant. Sa queue dressée chassa les mouches en s’enfilant dans la fente depuis l’anus jusqu’au bouton si sensible. Le chat s’y prit bien en frottant sa queue sur le petit trésor intime d’Olalie, il ronronnait très fort ce qui faisait vibrer la queue dans la fente sur toute sa longueur et les poils étaient juste assez durs pour assurer un massage en douceur. Un spasme secoua Olalie en même temps qu’elle voyait apparaître la tête du chat entre ses jambes. Cela la fit tomber en arrière sur l’herbe, les jambes écartées. Le chat en profita aussitôt pour venir flairer la fragrance qui se dégageait du sexe encore ouvert. Enivrée par la sensation, emportée par l’envie de se donner, Olalie se cabra, exposant encore mieux son sexe au chat. Les moustaches de celui-ci la rendaient folle, elle avait envie, elle voulait cette jouissance qu’elle sentait monter en elle et qu’elle ne connaissait pas encore. Mais le chat s’en alla, la queue droite, sans regarder derrière lui. Pour Olalie, ce ne sera

pas cette fois-ci que cela arrivera, il lui faudra attendre encore un peu pour découvrir ce qui fait la jouissance ultime du corps.

OLALIE ET LE VOYEUR

C'était toujours au même endroit. Il attendait qu'elle arrive, assis sur une borne. C'était facile, elle passait toujours à cet endroit à la même heure en revenant de l'école.

Olalie était une enfant et ne connaissait pas grand chose des affaires des hommes. Elle arrivait à l'âge de la puberté et venait de connaître ses premiers saignements. Son corps était un mystère dont elle s'appliquait à parcourir les multiples recoins, mais elle allait de découverte en découverte et commençait à penser qu'elle ne finirait jamais de le connaître complètement.

Elle n'avait pas repéré tout de suite cet homme qui l'attendait fidèlement, assis sur sa borne, chaque jour quand elle rentrait de l'école. Ce n'est qu'après un certain nombre de passages qu'elle finit par le remarquer.

Elle aurait pu changer de chemin et éviter la borne, mais l'homme ne lui faisait pas peur. Quand elle arrivait devant lui, il se redressait, ouvrait ses mains comme pour l'accueillir et esquissait un sourire plein de mystère. Il était toujours bien habillé et ne faisait aucun geste menaçant. Il se contentait de la regarder, mais avec un regard si fort que Olalie avait souvent l'impression que ses vêtements devenaient transparents et qu'il la voyait toute nue. Alors Olalie accélérait son pas pour s'éloigner au plus vite de ce regard trop avide. Mais le regard la suivait, elle le sentait encore sur elle alors que l'homme avait disparu depuis longtemps et qu'elle arrivait à la maison. Dans son lit, le soir, elle sentait encore ce regard qui la pénétrait et la faisait frémir.

Un jour, elle n'y tint plus et s'arrêta quelques secondes debout devant l'homme. C'était le printemps, les roses étaient en fleurs et embaumaient la rue déserte, un chat se chauffait au soleil en ronronnant, deux grillons sur un mur faisaient l'amour. Il faisait tellement bon que Olalie esquissa le geste de s'étirer au soleil, découvrant ses deux petits seins. Devant elle, le regard de

l'homme vacilla, comme pris de frénésie. Sa puissance était telle qu'elle eut l'impression qu'il commençait réellement à la déshabiller. Elle sentit ses vêtements disparaître un à un et, à la fin, elle se retrouva toute nue, offerte. Une caresse chaude enveloppa son corps et la fit frissonner d'un plaisir inconnu. Les pointes de ses petits seins durcirent, ils étaient nus sous son léger corsage et elle les effleura avec sa main. Mais ce n'était pas suffisant, le regard voulait plus, il voulait posséder complètement ce petit corps. Alors il fit glisser une main sur le ventre, souleva la petite robe, se glissa sous la culotte et toucha des choses qu'elle ne connaissait pas. Des éclairs de jouissance la traversèrent. Elle dut faire un gros effort pour se remettre en marche, les jambes flageolantes. Une humidité mystérieuse imbibait sa culotte, elle avait envie de se retourner pour subir encore le regard de l'homme, mais elle n'osa pas. Elle savait qu'elle allait maintenant attendre la prochaine rencontre, le prochain regard. Cela devenait comme une drogue dont elle ne pouvait plus se passer.

A l'école, Olalie aurait pu en parler à ses copines, mais elle ne le fit pas. La relation qui s'était progressivement établie avec l'homme devait rester privée. C'était quelque chose qui lui appartenait, mais qui appartenait aussi à l'homme et Olalie sentait qu'elle ne pouvait pas la divulguer sans son autorisation. Ce qui lui arrivait la touchait peut-être trop intimement ou alors l'homme était déjà trop entré dans sa vie pour qu'elle puisse en parler n'importe comment. Pourtant sa relation avec l'homme restait limitée à ce regard qui la déshabillait pendant quelques minutes sur un trottoir, devant une borne !

A la maison, Olalie ne dit rien non plus. Cela aurait abîmé l'aventure et Olalie ne voulait pas que celle-ci s'arrête. Elle sentait son corps s'éveiller à des sensations nouvelles et cette découverte la bouleversait. Le soir, avant de se coucher, elle se regardait toute nue devant la glace et se demandait qu'est-ce qui pouvait intéresser l'homme dans ce corps adolescent. Ses seins étaient encore petits, mais elle les sentait vivre dans sa main. Des poils blonds poussaient sur son pubis et commençaient à cacher sa petite fente. Son doigt s'aventurait parfois dans cette toison toute neuve, elle touchait son sexe et le sentait palpiter. Peut-être était-ce l'effet du regard de l'homme, mais chaque jour, il lui

semblait que son corps devenait plus joli, ses formes s'affinaient, sa peau devenait douce comme de la soie. Alors elle se couchait en rêvant au regard qu'elle allait retrouver le lendemain.

Heureusement c'était le printemps, cela lui permettait de s'habiller légèrement. On ne la reconnaissait pas, elle qu'on disait être un garçon manqué et qui portait systématiquement des pantalons, voilà qu'elle ne mettait plus que des robes ou des jupes. Et pas n'importe quoi, il fallait une jupe légère, courte, qui donne l'impression que son corps était accessible. Elle découvrait le plaisir de sentir l'air frais entre ses jambes nues.

Un jour, elle n'y tint plus. Après avoir supporté un long regard de l'homme, elle souleva sa robe pour dévoiler sa petite culotte, une petite culotte qu'elle avait spécialement choisie pour l'occasion. Elle regarda fixement l'homme et de nouveau elle sentit son regard vaciller. Il porta sa main à son bas ventre en faisant une grimace de désespoir. Alors elle esquissa un pas de danse, en faisant voler en l'air sa petite robe et en dévoilant ses longues jambes fines. Elle essayait de faire briller les multiples facettes de son corps pour le rendre encore plus désirable. Ce pouvoir d'être capable d'affoler un autre être l'enivrait et lui faisait peur en même temps. L'homme était à sa merci et elle se sentait capable d'en faire ce qu'elle voulait. Effrayée de ce pouvoir, elle arrêta vite sa danse et repartit d'un pas rapide, sans se retourner et sans un geste d'adieu vers l'homme.

Les jours suivants, elle choisit un autre chemin pour éviter celui où l'homme l'attendait. Elle avait peur, peur d'elle, peur du pouvoir de son corps. Elle avait perçu le désespoir de l'homme qui la regardait en tremblant, comme pris par une violence qu'il arrivait difficilement à maîtriser. Elle était la cause de ce mal qu'elle ne comprenait pas et cela la rendait malheureuse. Elle aurait voulu embrasser l'homme pour le consoler et qu'il devienne son ami.

Mais le désir est toujours le plus fort. La nuit, ses rêves étaient habités par l'homme qui venait la caresser. Elle voyait son regard toujours plus ardent se promener sur son corps et en explorer les moindres recoins, jusqu'à cet endroit étonnant, entre ses jambes, où elle l'accompagnait avec son doigt.

Un jour, elle n'y tint plus et elle décida d'essayer encore une fois de passer devant la borne. Le matin, avant de partir pour le

lycée, elle se prépara avec soin. Quand elle sortit de sa chambre, elle était toute rose d'excitation et sa mère s'inquiéta sur sa santé. Mais elle allait bien, parfaitement bien. Elle portait une petite jupe toute simple, rouge comme un coquelicot, avec un corsage blanc. Dessous, elle était nue, pas de culotte, ni de soutien gorge. L'air chaud caressait sa peau et faisait que son corps semblait léger, pur, plein de vie. Elle était encore une petite fille innocente, mais avec des idées bizarres.

Olalie était toujours en tête de classe au lycée, c'était une bonne élève et les professeurs la tenaient en grande estime. Mais ce jour là, elle eut droit à des remontrances : elle n'écoutait pas, son esprit était ailleurs. Elle sentait sa nudité ouverte sous sa jupe et cela lui rappelait sans cesse l'homme qu'elle allait revoir en rentrant après les cours. Une excitation folle s'était emparée de son esprit, elle ne tenait plus en place, elle voulait que ce soit tout de suite et la sonnerie qui marquait la fin des cours fut comme une délivrance.

Quand elle reprit le chemin habituel, elle trouva l'homme assis sur la borne. Il la regarda arriver sans bouger. Son regard était triste, plein de larmes, mais la joie de la revoir de nouveau brillait entre les larmes. Elle s'arrêta devant lui, comme d'habitude et esquissa un petit pas de danse. Les yeux étaient accrochés sur elle et la dévoraient en silence. Alors elle ouvrit lentement son corsage et présenta au soleil ses jolis petits seins d'adolescente. Elle sentit la caresse du regard, comme une main qui les touchait et les faisait durcir. Un léger gémissement effleura ses lèvres. Elle n'osait pas faire plus que présenter ses seins, mais le regard de l'homme était devenu si pressant qu'elle se sentit emportée par une vague de désir qui la submergea. Alors, debout, les jambes un peu écartées, elle souleva sa jupe rouge. Le petit duvet blond, qui commençait à couvrir son pubis, s'éclaira au soleil, comme pour exprimer son plaisir de se retrouver exposé au regard. C'était son intimité sacrée qu'elle offrait ainsi en offrande et dont le regard de l'homme s'empara goulûment. Avec sa main, elle appuya son ventre en écartant un peu les jambes, faisant encore mieux apparaître la fente de son sexe. Alors le regard de l'homme devint fou, il se propagea sur son corps comme une caresse brûlante et s'infiltra dans son sexe, la pénétrant au plus profond d'elle-même. La jouissance qui la

submergea fut si forte qu'elle faillit se laisser tomber sur ses jambes flageolantes, dans ses yeux, il y avait des étoiles qui scintillaient. Mais ce fut l'attitude de l'homme qui la ramena à elle et lui fit retrouver sa présence d'esprit. L'homme, lui, n'avait pas résisté et s'était effondré. Une tache apparaissait sur son pantalon, Olalie crut qu'il s'était oublié dans l'émotion et avait fait pipi.

Alors Olalie laissa tomber sa jupe et fit trois pas vers l'homme. Il la regardait avec une adoration qui lui fit peur. Tout cela à cause de son corps et surtout de sa petite fente cachée sous une légère touffe blonde. Quelle incongruité ! Elle se pencha vers lui et lui toucha la joue dans une caresse légère et pure de jeune fille innocente. Elle savait qu'elle ne le reverrait plus jamais.

LE RÊVE D'OLALIE

C'est une belle nuit d'été et Olalie dort nue dans la chambre bleue, allongée dans une confusion de draps blancs. Son corps adolescent profite de l'air plus frais apporté par la nuit, exposant en toute innocence des attraits infiniment précieux. Ses petits seins libérés des contraintes de l'habillement prennent leurs aises, leurs mamelons durcis trahissent des petites bouffées de bien-être. Elle dort sur le dos et instinctivement ses jambes se sont ouvertes, permettant l'aération de l'adorable petit jardin secret où s'égaré encore une abeille noctambule. Une légère brise fraîche entre par la fenêtre ouverte et caresse doucement la peau douce et crémeuse. Elle apporte les odeurs subtiles de la nuit et laisse entrer dans la chambre des chants d'amour lancinants. Pour les grenouilles du bassin voisin ou pour les grillons de la prairie, cette nuit chaude est la nuit du sexe triomphant et c'est à qui chantera le plus fort espérant ainsi attirer le partenaire qui lui apportera la meilleure jouissance. Parfois une chauve-souris curieuse se risque à faire une petite incursion dans la chambre bleue, attirée peut-être par le beau corps nu qui sent la rose. La lune toute ronde s'est levée sur l'horizon et approche sa tête indiscreète de l'embrasure. Elle risque un rayon lactescent qui inonde deux petits seins abandonnés, puis descend sur le ventre plat pour se glisser dans la fente entrouverte, faisant apparaître des reflets qui trahissent une humidité naissante.

Olalie gémit dans son sommeil, un rêve la torture. Elle imagine qu'un elfe charmant la regarde, immobile au-dessus d'elle. Ses ailes battent doucement l'air comme une libellule et projettent des poussières d'argent qui scintillent dans la lune et viennent souffler le léger duvet qui recouvre la nudité de la jeune fille endormie. Son regard interroge le visage charmant cherchant à découvrir des pensées secrètes, il se pose longuement sur les petits seins dont les mamelons durcissent,

puis caresse le ventre blanc comme du lait, faisant naître des petits frémissements. Au seuil du jardin secret, il s'arrête effarouché par son audace, peut-être aussi à cause de l'abeille qui n'a pas fini son repas.

Ce regard insistant finit par réveiller Olalie. Ses yeux s'entrouvrent et aperçoivent un jeune garçon tout nu porté par quatre ailes argentées sur lesquelles la lune se reflète en des milliers d'éclats. Ses formes sont infiniment gracieuses, elle n'a jamais vu un si beau garçon. Elle lève timidement la main vers lui sans oser le toucher, il semble léger, insaisissable, elle a peur de l'abîmer. Pourtant quand elle voit son sexe dur dont le gland décalotté est rouge comme un bonbon, une envie folle la prend de le saisir, de le sentir entre ses doigts, de fermer sa main dessus. Elle voudrait le tirer à elle et le lécher comme une sucette sucrée. Elle tend les bras vers lui, mais il la repousse gentiment. Il lui dit son nom, qu'il s'appelle Antiel, qu'il l'aime, qu'il la veut pour lui et qu'il va la faire jouir pour la première fois de sa vie.

Olalie tremble, elle ne sait pas ce qui va lui arriver, mais elle ne peut pas résister, tout son corps se tend vers ce sexe, elle voudrait le prendre et l'enfoncer entre ses jambes dans le trou mystérieux de son sexe. Taraudée par l'envie, elle écarte ses jolies cuisses et laisse son petit trésor s'entrouvrir. Sa main descend sur son ventre et glisse doucement vers ce sexe avide de caresse. Elle glisse un doigt et découvre un petit bouton où se concentre tout le plaisir, il est gros, tendu, caché sous un capuchon d'où elle le dégage pour le mettre à nu, elle l'enveloppe entre deux doigts dans un mouvement qui fait jaillir le plaisir. Un grand frémissement parcourt tout son corps, elle gémit violemment et se tord dans le lit. Elle voudrait tellement, sans savoir quoi, mais elle voudrait tout de suite.

Il fait chaud, le chant des grenouilles devient assourdissant, la lune sourit, pleine de concupiscence, un désir sauvage d'amour envahit la chambre bleue. Antiel s'est assis à côté de la jeune fille. Il sait qu'elle est vierge et pure, qu'elle ne connaît pas encore l'homme qu'elle n'a encore jamais joui, que le sexe lui fait peur. Il est là pour lui faire découvrir les secrets les plus cachés de son corps et lui apprendre le plaisir. Son premier geste est de poser sa main sur un petit sein tout rond, blanc de lune et

de le caresser doucement. Sous ses doigts, le petit sein durcit, frémissant de désir, alors il fait passer sa main sur l'autre sein pour éviter la jalousie. Une autre main descend sur le ventre plat jusqu'à effleurer la toison blonde, légère comme du vent. La respiration d'Olalie s'accélère soudain et débute un chant rauque qui monte dans sa gorge et qu'elle ne peut pas retenir, un chant qui va l'accompagner jusqu'à la jouissance finale.

Maintenant Olalie sent un doigt pénétrer dans la fente humide, dérangeant l'abeille qui continuait à butiner le nectar qui s'en échappe. Olalie chante de plus en plus fort, son corps se tourne et retourne sur le lit, chiffonnant les draps en bouchon. Avec sa main, elle saisit la verge tendue d'Antiel puis attrape la bourse bien remplie et la serre entre ses doigts. Un désir animal l'emporte, plus rien n'existe que le sexe sauvage, fou, irrésistible. Elle voudrait être pénétrée par cette verge qu'elle tient fortement. Avec son autre main, elle essaye d'écarter les deux lèvres gonflées de sa fente pour mieux faire entrer ce gros bâton, mais elle sait bien qu'Antiel ne la laissera pas faire. C'est lui le maître du jeu et elle devra se plier à sa volonté. Il va jouer avec son corps comme sur un violon et elle va chanter plus encore. Il la pénétrera peut-être et demain elle ne sera plus vierge, elle ne pourra que constater la tache de sang sur le drap et sentir son petit jardin secret tout endolori entre ses jambes. Il aura ainsi vaincu la pureté innocente qu'elle aimait défendre face aux sollicitations diverses, voulant réserver son corps à celui à qui elle se donnerait par amour. Mais rien n'est encore fait : c'est un long chemin vers la jouissance qui se prépare, elle attend, elle a peur de ce qu'il va lui faire tout en ayant une envie folle qu'il le fasse.

Justement voilà que la main d'Antiel a ouvert la fleur entre ses jambes, il écarte les pétales et pose sa langue sur le pistil gonflé de jouissance. Olalie chante de plus en plus fort, cela devient un cri qui n'en finit pas, elle tourne la tête à droite et à gauche, elle ne sait plus où elle est. La jouissance monte dans son corps, une jouissance puissante, irrésistible qui la fait se contracter, son ventre tendu à l'extrême se soulève comme pour chercher plus de sensations, elle est presque au sommet, encore un petit effort. Entre ses jambes, un chat lape le lait qui coule dans la fente pendant qu'une autre main posée sur son ventre

surveille les contractions qui préparent maintenant l'explosion finale. Elle a peur qu'il s'arrête, il ne faudrait pas, elle y est presque, encore un peu seulement et ça y est, s'il te plait, gentil elfe, ne t'arrête pas !

Oui, il est gentil, il s'occupe d'elle comme il faut. Il l'amène doucement au point ultime en continuant à laper son sexe. Des mains se promènent sur son ventre et viennent pincer les bouts de ses seins. Elle sent que cela va arriver, mais cela n'arrive pas, il faut encore attendre. Elle n'en peut plus, son chant devient violent, elle voudrait brusquer l'elfe, lui saisir la tête pour l'appuyer sur son sexe, pour que ce soit plus fort, beaucoup plus fort. S'il te plait, ne t'arrête pas, cela vient. Dehors les chats se rassemblent devant la maison, le chant rauque d'Olalie les attirent, des couples se forment, des chattes en chaleur poussent des miaulements sauvages qui se mélangent avec celui d'Olalie. Dans la nuit chaude, au clair de lune, une orgie folle se prépare.

Tout d'un coup, c'est l'explosion, enfin. La jouissance est terrible, tous ses muscles se contractent, bandant son corps comme un arc et le cri qu'elle pousse entraîne les chats dans une copulation monstrueuse. Elle s'évanouit dans sa jouissance, plus rien n'existe, son corps disparaît dans la nuit. Les chats soulagés s'en vont, chacun de son côté, la queue droite. Ils vont dormir sans penser à rien.

Quand Olalie se réveille le lendemain matin, elle commence par s'étirer longuement, elle se sent divinement bien comme après une longue promenade dans la montagne. Le soleil entre à flots et réchauffe son corps, elle est toute dorée de soleil, elle aime la vie, elle se sent emportée par un élan d'enthousiasme extraordinaire. Son corps est beau, sa main s'é gare sur ses seins, sur son ventre, des petites ondes de plaisir jaillissent du jardin secret là bas entre ses jambes. Alors elle se souvient.

Une honte indescriptible l'envahit. Elle devient rouge de confusion. Elle, si innocente, si pure, elle qui rêvait de l'amour comme quelque chose d'infiniment éthéré et auquel elle voulait se donner de tout son cœur, de toute son âme, comment a-t-elle pu se laisser aller dans cette orgie comme une chatte en chaleur ! Elle revoit avec horreur toutes les étapes que lui a fait parcourir le bel elfe jusqu'à l'explosion finale. Curieusement cela excite son corps, des frémissements la parcourent, une humidité naît

dans son jardin secret, elle résiste difficilement à l'envie d'y mettre le doigt pour voir. Non, elle ne se laissera pas entraîner encore une fois dans une pareille orgie !

Pourtant, dans un geste incompréhensible, quand quelqu'un entre soudainement dans la chambre bleue sans frapper, elle ferme les yeux plutôt que de tirer le drap sur elle. Elle sent un regard s'arrêter entre ses jambes, elle ne peut pas empêcher celles-ci de s'ouvrir instinctivement.

– Oh excusez-moi mademoiselle, vous dormez encore ? murmure Louella en se rapprochant du lit plutôt que de faire retraite en s'excusant.

Olalie garde les yeux fermés, faisant ainsi semblant de l'ignorer. Elle sait que Louella est en train de détailler tous les charmes de son corps et ce regard agit comme une caresse, la caresse d'Antiel. De petites bouffées de plaisir la parcourent.

– Vous savez, vous avez un corps délicieux, il est fait pour l'amour. D'ailleurs je vois que la lune, cette nuit, a fait éclore la jolie fleur entre vos jambes. C'est dangereux la lune : quand on la laisse entrer par la fenêtre, tout peut arriver. Des rêves étranges viennent vous visiter que seul votre corps connaît.

Olalie répond par un gémissement. Voilà que ça recommence comme avec l'elfe de la nuit. Elle ne maîtrise plus son corps, elle est entraînée dans un tourbillon de sensations qui l'enivrent. Elle sent Louella qui s'assied sur le bord du lit. Elle entrevoit un sourire malicieux, comme si cette dame savait de quoi il retournait et ce qu'il fallait faire pour la calmer.

– Oh ! Vous avez une abeille qui butine dans votre sexe. Elle doit trouver le nectar à son goût. Je m'en vais la faire déguerpir ! Ne bougez pas, écartez seulement encore un peu plus les jambes.

Olalie a conscience que son sexe s'ouvre doucement, l'odeur qui s'en échappe trahit une vie sauvage qu'elle découvre et qui n'a pas fini de l'étonner. Alors quand le doigt de Louella pénètre la fleur entre ses jambes, découvre le petit bouton si sensible et s'amuse à le faire vibrer, toutes les barrières s'effondrent, elle se laisse emporter par un flot de jouissance qui la submerge.

– Je reviendrai avec la lune, souffle Louella dans son oreille, je reviendrai pour te faire l'amour. Tu es belle, tendrement belle, je voudrais prendre ton corps, le caresser partout, le faire jouir sans arrêt. Ta fleur est une fleur enchantée, son parfum enivre mes

sens et le nectar qui en coule est une liqueur délicieusement raffinée. Oui, je reviendrai pour mieux découvrir ton corps et le faire jouir sans fin.

Avant de s'éclipser, Louella se penche sur le délicat visage d'Olalie et pose un léger baiser sur ses lèvres. Elle aurait voulu se coucher sur ce corps adorable, le prendre dans ses bras et le garder pour toujours. Elle se domine pourtant et s'enfuit sans bruit.

C'est ainsi qu'Olalie découvre que son corps qui semblait si pur, pouvait aussi être animé par des pulsions bestiales et être la source de jouissances où l'esprit n'avait plus cours.

LA BERCEUSE

Ce soir là Meitala gardait deux filles et un bébé. Elle était de service, les autres étaient partis à la fête en lui laissant la marmaille à garder.

Meitala était une jolie jeune femme encore célibataire. Malgré les soupirants nombreux qui tournaient autour d'elle, elle n'avait jamais pu conclure, peut-être parce qu'elle n'aimait pas tellement les hommes, peut-être aussi parce qu'elle avait été dépuclée par une autre femme et qu'un goût spécial lui en était resté. Dans le groupe, on se moquait gentiment d'elle, mais on la respectait aussi pour la joie de vivre et l'enthousiasme qu'elle savait manifester. On ne s'ennuyait pas avec Meitala et les enfants l'aimaient bien.

La soirée se passait merveilleusement. Après avoir joué à des jeux de groupe avec les deux filles, Meitala les avait emmenées se coucher. Bien sûr cela avait été un peu difficile et il avait fallu beaucoup de cajoleries pour y arriver. Meitala avait dû se forcer pour ne pas pousser les caresses trop loin, elle avait l'impression que ces jolies filles n'attendaient que cela. Elles étaient juste à l'âge où l'adolescence commence à éclore et où le sexe devient une question lancinante.

Cloranne, la plus petite des deux filles, n'arrivait pas à s'endormir. Pourtant Meitala lui avait bien lu l'histoire, comme c'est l'habitude, mais elle ne voulait pas rester seule. Meitala en avait ras-le-bol ou avait simplement peur d'elle-même, alors elle quitta la chambre en laissant la porte entrouverte. Après l'avoir entendu geindre quelque temps, elle revint la voir. La petite se plaignait de démangeaisons entre ses jambes, sur son ventre.

– Tu me fais marcher, hein ? Tu veux qu'on examine ton petit sexe ? C'est là que ça te démange ? Remonte ta chemise de nuit, je vais regarder cela. Plie les genoux et écarte les bien.

En voyant se découvrir le petit sexe encore imberbe, Meitala ressentit quelque chose se contracter comme un nœud entre ses

jambes. Elle posa sa main sur le ventre plat de la petite fille et caressa la peau douce et lisse jusqu'à atteindre la fente entrouverte. Son doigt se glissa à l'intérieur et cela fit frémir la petite fille.

– Tu as un adorable petit sexe, tu sais. Je vais m'en occuper. Ecarte donc encore un peu les jambes que je puisse mieux voir l'intérieur. On va mettre de la crème pour calmer les démangeaisons.

Cloranne fit ce qu'on lui demandait. Elle écarta ses cuisses le plus possible, ouvrant ainsi son sexe tout palpitant de fraîcheur. Taine, sa copine, commença alors à s'intéresser à l'opération et elle vint se placer à côté sur le lit pour mieux voir.

Meitala prit un tube de crème et se mit à badigeonner l'intérieur de la fente. Ses doigts s'appliquèrent à étendre la crème sur les lèvres du sexe, autour du petit trou et plus haut vers le clitoris qu'elle savait être à cet endroit. D'ailleurs celui-ci ne tarda pas à apparaître de dessous son capuchon. La petite fille ne disait plus rien. Des sensations étranges l'enveloppaient et l'emportaient dans un rêve. Quand le doigt se mit à tourner autour du bouton si sensible, elle ne put résister et poussa un léger gémissement.

Taine posa une main sur le ventre de sa copine, comme pour mieux sentir la montée du plaisir. Avec son autre main, elle se mit à caresser les petits seins bourgeonnants. Elle semblait savoir de quoi il retournait. Des petites contractions saisirent Cloranne, ses yeux se perdaient dans l'infini, un plaisir inconnu l'envahissait. Meitala saisit doucement le clitoris entre deux doigts et s'amusa à en caresser le bout. La petite fille se mit à trembler, bientôt un frisson l'envahit et elle poussa un grand soupir.

Meitala la recoucha dans son lit. Elle savait qu'elle allait immédiatement s'endormir. Un sommeil avec des rêves bizarres, d'une longue traite jusqu'au lendemain.

Mais il restait à s'occuper de Taine. Celle-ci était plus grande que Cloranne, avec de jolis petits seins bien formés. Peut-être avait-elle déjà connu le saignement menstruel. Ce soir là, elle n'était pas prête à s'endormir après l'opération réalisée sur sa copine, à laquelle elle avait assisté. Meitala savait qu'il fallait faire quelque chose pour la calmer. Elle la prit dans ses bras et la

recoucha sur son lit. Taine sourit, elle voulait qu'on s'occupe d'elle comme de Cloranne. Elle se rassit pour embrasser Meitala sur la bouche, les lèvres s'ouvrirent, les langues se rencontrèrent. Des frissons secouèrent les deux corps enlacés.

– Toi aussi, tu veux quelque chose, murmura Meitala. Tu vas voir, je vais te faire ce que je fais sur moi-même.

Elle la serra dans ses bras, roula sur elle, sous elle. Des sensations étranges l'envahissaient. Avec une main, elle découvrait ce jeune corps dont elle devinait les formes délicieusement sensuelles, elle effleura les petits seins, s'attarda sur les bouts durcis. Quand elle entendit Taine pousser un léger gémissement, elle ne résista pas plus longtemps et s'aventura sous la chemise de nuit, sur le ventre, autour des fesses, sur le sexe. Taine ne disait rien, comme à l'écoute d'un plaisir qu'elle connaissait encore mal. Meitala lui écarta un peu les jambes et inséra un doigt dans la fente. Le petit sexe était tout chaud, déjà humide et semblait attendre. Avec son doigt, elle le sonda jusqu'à l'hymen. Cela fit tressaillir Taine, elle eut un mouvement de retrait, mais elle se reprit, passa des bras autour du cou de Meitala et l'attira à elle.

– Attends une minute, je vais chercher ce qu'il faut pour nous deux, chuchota Meitala dans l'oreille de Taine.

Elle sortit de la chambre pour chercher son vibreur. C'était un petit engin qu'elle gardait toujours dans sa trousse de toilette, en cas de besoin.

Taine attendait couchée sur le lit, les jambes écartées. Elle savait que cela allait se passer là, entre ses jambes et qu'il fallait bien ouvrir la fente. Quand Meitala revint avec son engin, le petit sexe palpait doucement sous la lumière de la lampe. Meitala fit courir son doigt entre les lèvres, c'était humide et elle eut soudain envie de lécher. Elle posa son vibreur et appliqua sa bouche sur la vulve ouverte. Taine eut un mouvement de surprise vite réprimé, la sensation était infiniment délicieuse. Elle sentait la langue qui avait trouvé son petit bouton et s'appliquait à tourner autour puis à le lécher comme une sucette. Des contractions périodiques secouaient son ventre, elle gémissait sans fin, elle voulait que ça arrive, sans savoir ce que c'était.

Meitala, de son côté, ne pensait plus à rien. Elle savait que l'issue de l'affaire était maintenant certaine. Rien ne pouvait arrêter le plaisir qui montait dans ce joli corps, ses mains le faisaient vibrer comme un violon, chacun de ses gestes provoquait un spasme de jouissance, Taine lui appartenait complètement. Ce pouvoir l'enivrait, jamais elle n'avait asservi une fille comme cela, elle pouvait en faire ce qu'elle voulait, la faire crier longtemps et puis décider du moment de l'orgasme final, peut-être même recommencer avec un deuxième orgasme.

Elle arrêta tout d'un coup de sucer le sexe de Taine. Celle-ci poussa un petit cri et se mit à pleurer. Elle n'en pouvait plus, il fallait que ça vienne. Elle eut un geste pour ramener la tête de Meitala sur son sexe, mais celle-ci avait une autre idée. Elle voulait essayer le vibreur, cela lui permettrait de mieux voir l'effet de l'orgasme et d'asseoir ainsi son pouvoir.

Elle ouvrit le sexe de Taine en lui écartant bien fort les jambes. Le clitoris pointait en avant, dur comme un petit bonhomme qui sort de sa cache. Elle le prit entre deux doigts et pinça un peu. La jeune fille poussa un gémissement. Il n'y avait plus qu'à mettre en route le vibreur. Elle le positionna juste sous le petit clitoris, à la place de son doigt.

L'orgasme arriva fort, si fort que Taine fut secouée de spasmes pendant un long moment. Meitala la prit dans ses bras et la serra contre elle jusqu'à ce que la tempête se calme. Alors elle la recoucha doucement et lui fit une dernière petite caresse en enveloppant son corps avec ses mains. Taine dormait déjà et rêvait sans doute à cette chose merveilleuse qu'elle avait entre les jambes.

Il n'y avait maintenant plus de problème pour le sommeil et les deux filles furent bientôt à l'unisson.

Il restait le bébé. Il avait peut-être six mois et il se réveilla juste au moment où les deux filles dormaient enfin. Le cri réprima sans appel l'envie folle que Meitala avait de se masturber dans la foulée. Elle n'avait plus qu'à prendre son mal en patience, changer la couche du bébé et le bercer jusqu'à ce qu'il veuille bien se rendormir. La soirée si bien commencée était définitivement gâchée !

CURIOSITÉ DE FILLE

La curiosité est un défaut ou une qualité, selon comment on estime la valeur morale des gestes et des sentiments. Dans notre cas, chacune des deux filles était terriblement curieuse et aussi bien trop innocente pour subir les contraintes morales des grandes personnes, alors quand elles étaient toutes les deux ensemble, on peut imaginer ce que cela pouvait donner. Elles étaient petites encore, peut-être dix ou douze ans, mais l'âge ne fait rien à l'affaire. Leur corps n'avait plus de secret pour elles, du moins le pensaient-elles. Souvent elles avaient exploré l'une sur l'autre ces petits coins intimes, si mystérieux parce que cachés et pourtant si sensibles au moindre effleurement. Bien à l'abri des grandes personnes dans le bosquet du jardin, elles donnaient libre cours à leur curiosité. L'une enlevait sa culotte et se couchait sur le dos, les jambes bien écartées. L'autre ouvrait alors le petit sexe et passait son doigt partout où cela était possible. Le doigt acquérait alors un pouvoir mystérieux, le pouvoir de faire frémir le petit corps dénudé et parfois même d'en extraire un gémissement. C'était tellement excitant qu'elles n'arrivaient plus à arrêter leurs caresses mutuelles et il fallait souvent les appeler dans tout le jardin pour enfin les voir revenir, toutes rouges de leur course, pensait-on, mais en fait rouges du plaisir interdit qu'elles avaient pu se procurer mutuellement.

Ce qu'il manquait à ces deux petites filles déjà bien éduquées sur le sexe féminin, c'était la connaissance du garçon. Elles essayaient bien d'imaginer ce qu'il pouvait bien y avoir entre les deux jambes d'un garçon, mais il leur manquait la réalité concrète. Bien sûr elles avaient pu apercevoir la chose sur des petits frères ou des bébés, mais l'occasion de jouer avec ne s'était encore jamais présentée. Alors quand, pour quelques jours de vacances, il fallut se serrer dans la grande maison et ajouter un lit supplémentaire dans leur chambre pour un jeune garçon, elles se dirent que c'était l'occasion rêvée.

D'un commun accord, elles attendirent calmement que tout le monde soit couché. Ce fut long parce qu'avec les grandes personnes, on ne sait jamais quand cela se passe. Enfin un grand silence descendit dans la maison et on ne distingua plus aucune lumière. Alors Line et Anda se levèrent ensemble et montèrent sur le lit du garçon innocent qui dormait déjà sans arrière pensée. La lune éclairait la scène par la fenêtre ouverte et donnait aux gestes une touche fantomatique. Avec l'aide d'Anda, Line retira le drap qui recouvrait ce corps qu'elle voulait tellement connaître et ne put s'empêcher de pousser une petite exclamation. Il était nu, complètement nu, sans doute à cause de la chaleur, et son sexe brillait doucement dans la lumière laiteuse de la lune.

La petite exclamation réveilla le garçon et il eut un mouvement de retrait en voyant ces deux fillettes qui le regardaient comme une bête curieuse, mais Line se pencha sur lui et l'embrassa en lui mettant un doigt sur la bouche.

– Chut ! On veut juste savoir comment c'est fait un garçon. On ne va pas te faire de mal.

Antiel était un gentil garçon, encore tout innocent, il avait peut-être une ou deux années de plus que les deux amies. Il décida qu'il valait mieux ne pas faire de chahut devant cette invasion de petites filles curieuses et il demeura immobile sur son lit. Celles-ci se tenaient penchées au-dessus de son sexe et dans la pénombre, il ne voyait que deux têtes et des cheveux qui s'épalaient autour de son pubis. Il sentit deux doigts saisir son membre et celui-ci commença immédiatement à durcir. On ne lui avait encore jamais fait cela.

– Regarde, il grossit ! s'exclama Line, la plus délurée.

– On peut tirer la peau vers le bas, fit remarquer Anda en joignant le geste à la parole.

Elle dégagea ainsi une partie du gland qui grossit encore et devint tout rouge. Le garçon ne bougeait pas. Clairement il n'était pas hostile à ce qu'on lui faisait et Line devina qu'il était concentré sur un plaisir naissant.

– Regarde, on dirait un gros bonbon qui se dévoile, un bonbon couleur de fraise.

– Attends, reprit Anda, je vais dégager ce bonbon complètement. Il va falloir le nettoyer, cela sent fort.

Elle fit comme elle disait et tira violemment le prépuce vers le bas, faisant ainsi apparaître l'ensemble du gland. Le garçon eut un geste de retrait, mais se retint et finit par pousser un gémissement. Le gland était devenu énorme et des stries de smegma le barbouillaient de blanc.

– On dirait qu'il aime ! s'exclama Anda. Regarde comme le bonbon a grossi. Je vais chercher de l'eau pour le nettoyer. Tiens le dans ta main, en attendant que je revienne.

Quand elle revint avec le savon et l'eau chaude, le membre du jeune garçon palpait doucement dans la main de Line. Une goutte apparaissait juste sur le bout du gland tout rouge. Line avait certainement profité de l'absence d'Anda pour s'amuser. Elle avait découvert deux sacs derrière le membre et ses doigts palpaient tout cela. Elle sentait le garçon vibrer sous ses mains agiles qui effeuillaient ces organes extraordinairement vivants et elle découvrait ainsi le plaisir de susciter le plaisir chez l'autre.

– A moi maintenant ! s'exclama Anda. Je vais le laver et ensuite on va le sucer comme un bonbon.

Elle savonna sa main et saisit le bonbon dans sa paume. De son côté Line tenait fermement le membre en tirant tout le prépuce vers le bas, ce qui permit à Anda de faire doucement glisser sa main le long du gland. Le savon agissait comme lubrifiant et Anda put faire aller et venir sa main facilement. Le garçon poussa un nouveau soupir. Des petites contractions animaient son corps, mais les deux filles n'y firent pas attention.

– Bon ! Maintenant on va essuyer ce gros bonbon et on va le sucer pour voir quel goût cela peut avoir, dit Anda.

Elle fit comme elle disait, mais elle avait juste posé ses lèvres sur le bonbon et commençait à le lécher, que le corps du garçon se tendit comme un arc. Le sperme chaud jaillit brusquement, éclaboussant le visage d'Anda. Celle-ci retira sa tête, un peu affolée. Il y en avait partout comme si un réservoir trop plein venait de se vider.

– Eh bien ! C'est incroyable, je ne savais pas qu'un garçon pouvait faire cela ! En plus cette crème blanche a bon goût, s'exclama Anda en se léchant les lèvres encore toutes barbouillées de sperme.

Le garçon ne bougeait plus. Il semblait perdu d'un rêve, ces deux filles curieuses l'avaient fait gicler pour la première fois et

c'était une découverte étonnante. Jamais il n'aurait imaginé que ce membre, dont il connaissait les proportions à grossir aux moments les moins opportuns, pouvait lui procurer une telle jouissance. Il avait presque envie de recommencer tout de suite, mais les deux filles se désintéressaient maintenant de lui. Elles venaient d'apprendre les secrets les plus intimes du garçon, elles l'avaient maîtrisé en le faisant jouir et cela leur donnait un pouvoir dont elles ne comprenaient pas encore bien la puissance.

Line fit une dernière petite caresse sur ce membre extraordinaire qui s'était refermé sur lui-même pour dormir, apparemment trop content de ce qu'on venait de lui faire. Le membre frémit et se redressa un peu, comme tout disposé à recommencer.

– C'est fini pour ce soir ! Demain on fera de nouvelles expériences avec toi, lui assura Anda en déposant un petit baiser sur le bonbon dont le bout dépassait de la peau qui le recouvrait.

Les deux copines retournèrent se coucher. Chacune avait son lit, mais Anda prit Line par la main et l'entraîna avec elle. Dans le petit lit, elles avaient tout juste la place, serrées l'une contre l'autre. Leurs jolis seins, tout juste naissants, se caressaient mutuellement, leurs visages se touchaient et leurs lèvres s'effleuraient et découvraient le plaisir des premiers baisers. Chacune glissa une main entre les jambes de l'autre, des petits spasmes parcoururent leurs corps et ce fut dans cette position qu'elles réussirent enfin à s'endormir.

UNE TROP GRANDE QUEUE

La première fois qu'Antiel s'en rendit compte, ce fut à l'occasion de la visite médicale du lycée. Pour cette visite, l'infirmière lui demanda de se déshabiller dans la cabine tout en gardant son slip. A l'époque, il avait l'habitude de mettre des slips plutôt que des caleçons, des slips assez grands avec une poche confortable pour loger son sexe. Pourtant ce slip avait du mal à contenir son pénis et souvent un bout sortait sans qu'il y fasse attention. C'était comme cela depuis qu'il était petit, pour autant qu'il s'en souvienne, mais ses parents ne s'étaient jamais inquiétés outre mesure. Peut-être ne voulaient-ils pas le perturber avant qu'il ne soit suffisamment mûr. Plus tard, ils avaient oublié ou s'étaient habitués à cette difformité. Il faut dire qu'il cachait soigneusement son sexe et ne laissait personne le voir tout nu.

Quand il comprit qu'il lui fallait se présenter en slip pour cette visite médicale au cours de laquelle on vérifie normalement la bonne descente des testicules, il eut envie de s'enfuir. Son slip, gonflé par la masse du pénis, formait une bosse bien trop grosse à son goût par-rapport à ce qu'il connaissait des autres garçons et surtout il savait son pénis n'attendait que l'occasion d'un mouvement malencontreux pour sortir à l'air libre et montrer à tout le monde un gland à moitié décalotté. Tout cela le gênait beaucoup, mais c'était la visite médicale qui l'inquiétait le plus : il n'avait absolument pas envie de montrer à quelqu'un, même un médecin, cette difformité. Il ne craignait pas une érection malencontreuse, non ; simplement ce pénis trop long lui faisait honte.

Quand il ouvrit son slip pour le contrôle habituel, le médecin eut un air un peu surpris de ce qu'il voyait, mais il essaya de ne pas montrer un étonnement trop fort. Il avait bien compris que ce garçon avait un pénis anormalement long, il avait bien vu également sa gêne et il ne voulait donc pas éveiller en lui une

culpabilité néfaste. Il pratiqua les gestes convenus en tâtant les testicules qui étaient tout à fait normaux. Il nota un début d'érection qui avait tendance à allonger encore le membre, mais ne fit aucune remarque et conclut par un « tout va bien, mon garçon, tu peux aller te rhabiller. ».

Cependant Antiel avait senti cet étonnement du médecin et pour la première fois, le sentiment d'être anormal l'effleura. Il s'était habitué pourtant à cette queue qui pendait entre ses jambes et qu'il n'arrivait pas à contenir dans un slip. Quand il s'asseyait sur le cabinet, le gland qu'il décalottait systématiquement venait tremper dans l'eau de la cuvette. Cela avait des avantages d'ailleurs et il aimait faire pipi assis sur le cabinet, pas de bruit de gouttes qui tombent, le pipi sortait directement sous l'eau et la sensation était très plaisante ! Cette longueur extraordinaire était commode aussi quand il voulait faire debout, il suffisait de bien tirer le long tuyau hors de son slip, il pouvait alors l'orienter facilement comme il voulait.

Le slip resta longtemps une gêne, plus il grandissait, plus le tuyau s'allongeait et il n'arrivait plus du tout à le contenir dans la poche prévue à cet effet. Aussi quand il découvrit le caleçon, il jeta tous ses slips. C'était tellement mieux ! Il pouvait laisser pendre son pénis le long d'une cuisse et la sensation qu'il éprouvait en marchant lui plaisait particulièrement. Parfois même, le gland arrivait à se décalotter dans le frottement et la sensation s'en trouvait décuplée.

Pour la piscine, il avait trouvé des maillots de bain assez longs, ce qui lui permettait de nager sans qu'on voie cette excroissance étonnante entre ses jambes. C'était un peu contraire au règlement de ne pas avoir un slip de bain, mais dans cette piscine, on ne faisait pas trop attention. Malgré tout, il arrivait que le bout du membre apparaisse le long de sa cuisse après un plongeon. Cela faisait rougir les filles qui se baignaient avec lui et il devinait qu'elles devaient en parler entre elles à n'en plus finir ! De temps en temps, une fille un peu plus délurée plongeait sous dans l'eau et, d'une main qu'elle voulait négligente, elle lui attrapait le bout qui dépassait. Cela causait une réaction immédiate : le membre se mettait à durcir au point qu'il ne pouvait plus le garder caché dans le maillot. D'autres filles venaient alors aider la première et cela faisait tout un

atroupement sous l'eau pour admirer le phénomène. Le maître nageur, inquiet d'un tel atroupement, venait alors mettre fin au jeu en s'approchant. Il regardait Antiel avec un air soupçonneux et lui faisait généralement la remarque qu'il devrait avoir un slip de bain et non un short.

Avec les filles, Antiel restait très réservé. Il n'avait pas encore connu le plaisir d'en saisir une et de se l'approprier pour un temps. D'ailleurs il n'avait encore jamais éjaculé, même sous la forme de pollution nocturne. Bien sûr son pénis bandait souvent durant la nuit et cela était pénible parce que du fait de sa longueur, le drap l'empêchait de pointer vers le haut comme tout pénis qui se respecte. Antiel se réveillait alors et il était obligé d'enlever les couvertures pour le libérer. Il pouvait aussi se mettre sur le côté, mais alors il fallait prendre la position adéquate qui permette au pénis de s'étaler sans contrainte sur le lit.

A part ces petits inconvénients, Antiel s'était jusqu'à présent bien accommodé de son pénis trop long. Il y consacrait bien sûr beaucoup d'attention et de ce fait il lui vouait un respect particulier. Chaque geste qu'il faisait nécessitait de penser au pénis de peur de l'abîmer, comme s'asseoir sur un vélo, courir en short, se coucher à plat ventre ou même simplement croiser les jambes sur un fauteuil. Il fallait mettre la main dans le pantalon et ajuster la position du pénis pour qu'il soit confortablement installé le long de la cuisse ou posé sur le siège. Mais c'était la nuit qui présentait le plus d'inconvénients, il se réveillait parfois avec son pénis écrasé sous une jambe ou tordu comme un tire-bouchon. Heureusement un film documentaire sur des aborigènes de Papouasie lui donna la solution pour la nuit. Il bricola une ceinture spéciale avec un dispositif qui permettait de maintenir le pénis dressé contre son ventre. Comme cela il n'avait plus à s'en soucier ! Evidemment il restait le problème de la piscine et du maillot de bain : il ne pouvait pas bien sûr laisser dépasser ce pénis trop long dressé sur son ventre ; la ceinture bricolée ne prévoyait pas ce cas là et le pénis dépassait toujours largement. Il était alors obligé de revenir à la solution de le laisser pendre le long d'une jambe, recouvert par un short assez long. Cela allait assez bien tant que le pénis restait au repos, mais le cauchemar commençait lorsque celui-ci prenait

soudain envie de durcir. Plus question alors de rester sage, couché le long de la jambe, ce foutu pénis voulait se dresser, fier et conquérant. Quand cela arrivait, Antiel n'avait plus qu'une ressource, se réfugier au cabinet et essayer de calmer cet engin un peu trop capricieux.

Ainsi jusqu'à aujourd'hui, Antiel considérait son pénis trop long comme une nuisance avec laquelle il fallait s'accommoder. Cela allait changer avec ses premières rencontres avec les filles.

Ce fut à l'occasion de l'entrée dans son école d'ingénieur qu'il découvrit la puissance cachée que pouvait avoir son pénis auprès des filles. Cette année, les anciens avaient décidé de ne pas participer directement au bizutage, les nouveaux se bizuteraient entre eux. Ce serait d'abord aux filles de bizuter leurs collègues masculins, les garçons devant ensuite prendre leur tour. Les anciens rédigeèrent un cahier des charges très restrictif pour éviter tout débordement. Pourtant les filles se débrouillèrent pour inventer un jeu à la limite du cahier des charges et dont elles espéraient qu'il assouvirait une curiosité toujours insatiable. Elles organisèrent le concours de « la plus grande queue ». Elles firent ainsi défiler les bizuths devant un jury dûment désigné après un vote complexe. Seul le jury, composé de trois filles, avait pouvoir de noter la qualité du pénis, mais toutes les filles pouvaient assister, la seule contrainte étant de ne pas dire un mot. Chaque garçon devait arriver avec son membre bien exposé et dur, le plus dur et le plus long possible. Lorsque ce n'était pas le cas, des filles préposées à cette tâche, s'occupaient de le faire durcir. Heureusement ces filles là pouvaient être remplacées par d'autres volontaires, sinon cela aurait été insupportable pour les spectatrices éliminées de ce plaisir.

Quand le tour d'Antiel arriva, son pénis trop long pendait misérablement. Il avait encore beaucoup trop de complexe vis à vis de cette difformité pour seulement envisager de le faire durcir. Ce furent les filles préposées à cette tâche qui s'en chargèrent et le résultat fut tellement surprenant que le défilé s'arrêta. Toutes les filles se rassemblèrent autour d'Antiel, oubliant qui était juge, qui était simple spectatrice, qui était chargée de faire durcir les membres. Il faut dire que le spectacle en valait la peine, personne n'avait jamais vu un tel membre. Il

pointait en avant sans complexe et sa longueur impressionnante affolait les filles qui le sentaient s'enfoncer au fond de leur ventre. Une odeur de cyprine commença à envahir la pièce dont on avait soigneusement fermé les fenêtres et tiré les rideaux pour éviter toute intrusion. La fête s'acheva dans un brouhaha indescriptible, Antiel profita du désordre pour s'éclipser au grand désespoir des filles qui espéraient tout et n'importe quoi depuis la vision de ce pénis immensément long.

De cette expérience, Antiel tira un enseignement qui allait définitivement bouleverser la gestion toute raisonnée qu'il faisait de son pénis. Il comprit que ce dernier possédait un pouvoir extraordinaire, celui de rendre les filles folles. Elles lui avaient même trouvé un nom à ce pénis démesuré : Artur. Elles parlaient d'Artur comme s'il avait une personnalité propre, délaissant son propriétaire et allant même jusqu'à le considérer comme un simple support au service d'Artur. Tous les jours, Antiel recevait des conseils sur l'éducation d'Artur, dès le matin les questions pleuvaient : quelle taille avait-il au réveil, soulevait-il le drap formant une bosse bien reconnaissable, l'avait-il caressé ? Et sous la douche, est-ce qu'il l'avait bien décalotté pour le savonner ?

Oui, Artur les attirait comme des mouches. Quand une fille croisait Antiel, ce n'était pas son visage qu'elle regardait avec envie, c'était Artur. Elle savait que son regard allait exciter ce petit monstre et elle attendait de le voir grossir sous l'étoffe du pantalon, s'infiltrant sous la ceinture et profitant de l'étroitesse pour se décalotter, ce qui n'améliorait pas les choses. Antiel était alors obligé de desserrer sa ceinture pour laisser un peu plus de liberté à ce membre qui n'en faisait qu'à sa tête. C'était ce qu'attendaient les filles qui souriaient alors en pouffant. Parfois l'une d'entre elles, un peu plus délurée, l'effleurait avec sa main, saisissant au passage l'engin qui dépassait dans la chemise. Le pauvre Artur n'en pouvait plus de s'allonger et envoyait vers le cerveau d'Antiel des signaux désespérés. Une envie permanente taraudait Antiel. Il rêvait de se saisir d'une fille, une fille pour lui, sans aucune autre pour le gêner et qu'il pourrait pénétrer enfin. Son pénis distendu appelait à l'aide, il fallait lui offrir le ventre d'une fille, cela devenait une obsession.

Pour calmer ce pénis qui n'en pouvait plus, Antiel essayait de se dérober, d'éviter les filles quand elles se trouvaient en groupe, mais les filles n'étaient pas décidées à se laisser faire, le jeu les amusait, la confusion qui s'emparait alors d'Antiel les enchantait. Elles avaient l'impression de tenir un siège, elles imaginaient des gestes toujours plus osés, elles sentaient que les barrières qui protégeaient l'accès à ce pénis merveilleux tombaient les unes après les autres. Par une entente tacite, elles avaient convenu qu'aucune d'entre elles ne se laisserait séduire et n'offrirait son corps pour satisfaire le besoin d'Artur. Elles sentaient ce besoin monter chaque jour un peu plus fort et elles savaient que l'échéance approchait où Artur giclerait enfin. Pour cette cérémonie de la première giclée, elles voulaient être ensemble, chacune apportant sa caresse.

Cela se passa un jour où les filles avaient réussi à coincer Antiel dans une salle déserte. Cette fois elles baissèrent carrément son pantalon, découvrant ainsi Artur dans toute sa splendeur. Son immense hampe, dressée vers le ciel, pointait en avant un gland tout rouge et déjà complètement décalotté. A la base, se trouvaient les couilles bien pleines de sperme et qui se contractaient déjà dans l'attente de l'éjaculation finale. Chacune y mit une main, qui sur la hampe, qui sur le gland, qui autour d'une couille, il y avait de la place pour tout le monde. Ces mains étaient délicieusement agiles, Artur n'en pouvait plus de s'agrandir et Antiel, malgré toute sa volonté, ne trouva pas moyen de se dérober.

Quand les jets de sperme commencèrent à gicler, ce fut le grand remue-ménage. Toutes se précipitèrent pour en recevoir quelques gouttes ou même un jet complet sur leurs mains, leurs figures, leurs robes. C'était comme une fontaine ou plutôt un feu d'artifice inépuisable. Elles rirent comme elles n'avaient jamais ri, jacassant comme des pies, goûtant le sperme, certaines pour la première fois. Enchantée de leur exploit, elles se mirent à couvrir Antiel de caresses, étalant le sperme chaud, si bien que le pénis ne tarda pas à reprendre sa dimension hors norme. Il fallut la cloche qui sonnait le début du cours pour qu'elles acceptent de le laisser enfin reprendre ses esprits.

Cet épisode changea la vie du pénis d'Antiel. Il avait connu sa première jouissance procurée par les mains agiles des filles.

Une nouvelle vie commençait qui ne serait plus pareille. Désormais il voulait un vagin bien chaud, bien serré, bien profond dans lequel il pourrait s'allonger démesurément. Il n'était plus question de se laisser manipuler par des mains, même très douces et il décida de prendre l'initiative.

Les filles comprirent vite ce changement et commença alors la période des jalousies. Chacune voulait être l'élue d'Artur, chacune voulait être la première à le sentir s'enfoncer dans son sexe et venir buter au fond de son ventre, anticipant déjà la jouissance. Chaque fois qu'Antiel réussissait à se trouver seul avec une fille et commençait une approche explicite, les autres rappliquaient en vitesse et tout s'arrêtait. Il n'arrivait pas à en isoler une pour se l'approprier. Ce n'était pas que la fille ne soit pas consentante, c'était les autres qui ne pouvaient pas supporter un tel favoritisme. Finalement le groupe trouva un consensus pour satisfaire tout le monde : elles feraient cela toutes ensemble. La proposition fut soumise à Antiel qui commença par mal le prendre, il avait envie d'envoyer ces filles au diable. Pourtant l'idée d'une partie de jambes en l'air où tout le groupe de filles s'offrirait pour satisfaire Artur finit par le convaincre. Il faut dire qu'Artur en avait marre qu'on ne l'écoute pas. Il voulait du vagin et il le faisait savoir à qui de droit, il bandait sans cesse, à tout moment de la journée et même de la nuit. Les filles le voyaient bien et n'arrêtaient pas de se moquer de lui.

– Artur, tu es trop gourmand, tu n'en auras pas. Nous t'empêcherons d'entrer dans notre étui tout chaud et qui sent si bon. Artur, tu n'en auras pas, nous le gardons pour nous, c'est une réserve spéciale, la cuvée du siècle et nous le gardons pour nous. Tu ne peux pas savoir combien c'est joli quand tu écarter les deux lèvres et que s'épanouie la fleur de rose. Artur, ce ne sera pas pour toi, nous le gardons pour nous. Nous seules savons comment ouvrir cette perle secrète que nous cachons entre nos jambes, nous seules savons où mettre le doigt, où mettre la langue, comment sucer pour éveiller cette chose étrange qui sait nous donner tant de plaisir.

En fait, elles avaient un peu peur de l'engin. Elles imaginaient Artur s'enfonçant dans leur ventre et buttant au fond de leur trou. Il allait déchirer des choses, c'est sûr, et cela pourrait faire mal. C'était ce qu'elles disaient, mais au fond d'elles-mêmes

l'envie d'avoir Artur enfoncé jusqu'au fond de leur vagin les rendait folles. Elles imaginaient des jouissances incroyables, des jouissances comme elles n'avaient jamais pu obtenir entre elles quand elles s'amusaient à découvrir ensemble comment c'était fait là, entre leurs jambes.

Finalement cela ne se fit point. Le passage à l'acte est difficile et il faut souvent une petite touche de hasard pour pousser les choses, un hasard qui ne joua pas, cette fois ci en faveur du groupe de filles. Une rencontre que fit Antiel dans une pissotière public décida d'une nouvelle suite dans la vie mouvementée d'Artur. Antiel s'était installé devant l'urinoir en porcelaine en essayant de faire en sorte qu'on ne voit pas son pénis trop long tremper au fond de la vasque. Pour faciliter la tâche, il faisait couler un peu d'eau qui recouvrait le gland. Il savait que la sensation du gland baignant dans l'eau ferait venir l'urine sans qu'il ait besoin de faire le moindre effort. Ce fut à ce moment là qu'un homme s'installa à côté de lui. Un simple coup d'œil suffit à cet homme pour repérer Artur. Son regard se fixa alors sur le pauvre pénis et ne l'abandonna plus. Antiel sentait l'intensité du regard lui brûler le gland malgré l'eau qui coulait dessus, il n'avait pas fini de faire pipi, mais Artur n'attendit pas la fin pour enfler démesurément. Antiel fut obligé de reculer pour lui laisser de la place, découvrant ainsi son pénis dans toute sa splendeur. L'homme s'en saisit aussitôt avec sa main, il le décalotta violemment, lui fit subir une longue caresse qui amena un gémissement sur les lèvres d'Antiel puis le tira à lui et se mit à marcher vers la sortie. Antiel fut bien obligé de suivre Artur tenu serré par l'homme. Le gland était énorme, tout rouge, jamais il ne l'avait vu dans cet état, même lors de l'opération de giclement menée par les filles.

– Viens, lui dit l'homme, je sais ce qu'il te faut. Nous allons vendre ton magnifique engin aux enchères.

– Non ! Laissez-moi donc tranquille. Artur n'est pas à vendre !

– Ah ? Il s'appelle Artur. C'est un joli nom pour un tel engin. Allez, viens Artur, là où nous allons, tu vas vibrer comme tu ne l'as jamais fait, tu seras le roi de la fête et elles seront toutes à tes pieds.

En le tenant toujours par son pénis, il poussa Antiel dans une voiture aux vitres teintées qui démarra immédiatement. Antiel se retrouva assis entre deux hommes, celui de la pissotière et un autre. Il comprit que toute tentative pour s'échapper était vaine. D'ailleurs on commença à lui lier les deux mains dans le dos, puis on mit un bandeau qui le rendait aveugle. La main sur son pénis ne restait pas inactive. Clairement on voulait maintenir cette érection monstrueuse qui avait tellement frappé l'homme de la pissotière. Deux doigts caressaient doucement le gland tout rouge pendant qu'une main tirait le prépuce vers le bas. Une autre main serrait la bourse à la base, provoquant des petits spasmes dans la hampe d'Artur, ce qui faisait sourire l'homme de la pissotière.

– Attends encore un peu, Artur, tu gicleras bientôt. Il faut te garder pour la fête ! murmurait l'homme de la pissotière en prenant bien soin de ne pas pousser trop loin la caresse. Il faut que tu arrives au club bien vivant, orgueilleux, prêt à conquérir le monde des filles. Plus tu seras beau, plus les enchères seront meilleures !

Un parfum délicieux embaumait le local où on le fit entrer. Il faisait chaud et il apprécia au début quand on commença à le déshabiller. Mais quand il comprit qu'on lui enlevait tout pour le mettre nu, il essaya de résister sans succès. Finalement on lui enleva son bandeau, tout en gardant ses mains liées derrière son dos. Ebloui par la lumière des projecteurs braqués sur lui et surtout sur Artur, il mit quelque temps à comprendre ce qu'on voulait de lui. Il se trouvait debout sur une scène de théâtre avec l'homme de la pissotière à ses côtés. Devant lui, le public semblait constitué uniquement de femmes. Un grand silence régnait, le public visiblement regardait quelque chose avec une attention extrême. Quand Antiel comprit que tous ces yeux de femmes ne le regardaient pas lui, mais Artur qui, revenu à une taille normale pour lui, pendait sur une longueur encore impressionnante, il devint rouge de confusion et esquissa un geste pour se détourner.

– Non, non, murmura l'homme de la pissotière, ce n'est pas cela qu'elles attendent. Elles attendent Artur. Je vais faire les présentations, puis on passera aux enchères.

Il sortit un onguent de sa poche et se mit en devoir de l'appliquer soigneusement sur tout le gland. L'effet fut immédiat et Artur, soudain réveillé, s'allongea sans complexe, se dressant vers le haut, dur comme il ne l'avait jamais été. Le gland tout rouge semblait près à éclater et l'homme de la pissotière prit même peur qu'il ne se mette à gicler sans attendre la fin des enchères. Inquiet, il voulut accélérer le processus et lancer la première enchère, mais l'assistance se récria. Avant l'enchère il fallait que chaque cliente potentielle puisse juger de l'objet offert à la vente. C'était la procédure et l'homme de la pissotière dut s'y conformer. Les femmes de la salle vinrent alors défiler devant Artur. Chacune s'arrêtait longuement, examinait le membre distendu, tâtait les couilles agglutinées sous la pression du sperme, s'extasiait sur la longueur démesurée. Ce fut un miracle que l'éjaculation ne produisit finalement pas, Antiel n'en pouvait plus, son envie était terrible et Artur, de plus en plus rouge, laissait déjà perler quelques gouttes. Une femme, voyant une goutte apparaître sur le méat, voulut la lécher. Heureusement l'homme de la pissotière l'arrêta à temps sinon l'éjaculation était certaine ; un tel geste n'était pas admis dans cette phase de la cérémonie.

Enfin les enchères commencèrent. Malgré une mise à prix très haute, l'assistance se rua pour renchérir, chaque femme criant plus fort que l'autre. L'homme à la pissotière eut peur tout d'un coup de ne pas pouvoir les maîtriser, elles allaient se précipiter sur Artur et l'enlever sans qu'il puisse récupérer sa part de gain. Finalement après une succession d'enchères toujours plus folles, le silence revint. Tout le monde se tourna alors vers la personne qui avait lancé la dernière enchère : c'était une toute jeune fille dont la présence dans ce club spécial paraissait incongrue. Elle semblait beaucoup trop innocente et puis comment pouvait-elle payer la somme énorme atteinte par l'enchère ? Mais la jeune fille savait ce qu'elle voulait et ne se laissa pas démonter par les regards de l'assistance. Elle se leva et s'approcha de ce membre énorme qui était son bien désormais. Quand elle fut devant Antiel que l'homme de la pissotière tenait fermement, elle laissa tomber sa robe et se retrouva nue. Un murmure d'admiration monta de la salle, son corps était délicieusement beau, pas une rature, pas une tache. Le galbe de

ses cuisses laissait s'ouvrir la petite ouverture qui dévoile le sexe marquant ainsi la complétude d'un corps parfait.

Dans un geste adorable, elle prit alors Artur dans ses mains et lui donna le baiser que tout le monde attendait. Ce fut l'explosion. Le sperme jaillit avec une force extraordinaire, le premier jet arrosa la jeune fille et envoya même des gouttes sur le premier rang de l'assemblée. On se précipita pour recueillir les jets suivants dans un vase sacré.

Les filles défilèrent alors l'une après l'autre devant le vase sacré ; chacune trempait un doigt dans le vase comme dans un bénitier et l'enfonçait au fond d'elle-même entre ses jambes. Après ce geste d'extase, tout le monde se rassembla et une discussion animée s'éleva pour décider ce qu'on allait faire d'Artur et de son propriétaire. On aurait bien voulu le garder au sein du club, le phénomène était par trop extraordinaire et on ne pouvait pas le laisser partir comme cela. Finalement il fut convenu de maintenir Antiel, le propriétaire du phénomène, prisonnier quelques jours. On donna son gain à l'homme de la pissotière qui s'empressa de s'éclipser et on emmena Antiel dans une chambre secrète. La jeune fille qui avait gagné l'enchère fut chargée des soins à apporter pour maintenir Artur dans la meilleure condition. Les autres filles en palissaient d'envie, chacune imaginant Artur tremblant de désir dans le creux de sa main. Ce n'était pas juste qu'Ulla puisse l'avoir pour elle seule, uniquement parce qu'elle avait pu mettre assez d'argent pour gagner l'enchère. Ulla sentit cette rancœur s'élever contre elle et comprit que la bonne entente dans le club nécessitait un peu de générosité. Elle proposa une garde à tour de rôle, la première à commencer étant bien sûr elle-même. Par contre elle se réservait les soins corporels comme le bain et les crèmes à appliquer le matin et le soir pour conserver un Artur toujours bandé, immensément long et dévoré par l'envie d'éjaculer.

L'éjaculation elle-même faisait l'objet d'une cérémonie quotidienne à laquelle toutes les filles participaient. Cela se passait le soir, quand les obligations professionnelles s'évanouissaient et laissaient Artur envahir les esprits jusqu'à l'obsession. On plaçait Antiel couché tout nu sur la scène avec son Artur bandé à se rompre grâce aux soins particuliers d'Ulla. Les filles se tenaient dans la salle, debout et habillées comme

pour un mariage. Une à une, elles venaient se présenter à Artur. La fille commençait par se déshabiller devant lui, le poussant ainsi se dresser comme une arme qui voudrait percer un ennemi. Quand elle avait bien perçu l'envie qu'il avait d'elle, le pauvre Artur tout tremblant de désir, prêt à éclater, elle s'agenouillait au-dessus de lui et le faisait entrer en elle jusqu'au plus profond. En général cela suffisait pour lui faire atteindre un orgasme violent. De toute façon, elle n'avait pas droit à plus de quelques secondes, elle savait que si elle provoquait malencontreusement l'éjaculation d'Artur, elle serait punie d'exclusion. Rien que cette pensée de ne plus sentir Artur au fond de son ventre contenait l'envie presque irrésistible de sentir le jet puissant l'éclabousser.

Pendant ce temps, Antiel n'en pouvait plus. Toujours les mains liées derrière le dos et les pieds dûment attachés au lit, il ne pouvait pas faire grand chose. De toute façon le traitement imposé à Artur occultait tout désir de révolte, à la fin de la séance des pénétrations, l'envie d'éjaculer était devenue tellement forte qu'il en pleurait, suppliant qu'on l'achève enfin. Des gouttes perlaient au bout de son immense membre, ses testicules congestionnés par l'envie se ramassaient sur eux-mêmes, prêts à lâcher le jet tant attendu, tout son corps vibrait dans l'attente. Pourtant les filles ne s'intéressaient qu'à Artur, elles n'avaient même pas un regard pour lui, jamais elles ne touchaient son visage, sa poitrine, ni même les testicules gonflés d'envie. Seul Artur les passionnait et elles n'avaient de regard que pour lui et son l'énorme gland tout rouge.

C'était seulement quand chacune des filles avait connu Artur au fond de son ventre que l'on pouvait procéder à l'éjaculation. Ulla, vainqueur des enchères, assurait le rôle de grande prêtresse devant Artur et à ce titre était chargée du geste fatal. Deux filles, choisies à tour de rôle, tenaient le vase sacré à bout de bras, c'était leur responsabilité de ne pas laisser perdre la moindre goutte du précieux liquide, la punition étant d'être interdite de communion. Quand le moment ultime approchait, seul le regard d'Ulla et le souffle de son baiser sur le gland prêt à éclater suffisait, le corps d'Antiel se tordait alors dans tous les sens et il fallait que plusieurs filles se pressent sur lui pour l'empêcher de bouger et de risquer un jet non contrôlé. Ulla se saisissait du

membre tendu à se rompre pour le diriger vers le vase et le flot mousseux comme du lait jaillissait avec une puissance qui chaque fois faisait rire les filles. Il éclaboussait le vase sacré en longues giclées, comme pressé d'en finir. Dès que la source se tarissait, on abandonnait le pauvre Antiel avec son Artur déjà tout mou et rapetissé. D'ailleurs la simple vue d'Artur tout flasque était insupportable pour les filles et pour l'oublier, on commençait immédiatement le cérémonial de la communion. Seule Ulla, la préposée aux soins d'Artur, restait encore quelques minutes pour soigner le pauvre gland tout fripé, elle le lavait avec une crème spéciale dont elle savait les effets et, sur un dernier petit baiser, l'abandonnait pour rejoindre les autres.

La cérémonie de la communion suivait un rite qui avait été établi au fil des jours et auquel on ne dérogeait pas. Les filles devaient s'assembler autour du vase sacré toutes nues. Le déshabillage était l'occasion de petits gestes furtifs et silencieux, des seins profitaient de leur nouvelle nudité pour se connaître par de petites caresses insidieuses, le galbe des fesses attirait les mains et celles-ci pouvaient alors s'égarer entre les jambes, des doigts glissaient alors dans les fentes provoquant des soupirs incontrôlés. Tous ces jeux faisaient partie de la cérémonie, ils contribuaient à préparer ces corps féminins à la jouissance qui les attendait.

Le rite prévoyait ensuite que chaque fille trempe un doigt dans le liquide tiré d'Artur pour le poser ensuite sur son bouton de plaisir, juste à l'entrée de la fente. Le liquide sirupeux convenait parfaitement pour caresser ce bouton, beaucoup mieux que n'importe quelle crème. Commençait alors une partie masturbatoire qui amenait des gémissements à n'en plus finir. Souvent le doigt allait se servir dans le vase pour ramener encore plus de la bonne crème sur le pistil dur et gonflé. Encore chaude et odoriférante, la crème d'Artur affolait les filles et faisait monter la jouissance, une jouissance profonde qui arrivait comme une vague irrésistible qui allait emporter les corps au-delà de toute conscience.

Il fallait que toutes arrivent au même moment au seuil de la jouissance finale. Des petits signes échangés permettaient de signaler l'approche imminente du raz de marée. Curieusement une sorte de synchronisation s'opérait et bientôt toute

l'assemblée savait que le déclenchement final ne nécessitait plus qu'un dernier geste. Alors chaque fille trempait une main dans le vase sacré puis enfonçait un, deux ou trois doigts bien gluants de crème au plus profond de son vagin. Cela suffisait. Un dernier petit mouvement de vibration circulaire sur le clitoris l'amenait à la jouissance. Un grand cri s'élevait autour du vase et les corps torturés se laissaient emporter par la tempête.

Ce fut au cours d'une de ces séances de communion qu'Antiel réussit à s'enfuir. Aucune fille n'était capable de l'en empêcher et il put se rhabiller tranquillement, attraper la clé et sortir. Au club, on n'entendit plus jamais parler de lui, les filles se retrouvaient toujours périodiquement, mais ce n'était plus pour fêter Artur. C'était pour s'observer mutuellement le ventre. Elles avaient obtenu ce qu'elles voulaient.

Table des matières

Image de couverture : *Leda et le cygne*

La pissotière	5
La couleuvre	9
La photo	15
Nyègé	21
La plage	29
Le train	35
La jeune femme sans culotte	39
Ivresse de la nature	43
CouliCouli	55
La fiancée du Bégo	61
Le sculpteur	71
Rencontre virtuelle	77
Massages	83
Le rocher du sacrifice	91
Les premières découvertes d'Olalie	95
Olalie et l'abeille indiscreète	103
Olalie et le voyeur	109
Le rêve d'Olalie	115
La berceuse	121
Curiosité de fille	125
Une trop grande queue	129

